

AB

4921
15h,25



00322

00322

Bastian.
Geführtes Fohlen von
Demselben.

SERMONS

SUR

LA PRIÈRE DU SEIGNEUR.



PUBLIÉ PAR LA SOCIÉTÉ DES LIVRES RELIGIEUX
DE TOULOUSE.

Toulouse, Imp. de A. CHAUVIN, r. Mirepoix, 3.

SERMONS

SUR

LA PRIÈRE DU SEIGNEUR,

PAR

L. BONNET.

« Ainsi, nul ne priera comme il faut, si ce n'est celui dont le maître céleste dirigera le cœur et les lèvres. »

CALVIN.



—
SECONDE ÉDITION.
—



TOULOUSE,
SOCIÉTÉ DES LIVRES RELIGIEUX.

Dépôt : rue du Lycée, 14.

—
1857.

SERMONS

A PRINCIPAL DISCOURSE

ON THE



THE

SECOND EDITION



v. Bernstorff

SERMONS

SUR LA

PRIERE DU SEIGNEUR.

PREMIER SERMON.

Notre Père qui es aux cieux.
MATTH., VI., 9.

Que la prière devait être différente en Eden de ce qu'elle est maintenant sur la terre ! Heureux dans la communion intime de son père céleste, puisant la vie divine à sa source, respirant dans le sein de Dieu, l'homme « priait sans cesse » ; vivre, pour lui, c'était prier ; prier, c'était vivre. — Mais

hélas ! qu'il en a été autrement depuis que le péché a creusé un abîme entre l'homme et Dieu , et rendu le Créateur étranger à la créature ! Dès-lors , les uns ne prient plus du tout ; ils ne savent plus et ne veulent plus prier ; d'autres prononcent des phrases pour accomplir une tâche d'esclave qui leur pèse ; d'autres enfin , s'ils sont venus apprendre la prière à l'école de Jésus-Christ , ah ! que leurs prières , oui , même leurs prières les plus ardentes , nous prêchent hautement notre chute , notre misère profonde ! — Ecoutez plutôt ces êtres d'élite , ces hommes selon le cœur de Dieu : pour l'un , la prière est un soupir de l'âme affaissée sous le poids de maux sans nombre : « O Eternel ! je t'invoque du fond d'un abîme ; qui peut subsister devant toi ? » Pour un autre , c'est le cri de la crainte et de l'angoisse : « Seigneur , sauve-nous ! nous périssons ! » Pour un troisième , c'est l'aveu humiliant d'une conscience que dévore le remords : « Seigneur ! Dieu fort ! nous avons péché , nous avons commis l'iniquité , nous avons

agi méchamment, nous avons été rebelles ! »
— Heureux encore, heureux quand l'homme déchu peut élever vers Dieu ce cri de son cœur ! Heureux quand, réduit à ce triste aveu de son ignorance : « Nous ne savons pas nous-mêmes comme il faut ce que nous devons demander, » il peut ajouter : « Mais l'Esprit lui-même prie pour nous par des soupirs qui ne peuvent s'exprimer ! » Car, vous le savez, bien-aimés frères, vous savez qu'il est des heures (et ce sont les plus tristes de notre existence !) où vous ne pouvez pas prier, où il vous semble que vous avez oublié le chemin du trône de la grâce, où vous sentez sur votre âme un poids accablant qui la rend esclave des choses visibles et l'empêche de prendre son essor sur les ailes de la prière pour échapper aux misères du temps présent ; où, dévorés d'une brûlante sécheresse, vous n'avez pas même la triste consolation de pleurer sur votre misère ; où vous donneriez tout pour une larme versée dans le sein de votre Dieu Sauveur, pour un soupir exhalé vers son trône de mi-

séricorde, et où ce soupir, cette larme vous sont refusés.

C'est là, sans doute, ce qu'éprouvait un disciple bien-aimé de Jésus, un jour que, voyant son Maître répandre son âme en onctueuses prières devant son Père céleste, désireux de partager ce doux privilège, ému d'une sainte jalousie, il lui dit : « Seigneur, apprends-nous à prier ! » Alors le Sauveur, médiateur compatissant entre l'homme déchu et le Dieu des cieux, toujours prêt à répondre aux besoins de ses rachetés, mit dans le cœur et sur les lèvres de son disciple, avec l'onction de son esprit, la prière toute divine dont nous vous avons lu les premiers mots, et depuis dix-huit siècles cette prière fait la consolation de toute âme qui a eu le bonheur de pouvoir donner à Dieu le nom de Père.

Mais la comprenons-nous cette profonde supplication ? Savons-nous, pouvons-nous la faire monter vers Dieu dans l'esprit qui l'a dictée, de manière qu'elle devienne pour nous une source de rafraîchissement et de

consolation dans les heures d'épreuves dont nous venons de parler ? — Ou bien, précisément parce que nous la savons par cœur dès notre enfance, parce qu'une mère pieuse nous a appris à la balbutier dès le berceau, parce que nous la répétons tous les jours, parce qu'elle commence et termine chacun de ces exercices religieux dans la maison de Dieu, ne nous serions-nous point accoutumés à n'y voir que des mots qui ne disent rien à notre âme, à la répéter sans onction, sans vie, et sans rien obtenir des précieuses bénédictions que le Sauveur nous permet de demander dans les termes que lui-même nous a enseignés ?

Mes frères, dans ce doute pénible, dans la crainte de vous la lire, de dimanche en dimanche, sans qu'elle parte de votre cœur, nous avons pensé qu'il nous serait bon, aux uns et aux autres, de la méditer cette prière, dans une suite de discours sur lesquels nous vous demandons d'implorer avec nous la bénédiction de Dieu. — Nous sommes loin, très-loin de prétendre épuiser un tel sujet.

Mais quand nous ne ferions, pour les uns, que puiser à ce fleuve majestueux de la prière quelques gouttes d'eau vive qui rafraîchissent leurs âmes, quand nous ne ferions, pour les autres, que les persuader qu'ils *ne peuvent pas* adresser à Dieu cette prière et leur inspirer le désir de pouvoir le faire, nous en bénirions Dieu, et nous n'aurions pas parlé en vain.

Pour aujourd'hui, arrêtons nos pensées sur ces mots que nous avons lus : *Notre Père qui es aux cieux !*

Qui peut adresser à Dieu ces paroles ?

Que disent-elles au cœur d'un chrétien ?

Telles sont les deux questions auxquelles nous tâcherons de répondre.

O notre bon Sauveur ! nous te le demandons aussi, apprends-nous à prier ! sans la prière notre âme est morte ; mets en elle cette respiration de vie ! et quand tu auras inspiré la prière, exauce-la, Amen !

I.

« *Père,* » tel est le nom adorable par lequel Jésus nous invite à nous adresser à Dieu. Eh bien ! qui peut le faire avec un cœur sincère et droit ? Qui peut répéter ce doux nom de Père, en éprouvant dans son cœur avec tressaillement de joie tous les sentiments qu'il suppose dans celui qui le prononce ?

Mais à quoi bon cette question ? dira peut-être quelqu'un à qui elle paraît rétrécir notre beau sujet. — Dieu n'est-il pas le Père de tous les hommes ? Tout enfant d'Adam qui sent battre au-dedans de lui un cœur d'homme n'est-il pas un membre de la grande famille humaine, placée sous la sauvegarde paternelle de ce Dieu « qui a fait d'un seul sang tout le genre humain ? » N'est-ce pas à Dieu que nous devons tous l'existence ? Ne sommes-nous pas tous ses créatures, l'ouvrage de ses mains ? N'est-ce pas « en lui que nous avons la vie, le mouvement et l'être ? » Ne « fait-il pas lever son soleil sur les bons

et sur les méchants ? et ne fait-il pas tomber, sans distinction, ses pluies fertilisantes sur le champ du juste et de l'injuste ? » Pourquoi donc tous ne lui diraient-ils pas avec confiance : *Notre Père ! Notre Père qui es aux cieux !*

Pourquoi, mes frères ?... Demandez-le aux hommes eux-mêmes, peut-être à votre propre cœur, mais non pas à Dieu, — Ah ! sans doute, celui qui a créé les cieux pour qu'ils racontent sa gloire, la terre pour qu'elle produise ses fruits, l'oiseau pour qu'il chante sa louange, le brin d'herbe pour qu'il remplisse à sa manière sa destination, a créé l'homme aussi pour qu'il fût son enfant et qu'il l'appelât son Père ; il lui a donné une intelligence pour le connaître, un cœur pour l'aimer, une bouche pour le louer en racontant ses bienfaits paternels ! — Mais si Dieu est leur Père, il faut que les hommes soient ses enfants, qu'ils aient pour lui tous les sentiments qu'un Père a droit d'attendre de ceux qui lui doivent l'existence et toutes choses. — En jetant un regard sur le

monde, nous devons donc voir tous les membres de cette grande famille porter sur leur front et dans leur cœur l'image pure et sainte de leur Père céleste, trouver leur plus grand bonheur à le connaître, à l'aimer, à être près de lui, dans sa communion, à le porter dans leurs pensées, à l'imiter dans leurs actions, à lui obéir fidèlement, avec joie, avec amour; nous devons les voir rapporter tout à lui, tout à sa gloire, le placer au centre de toutes leurs affections, de toutes leurs poursuites, de toute leur vie; nous devons les voir, ces enfants d'un même Père, s'aimer toujours entre eux avec sincérité, avec tendresse, et reproduire envers leurs frères cette bonté, cette justice, cette charité que leur Père leur témoigne sans cesse...

Est-ce là le spectacle qu'offre la famille des hommes? Regardez loin de vous et près de vous; sont-ce de tels enfants d'un bon Père qui ont rempli de leurs actions les pages de l'histoire? Sont-ce de tels enfants d'un bon Père qui couvrent notre terre d'un pôle

à l'autre pôle, dans les villes et dans les campagnes, sur les monts et dans les vallées ? — Hélas ! mes frères, en esquisant le tableau dont la famille humaine devrait être la réalité, il nous semblait écrire une triste et amère ironie !

Ah ! sans doute Dieu est un Père, même, dans ce sens universel, le Père de tous ; — sans doute il étend sur tous ses mains paternelles qui créent, qui conservent, qui protègent, qui bénissent en répandant sur chacun mille et mille bienfaits. — Mais ses enfants... quels enfants ! — Peuvent-ils bien revendiquer ce titre, ces êtres qui ont renié leur Père, qui se sont révoltés contre lui, qui, comme l'enfant prodigue, se sont éloignés autant qu'ils l'ont pu de la maison paternelle, qui aiment cet éloignement, qui y vivent sans remords, qui ferment l'oreille aux appels par lesquels ce bon Père voudrait les ramener à lui, qui, après avoir rejeté le joug de son autorité paternelle, brisé les liens de leurs obligations comme fils, méprisent la Parole de leur Père, violent ses lois, semblent se

plaire à l'offenser ? — Peuvent-ils prétendre à ce titre ces êtres qui prennent occasion des bienfaits mêmes de leur Père pour vivre dans une outrageante ingratitude, qui ont effacé, souillé l'image de sa divinité qu'il avait gravée sur leur âme, qui s'efforcent de l'oublier pour échapper à la pensée de sa juste indignation, ou qui même ont honte de lui, oui, honte de lui et de son nom quand on le présente en face à leur souvenir, à leur conscience ? — Dites-le, de tels êtres, qui portent dans leur cœur une secrète inimitié contre Dieu, ou n'ont du moins pour lui qu'un froid respect, une indifférence outrageante qui glace la vie de leur âme, tandis qu'ils sont tout de feu pour le monde, pour ses biens terrestres, pour ses joies impures, de tels êtres peuvent-ils bien prétendre au titre d'enfants de Dieu ? peuvent-ils bien élever vers le ciel ce cœur plein de convoitise, ce regard plein d'orgueil, et dire : *Notre Père, notre Père qui es aux cieux !* — Non, mes frères, non ! Ce serait offenser la majesté divine, ce serait là se moquer de Dieu ! ce

serait supposer que le Dieu saint et miséricordieux doit se contenter de trouver dans ses enfants des sentiments et une conduite que vous seriez indignés, vous pères et mères qui m'écoutez, de trouver chez les enfants à qui vous avez donné le jour et que vous avez nourris de vos mains. Et, ce que vous éprouveriez à cause des droits que vous donne la nature sur vos enfants, Dieu ne l'éprouverait-il pas ? Ecoutez sa Parole : « Le fils honore son père, et le serviteur son Seigneur ; si donc je suis Père, où est l'honneur qui m'appartient ? et si je suis Seigneur, où est la crainte qu'on a de moi ? » Il le demande donc cet honneur, il la requiert cette crainte, avant de conférer les privilèges d'enfants et le droit de l'appeler Père.

Aussi remarquez bien que tous les hommes, qui pour l'ordinaire n'aiment pas qu'on leur dise ces vérités humiliantes, se sont dit à eux-mêmes cette vérité-ci par leur conduite, sans se l'avouer peut-être. Ils sentent tellement, en effet, qu'ils ne sont pas envers Dieu en position de se croire ses enfants et

de l'envisager comme leur Père, que toutes les religions humaines ont vu dans la divinité un être offensé qu'il s'agissait d'apaiser par tous les sacrifices imaginables, et que jamais, ni leurs prêtres, ni leurs adorateurs, n'ont adressé à Dieu, dans le sens des paroles de Jésus-Christ, ce nom de Père qui suppose dans le cœur et dans la vie toute autre chose que ce qu'ils possèdent. — Il y a plus : ce témoignage remarquable arraché à l'homme par sa propre conscience est confirmé de la manière la plus éclatante par la parole de Dieu. — Y a-t-il rien de plus étonnant à la fois et de plus instructif que d'entendre ce même Jésus-Christ qui enseigne à ses disciples à dire à Dieu : *Notre Père qui es aux cieux !* — adresser à des hommes qui n'étaient pas ses disciples, et ne voulaient pas l'être, ces paroles foudroyantes : « Le père dont vous êtes issus, c'est le démon, et vous voulez faire les désirs de votre père. » Et comme ces mêmes hommes lui disent : « Nous avons un Père qui est Dieu, » il leur répond : « Si Dieu était votre Père, certes vous m'ai-



meriez. » — Et l'apôtre Paul prêchait la même doctrine quand il dit à des chrétiens, en leur rappelant leur vie passée : « Nous étions tous des enfants de colère, comme les autres, » puis leur adresse ces paroles d'éternelle consolation : « Il nous a rendus agréables en son bien-aimé, à la louange de la gloire de sa grâce. »

Ce qui résulte de ces enseignements de la Bible, mes frères, c'est que, dans le sens le plus intime et le plus vrai du mot, nous ne sommes pas les enfants de Dieu par nature, mais que nous le devenons par la grâce ; — on ne naît pas enfant de Dieu, on le devient.

Oui, on le devient ; nous sommes tous appelés à le devenir, mes frères bien-aimés ; nous sommes tous appelés à partager le doux et glorieux privilège de dire à Dieu : *Notre Père qui es aux cieux !* — C'est pour cela que Jésus-Christ est venu sur la terre, c'est pour cela qu'il a opéré une création nouvelle par son œuvre de Rédemption. Lui seul pouvait nous apprendre à prier ainsi, parce que

Lui seul nous a acquis le droit de nommer Dieu notre Père, si toutefois nous lui appartenons. — Revenons encore ici aux déclarations de sa Parole qui ne peut mentir ; et, afin que nul de nous ne se fasse illusion, écoutons ce qui doit se passer en nous pour devenir enfants de Dieu. « Il est venu chez soi, » nous dit saint Jean en parlant du but de la venue de Christ, « il est venu chez soi, et les siens ne l'ont point reçu ; mais à tous ceux qui l'ont reçu » (reçu comme Sauveur, avec sa grâce, son pardon, avec l'amour nouveau, la vie nouvelle qu'il communique), « à tous ceux qui l'ont reçu, il leur a donné le droit d'être faits enfants de Dieu, savoir, à ceux qui croient en Lui. » Lesquels (remarquez bien ces paroles) « ne sont point nés du sang, ni de la volonté de la chair, ni de la volonté de l'homme ; mais ils sont nés de Dieu. » C'est-à-dire, comme nous l'avons indiqué il y a un instant, que ce n'est pas par la naissance naturelle de la chair et du sang que nous avons « le droit d'être faits enfants de Dieu, » mais « en naissant de Dieu, »

de son Esprit, en étant engendrés de lui aussi réellement qu'un enfant est engendré par son père pour être son fils. — C'est encore la Bible qui le déclare : « Il nous a engendrés par la parole de la vérité qui est l'Évangile. » — Et ailleurs : « Si quelqu'un n'a point l'Esprit de Christ, celui-là n'est point à lui, mais tous ceux qui sont conduits par l'Esprit de Dieu sont enfants de Dieu. C'est ce même Esprit qui rend témoignage à notre esprit que nous sommes enfants de Dieu. — Vous n'avez pas reçu un esprit de servitude pour être encore dans la crainte, mais vous avez reçu l'Esprit d'adoption par lequel nous crions : Abba, Père ? »

Dieu veuille, mes frères, que vous compreniez ces paroles ! car c'est là tout le secret de la vie divine. — A cette naissance par l'Esprit de Dieu, le cœur change dans tout ce qu'il a de plus intime : affections, pensées, désirs, volonté. L'homme né de Dieu est littéralement enfant de Dieu ; il en porte les traits ; en lui est reproduite l'image divine à laquelle il avait été créé, et avec elle tous

les sentiments qui doivent caractériser un fils : amour, reconnaissance, respect, dévouement ; c'est une vie nouvelle, une création nouvelle ; là commence un rapport tout nouveau de l'âme avec Dieu ; dès-lors c'est un fait aussi réel qu'inépuisable en consolation qui est exprimé par ces mots : *Notre Père !*

II.

Mes frères ! n'est-ce pas là aussi une idée, ou plutôt une réalité « qui ne serait jamais montée au cœur de l'homme ? » — Quoi ! une créature de quelques jours, un vermisseau de la poussière peut donner le titre de Père à celui qui remplit les cieux et la terre de son immensité et de sa puissance ! Quoi ! l'homme pécheur, coupable, condamné, mais reçu en grâce, peut donner à Celui qui est saint et juste le titre de Père et se considérer comme son enfant ! C'est là un miracle de miséricorde et d'amour comme notre divin Sauveur seul peut les faire, c'est le triomphe

de son œuvre, c'est le résultat de son sacrifice infini ; c'est ce dont il a tressailli de joie parce que c'était le fruit de ses souffrances ; car à peine a-t-il relevé du tombeau sa tête victorieuse, que, voyant un monde pécheur et perdu transformé par lui en un peuple de Dieu, voyant à l'avance une famille d'enfants de Dieu naître sur une terre rebelle et maudite, — il s'écrie, s'adressant à une femme en pleurs qu'il veut consoler : « Va, va dire à mes frères : Je monte à mon Père et à votre Père, à mon Dieu et à votre Dieu ! » — C'est ce doux nom de Père que Jésus aimait à donner à Dieu dans les moments les plus solennels de sa vie terrestre. S'agit-il de l'obéissance filiale qu'il lui a vouée dès son enfance : « Ne saviez-vous pas, dit-il, qu'il me faut être occupé des affaires de mon Père ? » Veut-il exprimer l'amour ineffable de Dieu envers lui : « Le Père aime le Fils et il a remis toutes choses entre ses mains. » Veut-il, dans les heures ténébreuses de Géthsémané, invoquer le secours d'en haut, exprimer son abandon à toute la volonté de

Dieu : « Mon Père, s'il est possible, que cette coupe passe loin de moi ! toutefois, non pas comme je veux, mais comme tu veux ! » Doit-il, du haut de la croix, en donnant lui-même le plus éclatant témoignage de sa charité, appeler du ciel le pardon et la grâce sur les auteurs de ses souffrances : « Père, pardonne-leur ! » Sa voix mourante s'élève-t-elle une dernière fois de notre vallée de larmes, au moment où il va rentrer dans sa gloire en passant par le sombre sépulcre : « Père, je remets mon esprit entre tes mains ! » — Eh bien ! ce nom qu'il aimait, ce nom qui disait tant de choses à son cœur, il nous permet de le prononcer aussi, il partage avec nous ce privilège, il veut être notre Frère aîné, il veut que nous appartenions à la même famille, il nomme Dieu « son Père et notre Père, son Dieu et notre Dieu ! »

Mes frères ! ô vous qui avez appris de Jésus à connaître Dieu, voyez maintenant l'esprit dans lequel vous pouvez prier comme Jésus, prier en tout temps, prier en tous vos besoins. — Vous n'êtes donc plus cette créa-

ture pauvre, craintive, exilée loin de Dieu , qui s'approchait en tremblant d'un être redouté, inconnu, entouré de terreurs, au sein d'une inaccessible immensité. — Non, c'est Jésus lui-même qui, lorsque vous vous mettez à genoux devant Dieu, place sur vos lèvres ce nom de Père, ce nom le plus doux qui soit dans la nature, ce nom qui rappelle à l'âme les plus tendres affections, ce nom que l'on ne prononce qu'avec un sentiment intime de vénération et d'amour ! — Y a-t-il dans le cœur quelque sentiment de crainte filiale, d'amour filial, de confiance sans borne, d'abandon sans contrainte que ce nom ne soit propre à émouvoir jusqu'au fond ! — Celui qui prie est donc un enfant, faible sans doute, mais aimant, qui s'approche du meilleur des Pères pour lui demander avec confiance tout ce dont il a besoin, certain qu'il ne lui refusera rien, si toutefois ce qu'il lui demande doit contribuer à son véritable bonheur.

La Bible presse cette comparaison entre un père terrestre et notre Père qui est aux cieux ;

elle défie toute la tendresse d'un cœur paternel de surpasser en rien l'amour et les soins du Père céleste. « Quel est le père d'entre vous, » dit le Sauveur, « qui, si son enfant lui demande du pain, lui donne une pierre, qui lui donne un serpent s'il lui demande un poisson? si donc vous, tout méchants que vous êtes, savez bien donner de bonnes choses à vos enfants, combien plus votre Père céleste donnera-t-il ses biens à ceux qui les lui demandent! » — Un enfant souffrant ou coupable trouve-t-il en son père secours et pitié? « Des mêmes compassions dont un père est ému envers son enfant, des mêmes compassions l'Eternel est ému envers ceux qui le craignent. »

La Bible va plus loin encore ; l'expérience du chrétien renferme des trésors de consolation plus riches encore : s'il se trouve un père dénaturé qui abandonne son enfant, ou si la mort, frappant un père aimé, laisse son enfant orphelin et sans appui, les bras du Père céleste sont là pour le recevoir, pour l'entourer d'amour et de soins paternels :

« Quand mon père et ma mère m'auraient abandonné, toutefois l'Eternel me recueillerait ! » — Et ce sentiment, qui était une si douce réalité pour David lorsqu'il prononçait ces paroles, l'est encore pour toute âme dont l'Eternel est la confiance. — Oui, j'ai vu le jeune enfant, revenant triste et abattu d'accompagner son père au tombeau, et se demandant avec angoisse : Qui sera désormais mon guide et mon appui dans cette vie de misère où je vais entrer solitaire, pauvre, faible, sans espérance ? j'ai vu alors la main d'un fidèle serviteur de Dieu lui montrer le ciel et lui dire avec l'accent d'un cœur pénétré et compatissant : « Mon enfant ! souviens-toi qu'il te reste un Père dans le ciel. » — Et cette parole, cette seule parole trouva le chemin de ce jeune cœur d'où elle ne sortit plus jamais, et cette seule parole décida de la direction de toute sa vie en y répandant une lumière nouvelle !

Aussi, mes frères ! est-ce pour nous rappeler cette puissance de consolation et de secours qui se trouve en Dieu que Jésus nous

fait dire dans nos prières : *Notre Père qui es aux cieux !* — Qui es aux cieux ! mais Dieu n'est-il pas présent partout ? — N'est-il pas sur la terre aussi bien qu'au ciel ? sans doute, mais Jésus veut que ces mots élèvent nos cœurs, nos pensées, nos espérances au-dessus de la terre, au-dessus de nos misères, au-dessus de tout ce qui change, passe et meurt, au-dessus de la vie et de la mort ! Il veut nous rappeler que lors même que tous nos appuis terrestres crouleraient, que la terre s'ébranlerait dans ses fondements, que nous resterions seuls, seuls au sein de l'immensité réduite en chaos, Dieu, notre Père qui est aux cieux, au-dessus de tout, serait là pour nous recevoir, nous secourir, nous sauver. Il veut nous rappeler que nous avons pour Père celui qui règne de toute éternité au ciel, qui a créé toutes choses par sa Parole, et qu'ainsi chacune de ses œuvres doit nous proclamer sa présence, ses soins, son amour. La plus chétive créature, devenue enfant de Dieu, peut donc se dire, pleine de confiance : Celui qui a fait les cieux et la

terre, qui a peuplé l'étendue de feux étincelants, qui fait se succéder les étés et les hivers, est aussi mon Père ! Celui qui a enrichi la terre de ses beautés, qui a donné à la fleur son éclat et son parfum, à l'oiseau son chant de joie, est aussi mon Père ! le Dieu qui gouverne le monde après l'avoir créé est aussi mon Père ! que craindrais-je donc ? La pauvreté, les besoins de la vie ? mais j'ai pour Père celui qui donne au soleil son éclat, à la terre ses richesses, à l'oiseau de l'air sa nourriture. — Craindrais-je les maladies, la souffrance ? mais j'ai pour Père celui qui, du haut du ciel où il règne, tient dans sa main puissante tous les instants de ma vie, « qui frappe et qui guérit, qui fait la plaie et qui la bande ! » Craindrais-je la mort de ceux qui me sont chers ? — mais, si je les ai aimés en Dieu, ils vont comme mon Sauveur « à leur Père et à mon Père, à leur Dieu et à mon Dieu. » Craindrais-je l'heure de ténèbres où il me faudra moi-même descendre au sépulcre ? — mais mon Sauveur m'a appris à prier : Notre Père *qui*

es aux cieux, afin que d'avance je visse là mon Père, celui qui m'aime, ma famille spirituelle, ma patrie véritable. Il a voulu que chaque fois que ces mots passeraient sur mes lèvres, je me souvinsse que je suis dans l'exil, que mes espérances, mes vœux, mon bonheur ne doivent pas s'arrêter sur cette poussière, — mais s'élever, avec cette prière, jusqu'à Dieu !

Tout, vous le voyez, chers frères, tout pour celui qui peut prier réellement du cœur : *Notre Père qui es aux cieux* ! tout change de face, dans la vie, dans la mort, dans l'éternité sur laquelle il n'a plus de doute. — Mais ses rapports avec les hommes sont aussi changés, élevés, ennoblis, éternisés. Remarquez que Jésus ne nous fait pas dire, en nous isolant chacun de nous dans son égoïste individualité : *Mon Père*, mais *notre Père qui es aux cieux* ! — Et, en prononçant ce mot, nous nous souvenons avec bonheur que nous ne prions pas seuls. Quiconque est né de Dieu sur la terre est membre de cette immense famille des rachetés de

Christ, avec laquelle nous sommes unis; un lieu nouveau d'une parenté impérissable embrasse les enfants de Dieu, depuis le plus obscur chrétien dont toute la science religieuse consiste à savoir prononcer avec amour le nom de son Père céleste, jusqu'aux esprits des justes qui déjà entourent le trône de Dieu! O âme chrétienne! fusses-tu seule et orpheline sur la terre, oubliée des hommes et du monde, tu es pourtant membre d'une grande et glorieuse famille; — partout où un homme porte dans son cœur une étincelle d'amour pour le Père céleste, tu as un frère bien-aimé qui ne peut plus te séparer de ses intérêts et de son affection; tu ne combats pas seule, tu n'accomplis pas seule le pèlerinage terrestre, tu ne pries pas seule; car partout, partout où une âme prie, elle s'adresse à son Père et à ton Père, partout où est répétée la prière du Seigneur, tu es comprise dans ce mot d'immense charité : *NOTRE Père qui es aux cieux!*

Souvenons-nous donc, ô mes frères, que jamais nous ne pouvons véritablement adres-

ser à Dieu cette prière sans sortir de notre misérable égoïsme. Vous le voyez : ce langage de l'individualisme, ce petit pronom singulier qui accuse sans cesse notre étroit amour de nous-mêmes : mon droit, mes intérêts, mes biens, ma famille, mes jouissances; — ce langage de l'égoïsme est banni du vocabulaire chrétien tel que l'a fait Jésus-Christ. D'après lui, nous disons en priant : *Notre Père*, et nous ne demandons aucune grâce que nous ne désirions voir s'étendre sur tous ceux qu'embrasse ce mot. Ici doit se réaliser la fameuse devise qu'adoptent quelquefois les hommes du monde, mais à laquelle ils donnent toujours, hélas! le plus éclatant démenti : « Un pour tous, tous pour un! » Ici il faut que les intérêts de nos frères soient les nôtres, que leurs joies soient nos joies, leurs peines nos peines, leurs épreuves nos épreuves : « Si l'un des membres du corps souffre, dit saint Paul, tous souffrent avec lui! »

O mes frères ! si cet amour dans la prière remplissait le cœur de tous les disciples de

Jésus, s'ils savaient se prévaloir du doux privilège de prier les uns pour les autres, de s'unir pour demander à Dieu le bonheur les uns des autres, la conversion et le salut du monde, l'Eglise de Dieu bientôt changerait de face ! — Où seraient alors les divisions, les haines, les misérables frottements d'un misérable amour-propre ? Où serait cette charité froide et dédaigneuse qui se ment à elle-même en se revêtant de ce nom ? Bientôt tout aurait fait place à l'amour, et l'amour unirait tous les cœurs pour qu'ils pussent dire avec bonheur et dans un sublime accord : *Notre Père qui es aux cieux !*

Mes frères ! puisque le Sauveur nous introduit par de telles paroles, de telles pensées dans le sanctuaire de la prière, que ne pouvons-nous espérer d'y trouver ! Quelles richesses de grâces, de consolation, d'amour ! Que pourra refuser un tel Père à ses enfants ?

Mais permettez-nous de terminer par une question que je vous supplie d'examiner devant Dieu, dans votre conscience : Pouvez-

vous réellement, sincèrement dire à Dieu : *Notre Père qui es aux cieux !* Ces mots sur vos lèvres disent-ils la vérité ? expriment-ils vos sentiments, votre âme, votre cœur ? — Dieu est-il devenu notre Père ? — Avez-vous pour lui la soumission, l'amour, la confiance qu'il attend de ses enfants ? — Heureux, mille fois heureux êtes-vous si le témoignage de son Esprit répond affirmativement dans vos cœurs ! Car alors il n'y a plus rien dans la vie, ni dans la mort, qui soit capable de vous inspirer une crainte sans secours, une angoisse sans remède. Rien ne saurait véritablement vous nuire ; vous êtes bienheureux ! — Rendez grâces au Père qui vous a aimés et amenés à sa connaissance, aimez-le à votre tour ; servez-le tout le temps de votre vie !

Mais s'il en était autrement, si jamais vous n'aviez dit à Dieu : *Notre Père*, dans l'esprit d'adoption ; si votre conscience vous forçait d'avouer que ces paroles, sur vos lèvres, seraient un mensonge... de qui attendez-vous donc votre bonheur, votre

paix ? Si Dieu n'est pas votre Père , qu'est-il donc pour vous ? que sera-t-il lorsque dans quelques jours vous paraîtrez devant son trône ? Si Dieu n'est pas votre Père, de qui donc attendez-vous le secours dans les dangers , la consolation dans vos maux , la vie et le salut dans la mort et le jugement ? Veuillez ne pas éloigner de vous cette question , ne pas la traiter à la légère, ne pas vous étourdir pour y échapper , mais chargez votre conscience du soin de la résoudre.

Toutefois , ce n'est pas par des paroles sévères que je veux finir, celles de notre texte sont si douces ! Dieu ne vient point à vous ici comme juge ni comme Dieu vengeur. — Non , il vient au-devant de vous en se nommant votre Père ! Oh ! si justement qu'ici les menaces de sa Parole et les châtiements de sa justice ont été impuissants pour ébranler votre âme, réveiller votre conscience, vous ramener à Dieu par la crainte qui lui est due , — que votre cœur du moins soit touché par les paroles que nous venons de méditer ; qu'il en soit entraîné, subjugué

pour toujours! — Nous ne vous adjurons pas aujourd'hui par les terreurs de la loi, nous vous conjurons par les compassions de Dieu d'écouter le Sauveur qui lui-même veut vous conduire au pied du trône de la grâce, mettre dans votre cœur et sur vos lèvres le doux nom de Père, vous apprendre à balbutier, fût-ce pour la première fois de votre vie : *Notre Père qui es aux cieux!* Refuserez-vous de l'y suivre? Refuserez-vous d'avoir Dieu pour Père? — Quoi que vous fassiez, la responsabilité en reste sur votre tête?

DEUXIÈME SERMON.

Ton nom soit sanctifié.

MATTH., VI, 9.

On raconte que l'un des hommes les plus justement illustres des temps modernes, l'un de ceux qui ont le plus contribué à reculer les limites du savoir humain, le grand Isaac Newton, n'entendait jamais prononcer devant lui le nom de Dieu sans découvrir respectueusement sa tête vénérable et blanchie par les ans. — Serait-ce, peut-être, que ce beau génie, pour avoir pénétré, plus qu'aucun autre homme, dans la grandeur infinie des œuvres de Dieu, pour avoir découvert et appris au monde les lois qui régissent l'univers, n'eût connu de Dieu que ce qu'il y

a de grand et de terrible en son Être? et le mouvement par lequel il témoignait sa profonde vénération n'était-il, peut-être, que la crainte de la créature devant le Créateur? ou le tremblement de l'esclave devant son maître? — Non, mes frères, car Newton était chrétien. Le même homme qui avait porté son regard et ses calculs jusque dans les profondeurs des cieux et trouvé Dieu dans ses ouvrages, s'efforça aussi de pénétrer dans les profondeurs de la Bible, pour le trouver dans sa Parole. Là, il apprit à connaître comme son Père Celui que la science lui avait révélé comme Dieu infini. Il avait donc appris à dire: «Notre Père qui es aux cieux,» — et sa profonde vénération, à l'ouïe du nom de Dieu, nous prouve seulement qu'il savait ajouter avec Jésus-Christ: *Que ton nom soit sanctifié!*

Puissions-nous recevoir aujourd'hui la même leçon, mes frères! Oh! si nous avons éprouvé une douce joie en voyant Jésus-Christ placer lui-même sur nos lèvres, quand nous approchons de Dieu, le nom de Père,

— puissions-nous encore apprendre de lui à ne jamais abuser de ce précieux privilège en nous berçant de fatales illusions! — C'est avec une profonde connaissance de notre cœur, de nos misères, de nos besoins, que le Sauveur en nous enseignant à prier immédiatement après nous avoir permis de dire : « Notre Père! » nous fait demander cette grande grâce : « Que ton nom soit sanctifié! »

Écoutons-le avec recueillement, en nous plaçant sous les yeux de Celui dont le nom est saint, et qui remplit ce lieu de sa majesté.

D'abord, quelques remarques sur le « nom de Dieu, » ensuite quelques réflexions sur la sanctification du nom de Dieu vont se partager notre attention pendant cette heure de culte.

I.

Dans la formation des langues, un nom a dû toujours, ce nous semble, n'être pas seulement un son factice et de convention,

mais désigner une ou plusieurs propriétés de l'objet auquel il s'appliquait. Ainsi lorsque, d'après le livre de la Genèse, Dieu fit venir vers Adam les divers animaux qui embellissaient la demeure de l'homme, « afin qu'il vît comment il les nommerait, et que le nom qu'Adam donnerait à tout animal fût son nom, » le premier homme, avec les facultés dont Dieu l'avait doué, ne dut pas procéder arbitrairement à cette nomenclature; il dut au contraire donner à chaque être vivant un nom qui fût une définition plus ou moins claire, plus ou moins complète de ses propriétés. C'était du moins chez les Hébreux un usage constant de donner aux enfants par exemple et même aux objets inanimés, aux lieux comme aux personnes, des noms significatifs. C'est aussi ce que font les hommes, chaque fois que dans les sciences ou les arts, ils sont appelés à créer un nom pour un objet nouvellement découvert ou inventé. Le nom désigne ou peint la chose.

Faisant un pas de plus, nous trouvons souvent qu'à un nom s'allie dans notre esprit

tout un ordre d'idées, tout un monde de pensées et de systèmes qui ont pu quelquefois changer la face d'un siècle. Ainsi, qui cite le nom de Newton rappelle tout ce qu'il y a eu de plus transcendant dans le domaine des sciences physiques; — qui prononce le nom de Luther reporte notre pensée sur toute l'immense révolution religieuse, morale et intellectuelle du seizième siècle; — qui dit Voltaire, si toutefois vous ne craignez pas un tel rapprochement, cite à son souvenir tout l'ensemble de cette philosophie superficielle, moqueuse, impie, qui mina par sa base le dix-huitième siècle.

Et remarquez qu'un nom n'apporte pas seulement à notre intelligence des idées, mais peut quelquefois faire sur notre cœur la plus profonde impression. Il est tel nom dans l'histoire qu'on répète à peine sans un mouvement d'horreur, il en est tel autre que nous ne prononçons pas sans attendrissement.

Il y a plus. Un nom peut être le représentant, l'ensemble d'un immense pouvoir. Que

le monarque souverain et absolu d'un grand empire jette sur un papier insignifiant son nom , sa signature ; qu'il remette ce nom au citoyen le plus obscur de ses Etats, et aussitôt cet homme , jusque-là sans aucune influence, peut commander en produisant le nom dont il est dépositaire, sûr d'être obéi jusqu'aux extrémités les plus reculées de l'empire où il enverra l'expression de sa volonté. C'est que le nom qui lui a été remis est le représentant de toute la puissance, de toutes les prérogatives de la majesté souveraine. Malheur à l'homme qui méprisera ce nom !

Appliquons ces remarques à notre sujet.

Si dans les choses humaines la parole sert si bien l'idée, si le nom peint et représente l'objet, en sera-t-il de même quant à Dieu , quant à cet Etre infini, incompréhensible dans toutes ses perfections, qui remplit tout de son immensité ? Les langues humaines ne feront-elles pas de vains efforts pour le définir ? — Et le même prophète qui défie tous les arts de représenter l'essence infinie, en

s'écriant à la vue des idolâtres : « A qui ferez-vous ressembler le Dieu fort, et quelle ressemblance lui donnerez-vous ? » — le même prophète ne pourrait-il pas aussi jeter ce défi à toutes les langues des hommes et dire : Comment nommerez-vous le Dieu fort, et quel nom lui donnerez-vous ? — A cette question tout restait muet parmi les hommes, ou bien l'on inventait des noms qui ne représentaient que des divinités impures, faites à l'image et à la ressemblance des hommes. Dieu était inconnu, et le nom ne peut exister quand la chose n'existe pas. — Il a donc fallu que le nom de Dieu nous vînt du ciel, avec la révélation de ses perfections, autant que nos langues peuvent les nommer et notre faible intelligence les comprendre. — C'est ce que Dieu a daigné faire ; il s'est révélé dans sa Parole, il a pris un nom, il nous a appris à le balbutier. Bien plus : comme la parole humaine n'eût pas suffi et n'eût pu fournir un nom capable de nous représenter Dieu, la Parole éternelle (le nom véritable de Dieu), la Parole éternelle « a été faite

chair » en Jésus-Christ, parce que « personne ne connaît le Père que le Fils et celui à qui le Fils l'aura voulu révéler » ; ce Fils est venu nous révéler le Père, nous dire son nom, c'est-à-dire ses perfections dans un langage humain et adapté à notre faiblesse.

Dès-lors, mes frères, dès-lors le nom divin nous est connu, dès-lors il a pris un sens profond ; il signifie pour nous, comme les noms humains pour les choses humaines, la nature et les perfections de l'Etre auquel il s'applique. L'éternité de Dieu, son immensité, sa puissance, sa sagesse, sa sainteté, sa justice, sa miséricorde, son amour, tout a été revêtu pour nous d'une expression qui nous est compréhensible, et qui parle tour-à-tour à notre intelligence, à notre conscience, à notre cœur ! — Que Dieu prononce son nom auguste et nous savons qui nous parle. — Moïse envoyé en Egypte pour la délivrance d'Israël veut-il être dépositaire d'une puissance en vertu de laquelle il commandera même aux rois de la terre : « Va, lui dit l'Eternel, va et dis : Celui qui s'ap-

pelle JE SUIS, Jéhovah m'a envoyé ! » — Dieu veut-il faire comprendre à son peuple la miséricorde et l'amour avec lesquels il le délivrera et le rachètera de tous les genres de servitude : « Pour l'amour de *mon nom*, pour l'amour de *mon nom*, dit-il, je le ferai. » — Christ veut-il laisser à ses disciples l'ordre de conférer, à ceux qui croiraient, par leur parole, toutes les grâces, tous les privilèges qui découlent des perfections de notre Dieu : « Baptisez-les, dit-il, *au nom* du Père, du Fils, du Saint-Esprit. » — Les apôtres veulent-ils faire comprendre à des ennemis du Sauveur sa puissance, son amour, déployés dans la guérison d'un homme impotent dès sa naissance : « Par la foi en *son nom*, disent-ils, *son nom* a raffermi les membres de cet homme que vous voyez. » Tel avait été, en effet, dans cette occasion le secret de toute leur puissance : « *Au nom* de Jésus-Christ le Nazaréen, lève-toi et marche ! » Les mêmes hommes veulent-ils nous apprendre et nous faire aimer le nom dans lequel Dieu a renfermé

tout ce qu'il y a au ciel de miséricorde et d'amour, le nom qui représente tout le mystère de notre grand salut : « Il n'y a point d'autre nom, disent-ils, il n'y a point d'autre nom sous le ciel qui ait été donné aux hommes par lequel nous devons être sauvés. »

Nous pourrions multiplier à l'infini ces citations ; la Bible est remplie du nom de Dieu, ou plutôt, comme nous venons de le voir, son nom, c'est l'ensemble, le résumé de toutes les révélations des perfections divines.

II.

Qu'est-ce maintenant, pour nous, que de sanctifier le nom de Dieu? — et que demandons-nous à Dieu en lui disant d'après Jésus-Christ : « Que ton nom soit sanctifié? »

Certes, il n'est pas nécessaire de faire observer que nous ne demandons pas à Dieu de rendre son nom saint. Ce nom, expression de ses perfections augustes, ce nom est la sainteté même. Dans la Bible, qui est,

comme nous l'avons dit, la révélation du nom de Dieu, le mot *saint* est l'épithète qui accompagne le plus souvent le grand nom de l'Eternel. Et dans le ciel nous entendons les anges de Dieu, qui couvrent leurs faces devant lui, crier l'un à l'autre : « Saint, saint saint est l'Eternel des armées ! tout ce qui est dans toute la terre est sa gloire. » — Oui, Dieu est saint, toutes ses perfections sont saintes, son nom est saint ! — Mais nous, nous sommes souillés. — Et ce que nous demandons à Dieu dans cette prière c'est de sanctifier son nom dans notre intelligence et dans notre cœur en nous donnant de *connaître* et de *confesser* comme saint son grand nom, puis dans notre vie tout entière en nous accordant des sentiments et une conduite en tout conformes à la sainteté de ce nom. Reprenons ces deux idées.

Sanctifier un objet quelconque, dans le style de la Bible, c'est d'abord le reconnaître et le déclarer saint, sacré, et en vertu de ce principe le mettre à part, le séparer de tout ce qui est commun ou souillé. Ainsi les vases

du service divin, dans le temple de Jérusalem, étaient sanctifiés, c'est-à-dire qu'il était expressément défendu, comme une profanation criminelle, de s'en servir pour aucun usage ordinaire. — Il était dit du jour du sabbat : « Tu le sanctifieras, » c'est-à-dire tu le sépareras des autres jours de la semaine pour un usage sacré. — Le peuple devait se sanctifier aux fêtes solennelles, c'est-à-dire renoncer à toutes les occupations et à toutes les habitudes de la vie ordinaire.

Eh bien, mes frères, le nom de notre Dieu, ce nom que Dieu nous a révélé dans sa grande bonté, ce nom, qui renferme toutes ses perfections, ce nom, pour être sanctifié par nous, doit avant tout être reconnu et déclaré saint. Nous devons ensuite le mettre à part, ce nom saint, le séparer avec vénération, avec crainte, avec amour, de tous discours profanes ou légers, de toute cette phraséologie religieuse qui ne part que des lèvres et non du cœur, de toutes pensées vaines ou souillées, de toutes spéculations incrédules ou orgueilleuses. Les Juifs pieux

avaient une telle impression de ce devoir, une si haute idée de la sainteté du nom de Dieu, qu'ils ne prononçaient jamais le nom sacré de Jéhovah, de peur de le profaner (1). Quant à nous, nous ne sommes plus, il est vrai, sous cette loi de terreur, mais sous la loi de la grâce nous pouvons nous adresser à Dieu dans « l'esprit d'adoption ; » Christ ne nous a pas seulement permis de nommer notre Dieu, il nous a appris à le nommer « *notre Père*, » et dans ce mot il renferme toute la condescendance, toute la tendresse, tout l'amour qu'un enfant peut trouver dans son Père. Nous avons déjà vu dans notre précédent discours qu'il n'y a pas sous le soleil

(1) Dans les Bibles hébraïques ce nom est toujours écrit avec les voyelles du mot Adonāi, Seigneur, et les Juifs prononçaient ce mot au lieu du nom majestueux de Jéhovah qui exprime l'Être, l'existence absolue, indépendante. De là vient que toutes les versions en langues modernes, excepté le français qui dit l'*Eternel*, ont rendu ce mot par *le Seigneur*. Elles ont suivi en cela la version grecque des Septante et la Vulgate latine.

un pauvre pécheur qui ne puisse trouver dans ce nom un abîme de grâce et de compassion, plus immense mille fois que toutes ses souillures, et où il ne puisse se jeter avec la confiance, l'abandon, la paix d'un pécheur sauvé, si, en effet, il est devenu enfant de Dieu.

Mais s'ensuit-il que ce nom, ainsi révélé, ne soit plus sacré? s'ensuit-il que, parce que « Dieu est amour, » il ne soit plus sainteté? — s'ensuit-il que, parce que nous avons le privilège de dire à Dieu : « Notre Père, » nous ne devons plus le reconnaître comme le Dieu trois fois saint dans toutes ses perfections? — On le dirait, je l'avoue, à voir la tendance du siècle. — Où, en effet, est-il reconnu sacré, où est-il sanctifié ce nom de Dieu, avec toutes les perfections qu'il exprime? Où est-il reçu tel qu'il nous a été donné, et prononcé avec un profond mouvement de vénération et d'amour? Prêtez l'oreille aux propos des hommes, — jetez vos regards sur les publications sans nombre que l'on considère comme l'expression de la

société, — étudiez le caractère dominant de tous les genres de littérature, qu'y verrez-vous ? Hélas ! dans tout ce monde d'idées, de pensées, de sentiments, de systèmes, où est le sanctuaire réservé à la demeure du saint nom de l'Eternel ? — Voyez ces écoles d'incrédulité où le nom de Dieu et toutes ses perfections, que nous devrions adorer à genoux, sont filtrées, évaporées, desséchées une à une à l'alambic aride d'une raison orgueilleuse et obscurcie de ténèbres ; — où le vermisseau de la poussière demande compte à Dieu du nom qu'il s'est donné, nie le caractère qu'il a révélé et l'autorité divine de Celui qui nous l'a apporté des cieux ! — Voyez ces productions de l'intelligence humaine où le nom de Dieu et de son Christ est traîné dans les peintures immorales d'une imagination pleine de souillures ! — Rendez-vous attentifs, ô vous qui désirez connaître comme saint et sanctifier le nom de votre Dieu, à la tendance que le monde voudrait imprimer même à la piété ; examinez avec soin ce qu'on appelle de nos jours la littérature reli-

gieuse ; ouvrez ces livres de dévotion faits pour répondre au goût d'une génération à qui il convient mieux de méconnaître la sainteté du nom de Dieu pour n'avoir pas à le sanctifier. Là, vous aurez dû le voir, là la connaissance et l'adoration du saint nom de Dieu a fait place à celle d'une divinité dépouillée de toute sainteté, de toute justice ; d'un dieu, création de l'homme, d'un dieu qui n'a point le péché en horreur, qui ne punit point le pécheur, qui tient le coupable pour innocent, qui ne prend pas garde aux iniquités ; — là vous verrez que l'homme, pour être conséquent, après avoir fait de Dieu un Père semblable à Héli, trop faible pour punir ses enfants, rejette avec dédain le grand moyen de salut et de pardon que l'Évangile nous montre dans la croix du Sauveur et dans son sacrifice expiatoire ; là les principes profonds, sérieux, sanctifiants qui reposent sur la connaissance du Dieu de l'Évangile, principes de vie et de sainteté qui arrachent l'homme à lui-même, au péché, au monde, ont fait place à un sentiment-

lisme vapoureux, à une religiosité vague, sans énergie, sans vertu, sans vie, qui berce agréablement l'âme dans ses illusions favorites, et lui fait envisager ses péchés comme des faiblesses inséparables de la nature et auxquelles Dieu est trop bon pour prendre garde ! Génération incrédule et efféminée, siècle amolli, qui, parce qu'il n'a plus ni la volonté ni la force d'être chrétien, mondane le christianisme ; qui, parce qu'il ne veut plus s'élever jusqu'au Dieu de la Bible, rabaisse Dieu jusqu'à lui, ou plutôt crée une divinité nouvelle, et s'écrie : « O Israël ! voici ton Dieu qui marchera devant toi ! »

Puis, qu'il vienne cet homme de Dieu qui, jusque dans la cour d'un prince voluptueux et avare, « parlait de tempérance, de justice, de jugement à venir ; » qu'il vienne dire aux hommes de notre siècle que « la colère de Dieu se révèle pleinement du ciel sur toute impiété et toute injustice des hommes qui retiennent la vérité captive dans leur injustice ; » que « sans la sanctification personne ne verra le Seigneur ; » — qu'il vienne

le fils du charpentier dire à notre siècle que « si un homme n'est né de nouveau il n'entrera point au royaume de Dieu, » que « la voie large mène à la perdition et qu'il y en a beaucoup qui y marchent, » qu'il peut y avoir au-delà du tombeau « des pleurs et des grincements de dents, » ... et certainement ces hommes-là, s'ils pouvaient parler ainsi sans être reconnus à leur langage galiléen, seraient répudiés et rangés parmi ces fanatiques obscurantins du vieux temps à qui on ne fait plus l'honneur de les compter dans notre siècle *éclairé* et à qui l'on refuse jusqu'au bon sens !

Ainsi, ôtez de la Bible la connaissance du nom saint de Dieu, tel qu'il nous l'a révélé, et sa crainte disparaît avec la vérité, et vous ouvrez la digue au torrent de toutes les erreurs les plus pernicieuses, et le nom de Dieu est désanctifié, blasphémé ! O mon Dieu ! « *que ton nom soit sanctifié !* »

Mais, direz-vous, cette sanctification du nom de Dieu, dont vous parlez, est-elle donc incompatible avec le sentiment de son

amour ? Bannit-elle de la Bible et de la révélation la tendre miséricorde d'un Dieu « qui ne veut pas la mort du pécheur, mais sa conversion et sa vie ? » — L'amour de Dieu, mes frères ! sa tendre miséricorde ! — Ne l'avons-nous pas nommée tout-à-l'heure en termes qui répondent déjà à cette objection ? — L'amour de Dieu, sa miséricorde ! — Ah ! nous voudrions n'avoir jamais à apporter dans cette chaire d'autres sujets ! — Nous voudrions qu'il nous fût donné de n'y monter jamais que le cœur tout rempli de cet amour ! — Nous voudrions trouver dans cet amour des accents si pleins de chaleur qu'ils allassent toucher, pénétrer, entraîner votre âme !

Mais cet amour que nous sommes si loin de nier, que nous aimons tant à rappeler sous toutes les formes en nous adressant à de pauvres pécheurs qui en ont un si grand besoin, cet amour, comment Dieu nous l'a-t-il manifesté ? — Est-ce en reniant la sainteté de son nom et en anéantissant les droits de sa justice ou telle autre des perfections divi-

nes que révèle son nom ? Au contraire ! Jamais Dieu n'a sanctifié son nom d'une manière plus éclatante que par le moyen même dont il nous a manifesté son amour. « En ceci, s'écrie saint Jean, en ceci a été manifesté l'amour de Dieu envers nous, qu'il a envoyé son Fils au monde pour être la propitiation de nos péchés ! » Là, mes frères, en Golgotha, sur la croix de l'expiation sont sanctifiés plus que partout ailleurs son nom et toutes ses perfections : sa sainteté et sa justice qui condamnent le péché, sa miséricorde et son amour qui sauvent le pécheur ; là nous voyons que Dieu a le mal en horreur et qu'il a pitié de ceux qui l'ont commis ; là sont écrits en caractères indélébiles ces mots redoutables : « La sainteté à l'Eternel ! » Là, nous lisons : Malheur à quiconque abuse de la bonté de Dieu pour l'offenser ! et en même temps : « Voyez quel amour le Père nous a témoigné, que nous soyons appelés enfants de Dieu ! » Là, en un mot, retentit plus haut que partout ailleurs et pour l'instruction de tous les siècles, la parole de

mon texte : « *Que ton nom soit sanctifié!* »

Ainsi, d'après l'Évangile, Dieu a sanctifié son nom de toutes manières. Son amour est saint, sa miséricorde est sainte comme toutes ses perfections. C'est dire assez, mes frères, que même le pardon qu'il accorde au pécheur doit être un pardon sanctifiant, et ceci nous conduit à vous parler d'une seconde manière dont le nom de Dieu doit être sanctifié en nous, je veux dire par notre conduite, par nos pensées, nos paroles, nos œuvres, toute notre vie.

Hélas ! n'est-il pas vrai, mes frères, que sous ce second point de vue le nom de Dieu n'est pas mieux sanctifié dans le monde que sous le rapport de la connaissance de ce nom sacré ? En vain la Bible crie-t-elle à ceux qui réclament sur eux le nom de Dieu, qui prétendent l'invoquer comme Père, qui portent le nom de Christ en s'appelant chrétiens : « Si vous invoquez comme votre Père Celui qui, sans acception de personnes, juge selon l'œuvre de chacun, conduisez-vous avec crainte durant le temps de votre séjour sur la

terre. » — En vain Dieu leur dit-il : « Soyez saints, car je suis saint. » En vain dit-il avec énergie : « Sanctifiez dans vos cœurs le Seigneur votre Dieu ! » — ce nom de Dieu n'est pas moins associé par le grand nombre de ceux qui le réclament, et sur qui il a été invoqué dès leur baptême, à une conduite telle, à des œuvres telles que si ce nom n'était pas saint en lui-même, et inaccessible à la main de l'homme qui flétrit tout ce qu'elle touche, l'homme le souillerait ; — et que le monde qui ne connaît pas Dieu, au lieu de voir sa sainteté dans la sainteté de ceux qui l'invoquent, au lieu de « glorifier le Père qui est dans le ciel en voyant leurs bonnes œuvres, » sont conduits, au contraire, à blasphémer un nom traîné dans la souillure par ceux-là même dont la vie entière devrait le sanctifier. Dieu le disait aux Juifs dépositaires infidèles de la précieuse connaissance du nom de l'Éternel : « Mon nom est blasphémé à cause de vous. »

O mes frères bien-aimés ! où est le remède à un si grand mal ? — dans la prière même

que nous méditons. Christ ne l'a pas mise dans nos cœurs et sur nos lèvres pour être une vaine formule ou une déception ; Dieu veut l'exaucer. Prions, prions du fond d'un cœur sincère, « que ton nom soit sanctifié ! » — sanctifié, reconnu, adoré par ceux qui ne le connaissent pas encore, et qui adorent l'ouvrage de leurs mains et de leur imagination. Qu'en tous les lieux du monde où le soleil porte sa lumière, le nom saint de Dieu soit aussi proclamé, qu'il y soit embrassé avec crainte, avec joie, avec bonheur ! — Qu'il soit sanctifié par ceux qui le méconnaissent, le défigurent, le désanctifient ! Qu'il soit sanctifié par ceux qui le blasphèment en le mêlant aux souillures de leur vie, au lieu de le mettre à part par la sainteté de leur conduite, leur abandon du monde et du péché ! — Qu'il soit sanctifié dans nos cœurs, dans nos pensées, dans nos actions, dans toute notre vie ! Oh ! qu'il n'y ait plus dans notre cœur de pensées, ni d'affections, ni de désirs que nous ne puissions sincèrement associer au nom saint que nous invoquons !

— Qu'il n'y ait plus sur nos lèvres de paroles dont nous dussions avoir honte si elles s'y rencontraient avec le saint nom de Dieu ! — Qu'il n'y ait plus dans notre vie d'œuvres ni d'actions que nous ne puissions entreprendre au nom de notre Dieu ! — Si notre cœur n'est pas assez droit devant Dieu pour lui demander une telle sanctification de son nom en nous et par nous, avec le désir sincère d'être exaucés, quoi qu'il nous en puisse coûter en sacrifices et en renoncement, alors cessons de nous croire ses enfants, cessons de lui adresser cette prière ! Car quiconque dit à Dieu : « Notre Père qui es aux cieux, » doit ajouter aussi : « *Que ton nom soit sanctifié !* »

Souvenez-vous surtout que vous devez prier ainsi et sanctifier ainsi le nom de votre Dieu, ô vous, âmes chrétiennes que Dieu a appelées à sa connaissance, vous à qui il a donné « la repentance pour avoir la vie, » vous à qui il a fait la grâce de chercher tout votre salut en Jésus, le Sauveur des pécheurs. — Ah ! puissiez-vous ne jamais

oublier que c'est de vous que Dieu attend la sanctification de son nom au milieu de la génération présente, que c'est en vos mains qu'il a mis l'étendard de la vérité et de la sainteté, pour que vous le teniez élevé aux yeux de tous ; — que c'est vous qui devez être, selon les paroles de Jésus-Christ, « la lumière du monde, le sel de la terre, la ville sainte située sur une montagne et qui ne peut être cachée. » — Et si vous baissez jusque dans la poussière cet étendard sacré, devant les erreurs et les préjugés du siècle, qui le relèvera ? Si vous le traînez dans les souillures du monde, qui le sanctifiera ? Si vous « mettez sous le boisseau » cette lumière, qui la fera luire au sein des ténèbres ? — « Si le sel perd sa saveur, avec quoi la lui rendra-t-on ? » Loin de s'opposer à la corruption, « il ne vaut plus rien qu'à être jeté dehors et foulé aux pieds par les hommes. » Si vous vous conformez au siècle présent, si vous ne sanctifiez pas le saint nom de Dieu, qui donc, qui le sanctifiera ? — Vos privilèges sont grands, mais votre responsa-

bilité est grande aussi. « Il sera beaucoup redemandé à ceux qui auront beaucoup reçu. »

Que si cette œuvre de sanctification nous paraît impossible, mes frères, aussi élevée au-dessus de notre faiblesse que les cieux sont élevés au-dessus de la terre, souvenons-nous, j'ai besoin de le répéter, souvenons-nous pour notre encouragement, que les paroles que nous méditons sont une prière, une prière que nous a enseignée Celui-là même qui doit l'exaucer. — Et pour pouvoir l'offrir humblement, sincèrement, formons tout notre christianisme, toute notre piété sur la connaissance du nom de Dieu, tel qu'il nous est révélé dans la Bible. Bannissons cette lâche crainte... oui, cette peur de connaître Dieu tel qu'il est dans toutes ses perfections! — Et si cette connaissance produit en nous un tremblement involontaire, bien naturel à un pécheur devant Dieu, oh ! allons en Golgotha pénétrer notre âme, la retremper tout entière dans cet abîme d'amour qui s'unit à la sainteté, dans cet

océan de grâce plus immense encore que la justice, et qui surabonde là où le péché avait abondé.

O Eglise du Seigneur ! ô vous à qui Dieu a permis de l'appeler du nom de Père, fussiez-vous mille fois plus faibles encore, plus misérables encore que vous ne l'êtes ; eussiez-vous mille fois plus encore de tentations à surmonter, de combats à soutenir, de fatigues à essuyer, — si vous êtes sincères, si c'est au nom de Jésus que vous priez, que vous combattez, que vous souffrez, — soyez-en sûrs, — il l'a dit, « sa force s'accomplira dans votre infirmité. » Eglise du Seigneur, sois revêtue de la force de ton Dieu, et écoute et retiens dans ton cœur la promesse infaillible de Celui qui t'a invitée à lui dire : « *Que ton nom soit sanctifié !* » — « Ainsi, a dit le Seigneur, l'Eternel, je ne le ferai point à cause de vous, ô maison d'Israël ! mais à cause de mon saint nom, que vous avez profané parmi les nations. — Je sanctifierai mon grand nom qui a été profané parmi les nations ; et les nations sauront que je suis

l'Eternel, dit le Seigneur l'Eternel, quand je serai sanctifié en vous en leur présence. — Et je répandrai sur vous des eaux pures et vous serez nettoyés ; je vous nettoierai de toutes vos souillures et de toutes vos idoles. Je vous donnerai un nouveau cœur ; je mettrai au-dedans de vous un esprit nouveau. J'ôterai de votre chair le cœur de pierre et je vous donnerai un cœur de chair. Et je mettrai au-dedans de vous mon Esprit et je ferai que vous marcherez dans mes statuts et que vous garderez mes ordonnances et les ferez. »

O Dieu de vérité ! accomplis tes promesses ! accomplis-les dans cette Eglise, et que pour nous tous et en nous tous et sur toute la terre ton grand nom « soit sanctifié ! »
Amen !

TROISIÈME SERMON.

« Ton règne vienne. »

Que ton règne vienne ! — N'avez-vous pas bien souvent prononcé ou entendu prononcer ces mots, mes frères, sans qu'ils portassent à votre esprit une idée distincte ou un sentiment à votre cœur, sans, par conséquent, qu'ils fussent pour vous une prière ? — La plupart des hommes ne voient dans ce mot de *règne* ou *royaume* de Dieu rien de commun avec notre vie actuelle, et s'ils y attachent une idée, elle est tout entière comprise dans une existence future. En d'autres termes, le royaume de Dieu, pour beaucoup de gens, c'est le ciel, et encore le plus

souvent un ciel qui n'est pas celui dont nous parle la Bible, un ciel créé par leur imagination, un ciel dont les joies et les gloires sont d'invention humaine et auxquelles tous peuvent indistinctement prendre part après la mort, quelle qu'ait été la nature de leur foi et de leurs espérances, quels qu'aient été leurs sentiments ou leur vie! — Oh! combien d'âmes immortelles ont été bercées jusqu'au tombeau par ces fatales illusions qui leur permettaient d'appartenir entièrement au monde, à ses intérêts, à ses joies, à ses péchés, tout en conservant néanmoins une mensongère espérance de ce faux ciel qu'elles s'étaient créé!

Mes frères! la prière que nous venons méditer aujourd'hui est bien propre, si nous parvenons à la comprendre, à faire disparaître ces dangereuses erreurs et à mettre à leur place la vérité. Christ, en nous faisant prier pour la venue de son règne, va nous apprendre que ce règne existe déjà sur la terre, en attendant qu'il arrive à sa perfection et à ses derniers triomphes dans le ciel;

— que par conséquent nous devons en faire partie dès cette vie, si nous voulons en être membres dans l'éternité ; — en un mot, que le règne de Dieu doit être pour nous une réalité, une réalité présente, et non point seulement l'objet de vagues ou trompeuses espérances pour l'avenir. Afin de vous démontrer cette vérité, nous allons vous appeler à envisager le royaume de Dieu sous deux points de vue : nous considérerons d'après la Bible son histoire et sa nature.

Puis il nous sera facile de répondre à cette question : Qu'est-ce donc que de prier du cœur : *Ton règne vienne ?*

I.

Le grand réformateur de l'Allemagne établit, dans le plus populaire de ses ouvrages, son catéchisme, une distinction entre le règne de Dieu dans sa puissance et le règne de Dieu dans sa grâce. — Dieu règne par sa puissance, en effet, sur tout ce qu'il a créé. « L'Éternel règne, dit la Bible ; son

trône est établi de toute éternité. » Il n'est aucune créature, dans toute l'immensité de l'univers, qui puisse un instant se soustraire à son empire. Il règne sur les mondes qui remplissent l'espace, il leur trace leur cours, et ils obéissent ; il règne sur le brin d'herbe qui végète au fond de la vallée, il lui maintient la vie ; il règne sur les esprits saints qui entourent son trône et chantent ses louanges ; — il règne sur les démons de l'abîme qui ne subsistent que par lui. — Dans ce sens le règne de Dieu est éternel, parfait, universel ; aucun être créé ne saurait y porter atteinte. — Aussi n'est-ce pas concernant ce règne-là que nous avons à demander à Dieu : *Ton règne vienne !*

Mais en est-il de même de ce que Luther appelait le règne de la grâce, et qu'on pourrait nommer aussi le règne de l'amour ? Dieu, qui est amour aussi bien que puissance, règne-t-il par cette perfection sur tous les êtres capables d'aimer aussi bien qu'il règne par son pouvoir absolu sur la création en général ? — Non, mes frères ! Il est dans l'im-

mense empire du Tout-Puissant une province qui a levé contre lui l'étendard de la révolte, qui a dit : « Nous ne voulons pas que Celui-ci règne sur nous ! » — qui a rejeté le joug de son autorité et s'est livrée à la domination d'un autre souverain, lequel y fomenta l'inimitié contre la domination de Dieu. — Cette province c'est la terre que nous habitons ; ces révoltés, c'est nous ! — La Bible nous a retracé l'histoire de cette immense catastrophe, le triomphe du mal et du règne des ténèbres, l'usurpation tyrannique du péché qui brave témérairement la puissance et les lois du souverain Maître du monde. L'invasion de cette puissance ennemie a été si profonde que ni les menaces, ni les châti-ments du Très-Haut ne purent ramener sous son empire ceux qui l'avaient rejeté. En vain Dieu, « voyant que l'imagination des pen-sées de l'homme n'était que mal en tout temps, » dit-il dans sa colère : « Mon Esprit ne contestera plus avec les hommes qui ne sont que chair ; » — en vain fit-il passer sur la terre entière la plus effroyable destruc-

tion ; après le déluge aussi bien qu'avant la révolte, l'orgueil, le péché remplissent le cœur de l'homme et le conduisent à l'oubli de Dieu et à une dégradante idolâtrie.

Que fera donc le Dieu trois fois saint ? souffrira-t-il dans sa création la souillure, la révolte, l'anarchie morale ? anéantira-t-il ce monde impie ? — Non ! Dieu qui est amour, qui veut régner par l'amour et non par la terreur, Dieu qui veut être aimé et qui ne dit pas comme les tyrans de la terre : « Peu m'importe qu'on m'aime, pourvu qu'on me craigne, » — Dieu déclare qu'il viendra lui-même rétablir dans ce monde déchu son règne de grâce et d'amour. — Dans cette vue il se forme un peuple particulier dont il fait le dépositaire de cette promesse ; Abraham en est le père ; il reçoit du ciel cette assurance : « Toutes les familles de la terre seront bénies en ta postérité ; » cette promesse fait la vie et l'espérance du peuple élu, elle domine toutes ses destinées ; Dieu le ramène sans cesse de toutes ses captivités dans le pays où elle s'accomplira ; il la lui fait répé-

ter à toutes les époques par ses prophètes qui annoncent la délivrance ; il lui donne des institutions religieuses qui toutes la lui préfigurent et l'excitent à l'attendre ; il trouve dans son sein même , dans son Fils bien-aimé , le Libérateur , le Roi éternel de son nouveau royaume : « J'ai sacré , dit-il, mon roi sur Sion, la montagne de ma sainteté. Tu es mon Fils, je t'ai aujourd'hui engendré ; demande-moi et je te donnerai pour héritage les nations, et pour possession les bouts de la terre. » — Mais quant au Fils il dit : « O Dieu ! ton trône demeure aux siècles des siècles et le sceptre de ton royaume est un sceptre d'équité. — Tu as aimé la justice, tu as haï l'iniquité ; c'est pourquoi, ô Dieu ! ton Dieu t'a oint d'une huile de joie par-dessus tous tes semblables. » — Enfin les temps du règne de la grâce sont accomplis ; tout l'Orient est dans une mystérieuse attente d'un Libérateur ; les hommes pieux du peuple de Dieu « attendent la consolation d'Israël ; » le précurseur du Roi spirituel paraît dans les déserts de la Judée ; « Repentez-vous, con-

vertissez-vous, s'écrie-t-il, car le royaume des cieus est proche ! » — Le Roi de gloire paraît lui-même, « prêchant l'Évangile du *règne de Dieu* et disant : Le temps est accompli, le règne de Dieu approche. » — C'est son premier mot.

Mais que ce règne est différent de ce à quoi les coupables rebelles auraient dû s'attendre ! Ce roi ne vient point « leur parler dans sa colère et les remplir de terreur par la grandeur de son courroux ; il ne vient pas les briser avec un sceptre de fer et les mettre en pièces comme un vaisseau de potier. » — Non, il vient, « Prince de la paix, » fonder un royaume de grâce et d'amour ; il vient pauvre et humble, dépouillé de toutes les marques de son infinie grandeur ; « il va de lieu en lieu pour faire le bien, » « il n'a pas un lieu où reposer sa tête ; » il enseigne les lois de son nouveau royaume ; il instruit, il console, il guérit ; il apporte aux rebelles l'assurance du pardon ; son entrée royale dans la ville sainte nous est dépeinte en traits attendrissants : « Ne crains point, fille de

Sion, voici, ton Roi vient à toi humble et débonnaire et monté sur un ânon, poulain d'une ânesse. »

Il y a plus : au lieu de punir de mort les coupables, comme le requérait la loi sainte de Dieu, il meurt pour les coupables. — Oui, comme pour restaurer son royaume et nous en ouvrir l'entrée, il fallait non-seulement instruire les hommes, mais surtout les sauver ; non-seulement leur enseigner la volonté de Dieu, mais les réconcilier avec Dieu ; non-seulement les presser de renoncer à leur révolte et à leurs péchés, mais les racheter de leurs péchés et de la juste condamnation qu'ils méritaient ; il meurt ! — Victime expiatoire promise en Eden, rappelée aux patriarches, préfigurée par les sacrifices, annoncée par les prophètes, il meurt ! et c'est sur la croix même qu'il fonde son royaume ! C'est de là qu'il jette un pont inébranlable sur l'abîme que la révolte avait creusé entre Dieu et nous ! — Il meurt..... mais bientôt, brisant les liens de la mort, victorieux du sépulcre, du démon, de l'enfer,

il remonte à la droite de Dieu son Père, il va jouir du fruit de son œuvre, il va préparer par son intercession puissante et miséricordieuse le parfait triomphe du royaume dont il est le Chef suprême aussi bien que le Sauveur.

Mais comment se continuera son œuvre sur la terre? Et quel rapport y a-t-il entre cet Etre qui meurt sur une croix, d'une mort infamante, et la conversion du monde? — Mes frères! le monde entier va reconnaître la puissance divine du Roi glorieux, à la faiblesse des moyens qu'il emploiera. Les rois de la terre, pour établir leur domination, portent au sein des pays vaincus le fer et le feu; ils ravagent les provinces et établissent leur règne au milieu des ruines et du sang. — Mais notre Roi s'est choisi pour ministres douze paysans de la Galilée; il leur a donné l'Esprit de sa puissance; il les a envoyés faire la conquête du monde. A leur voix s'écroulent les autels des faux dieux, adorés depuis des siècles; leur parole, leur seule parole réduit en ruines les temples de l'ido-

lâtrie, déracine du cœur des hommes les préjugés les plus invétérés, les erreurs les plus chères, les passions les plus puissantes ; tout le monde civilisé courbe la tête devant une croix, et adore comme son Sauveur et son Roi Celui qui y est mort. C'est dans ce royaume que les âmes, arrachées à l'esclavage du péché, à la tyrannie de Satan et aux terreurs de la mort, viennent depuis dix-huit siècles trouver un refuge, une paix, un bonheur jusque-là inconnus au monde. — C'est ce royaume et la Parole de ce royaume que nous vous prêchons, c'est ce royaume qui se revêt de nos jours d'une nouvelle puissance au milieu des Eglises de notre vieille Europe ; c'est ce royaume que les Eglises protestantes, sorties de leur sommeil de mort, ne veulent plus posséder seules, mais qu'elles envoient prêcher jusques aux extrémités de la terre ; c'est à la vue de ce royaume de paix que se réjouissent maintenant les îles éloignées où il est annoncé pour la première fois ; c'est la Parole de ce royaume qui va de nos jours consoler, instruire, réjouir l'habitant des ré-

gions glacées du Nord, et celui des zones brûlantes du Midi.

Et si, de ces réalités du passé et du présent, nous jetons dans l'avenir les regards de notre foi sur les promesses de Dieu qui aussi sont une réalité, nous verrons ce royaume, après avoir triomphé de tous les obstacles, « couvrir la terre entière comme le fond de la mer est couvert par les eaux. » — Appuyés sur cette Parole de Dieu qui ne nous trompera pas plus qu'elle n'a trompé Abraham, les prophètes, les apôtres, nous croyons avec une pleine certitude de foi que « tout genou se pliera devant Christ et que toute langue confessera qu'il est le Seigneur à la gloire de Dieu le Père. » — Alors le Roi suprême viendra prendre pleine possession de son royaume dont tous les membres partageront avec lui la gloire et les triomphes; alors « il en viendra d'Orient et d'Occident qui seront assis à table dans le royaume de son Père; » alors, quand « tous les ennemis de Christ lui serviront de marche-pied, » ses rachetés de tout peuple, de toute langue, de toute

tribu, délivrés de leurs misères, victorieux après leurs combats, entourant pour jamais Celui qui les a aimés et rachetés par son sang, entonneront un chant éternel de délivrance et d'actions de grâce! Alors sera vaincu et anéanti le mal sous toutes ses formes, Satan avec son sceptre de fer et ses ruses de serpent, le péché avec son venin meurtrier et ses remords déchirants, la haine avec ses tourments secrets, la calomnie avec ses torches incendiaires, les inimitiés avec leurs troubles, la guerre avec ses ravages, les souffrances du corps, de l'âme, du cœur, les maladies, l'agonie, la mort, oui la mort elle-même, « le dernier ennemi qui sera vaincu! » — Alors retentira dans toute l'étendue des cieux cette voix que Jean écoutait avec transport à Patmos : « C'est maintenant qu'est venu le salut et la force et le règne de notre Dieu; car l'accusateur de nos frères, qui les accusait nuit et jour devant notre Dieu, a été précipité! » — Alors le règne de Dieu et de Christ aura atteint sa dernière destinée, alors l'Eglise ne gémira

plus du sein de son esclavage et de ses misères : *Ton règne vienne !* Mais elle s'écriera en triomphe et avec amour : « Dieu, Dieu seul , tout en tous ! »

II.

Tels sont , mes frères, les traits principaux de *l'histoire du règne de Dieu*. — Mais tous les hommes en font-ils donc partie ? — Ce sera répondre à cette question que de considérer quelques instants *la nature* de ce royaume.

Sans doute , s'il ne s'agissait ici que de ce que nous avons appelé en commençant le règne de la puissance de Dieu , tous y seraient compris, sans exception. Il n'est aucun homme en aucun lieu du monde, qui puisse se soustraire à cette domination, quelque volonté qu'il en eût. Dans ce sens le plus grand ennemi de Christ et de son règne doit dire à Dieu comme le Psalmiste le disait dans un autre sens : « Où irai-je loin de ton Esprit ? où fuirai-je loin de ta face ? Si je monte aux cieux , tu y es ; si

je descends dans l'abîme, t'y voilà! Si je prend les ailes de l'aurore et que je m'en vole à l'extrémité de la mer, là même ta main me conduira et ta droite me saisira!» — De cette manière Dieu règne sur le méchant; il le tient par le frein de sa volonté souveraine. Et, sans ce règne-là, mes frères, sans cette digue opposée au torrent dévastateur du mal, que serait devenue notre terre?

Mais est-ce un tel règne que Dieu veut sur nous? Est-ce sur un troupeau d'esclaves qu'il veut dominer, d'esclaves qui ne portent leur chaîne qu'avec contrainte, et parce qu'ils ne peuvent pas la rompre? — Non, non, mes frères! — Dieu est Esprit, et c'est sur les esprits, sur la volonté, et non-seulement sur les corps, non sur la matière qu'il veut régner; — Dieu est amour, et c'est dans les cœurs qu'il veut avoir son trône; Dieu est sainteté, et c'est sur les consciences qu'il veut établir sa domination.

Or, je vous le demande, Dieu règne-t-il ainsi sur tous les hommes? règne-t-il sur celui



qui, plein de lui-même, s'est fait le centre de son existence, et rapporte tout à lui? Dieu règne-t-il sur celui qui, ayant divinisé son égoïsme, est devenu son propre dieu, dieu qu'il encense, qu'il sert, qu'il adore, dieu qui est le mobile de toutes ses actions, le but de tout son être, dieu qui exclut de son cœur jusqu'à la pensée du vrai Dieu? — Dieu règne-t-il sur celui qui, esclave de passions charnelles, force même son esprit et sa raison à courber la tête sous leur joug honteux? — Dieu règne-t-il sur l'homme qui, esclave des biens de la terre, emploie toutes ses forces et toute son existence à amasser un peu d'or? — Dieu règne-t-il sur celui qui, esclave du monde, de ses habitudes, de ses joies, passe sa vie dans un tourbillon qui lui laisse à peine une pensée pour son âme, pour son Dieu? — Non certes, non! Dieu ne règne ni sur les pensées, ni sur le cœur, ni sur les affections, ni sur la volonté de tels hommes. Pour eux, eussent-ils prié toute leur vie des lèvres : *Ton règne vienne!* — pour eux ce règne n'est pas venu. Ils ont

d'autres dieux qui dominent sur eux ; ils sont dans un tout autre règne , le règne des ténèbres , le règne du démon. — Il n'est pas de nous , mes frères , ce mot sévère , il est de saint Paul qui caractérise de tels hommes en disant qu'ils « marchent selon le train de ce monde , selon le prince de la puissance de l'air qui est l'esprit qui agit maintenant avec efficace dans les enfants rebelles à Dieu. » — Qu'est-ce donc , qu'est-ce dans la bouche de tels hommes que cette prière adressée à Dieu : *Ton règne vienne !* Quoi ? dire à Dieu : *Ton règne vienne* , quand vous êtes bien décidés à ce qu'il ne règne ni sur votre cœur , ni sur votre volonté , ni sur votre conscience ! *Ton règne vienne !* et vous vous soustrayez de toutes vos forces et par tous les moyens à son empire , pour vous laisser dominer par d'autres dieux ! *Ton règne vienne !...* mais il est venu le Roi que vous invoquez , il est venu mille fois heurter à la porte de votre cœur , y demander entrée , essayer d'y établir son trône , et vous l'avez repoussé. Ah ! cessez donc , jusqu'à ce que vous soyez devenus sin-

cères, cessez d'offrir à Dieu cette prière que vous trembleriez de voir exaucée ! — Eh ! que penseriez-vous d'un citoyen qui ferait à son prince des vœux pour l'extension de son royaume, pour la gloire de ses armes, pour l'affermissement de son trône, — puis qui, aussitôt après, s'en irait combattre en traître dans les rangs des ennemis de son roi ? Je vous laisse le soin de caractériser vous-mêmes une telle conduite !

Mais il nous semble pressentir ici une objection de vos cœurs, à laquelle il faut répondre avant d'aller plus loin. — Par l'habitude erronée qu'ils ont prise de ne considérer comme le royaume de Dieu que l'état des âmes dans le ciel, il est beaucoup d'hommes qui, tout en reconnaissant peut-être que Dieu est loin de régner sur eux maintenant, espèrent toutefois, je ne sais sur quel fondement, qu'ils appartiendront à son règne après leur mort. Je le répète, je ne sais sur quel fondement. — Car qu'y aura-t-il alors de changé ? — Dieu aura-t-il changé ? La nature de son règne aura-t-elle changé ? Les goûts

et les penchants de votre âme et de votre cœur auront-ils changé comme par enchantement ?

Supposez, comme on l'a fait déjà, que l'élément principal du bonheur, dans le royaume à venir de Dieu, dût être ces spectacles pleins de grandeur et de magnificence dont nous parle la Bible ; la vue de cette Jérusalem d'en haut resplendissante de beauté et de gloire, que nous décrivent les révélations de saint Jean, que serait un tel royaume, un tel ciel pour l'infortuné privé des organes de la vue ? — Supposez encore que l'essence de ce séjour éternel doive consister dans les accords célestes d'une ravissante harmonie, dont nous parle aussi la Bible, que seraient ces jouissances pour un être qu'une fatale surdité rendrait étranger aux beautés de toute harmonie ?

Eh bien, mes frères, nous savons que dans le ciel Dieu règnera par sa présence, qui est pour ses enfants un « rassasiement de joie, » par son amour qui remplira leur cœur tout entier de délices inexprimables ;

il règnera sur leur volonté qui sera confondue dans une éternelle harmonie avec sa volonté, sur leur conscience purifiée qui trouvera sa félicité dans la sainteté de Dieu, sur leur esprit dont le bonheur sera de pénétrer toujours plus avant dans la connaissance de sa miséricorde et de ses augustes perfections, sur tout leur être, en un mot, qui aura trouvé l'éternel repos dans le sein de Dieu.

Et c'est dans ce royaume que vous désirez entrer telles que vous êtes, ô âmes à qui je m'adresse maintenant ! Vous penseriez être alors capables de jouir de la présence du Dieu dont la seule pensée à cette heure vous est à charge ! — de son amour auquel jusqu'ici vous avez fermé votre cœur pour aimer toute autre chose ! — Vous penseriez que Dieu alors règnera sur votre volonté qui lui est habituellement rebelle ! — sur votre conscience à qui la sainteté de Dieu n'a inspiré encore que de la terreur ! sur votre esprit dont vous avez employé les facultés à la poursuite d'objets étrangers à Dieu ! — Encore une fois je le demande, par quel

enchantement seriez-vous ainsi transformés?
— Ah! il n'en sera rien, mes frères! Si vous restez ce que vous êtes, le ciel pour vous, le ciel même serait comme pour l'aveugle le spectacle imposant de la demeure du Très-Haut, ou pour le sourd toutes les harmonies divines. — Le règne de Dieu dans le ciel est de même nature que le règne de Dieu sur la terre, à la perfection près. Si donc son règne ne vient pas pour vous sur la terre, soyez-en sûrs, il ne viendra jamais pour vous dans le ciel!

Si cette vérité, qui doit paraître évidente à votre simple raison, vous rend sérieux, vous préoccupe, vous force de penser au salut de votre âme plus que vous ne l'avez fait jusqu'à cette heure, si elle vous arrache le cri de Saul de Tarse, renversé sur le chemin de Damas : « Seigneur! que veux-tu que je fasse? » ... — écoutez la Parole du Sauveur, de Celui qui, étant Roi de son royaume, en connaissant parfaitement la nature, peut à bon droit en prescrire les lois : Voici la loi fondamentale, la charte de

son royaume : « Je te dis en vérité que si un homme n'est né de nouveau il ne peut point voir le royaume de Dieu : « Et dans un autre endroit : « En vérité je vous dis que si vous n'êtes changés et si vous ne devenez comme de petits enfants, vous n'entrerez point dans le royaume de Dieu. » — Et qu'est-ce que ce changement, et comment a-t-il lieu ? Ce changement a lieu quand, par la puissance de la grâce de Dieu, nous nous détronons nous-mêmes, pour introniser Dieu dans notre cœur, quand nous renonçons à notre propre sagesse pour recevoir la sagesse d'en haut, à nos mérites pour recevoir les mérites du Sauveur, à notre propre force pour vivre de la force de son Esprit, même à notre propre vie, dit Jésus-Christ, pour recevoir une vie nouvelle. Ce changement a lieu quand « le règne de Dieu, qui ne consiste pas en paroles, mais en puissance, » vient en nous détrôner, bannir par cette puissance tous les dieux que nous nous étions faits et que nous avons servis en esclaves. — Ce changement a lieu quand

notre volonté rebelle se courbe sous la volonté de Dieu et lui obéit; quand nos affections et notre cœur sont dominés, sanctifiés par l'amour de Dieu; quand notre conscience, purifiée des œuvres mortes, recherche en Dieu « la sanctification sans laquelle personne ne verra le Seigneur; » quand nos pensées et notre imagination, délivrées des poursuites terrestres et des images impures qui les obsédaient, rentrent sous l'empire sanctifiant de la toute-présence de Dieu qui les remplit; — quand notre vie entière, ayant reçu une direction toute nouvelle, est dominée par ce grand principe qui renferme toute notre destination: « Soit que vous mangiez, ou que vous buviez, ou que vous fassiez quelque autre chose, faites tout pour la gloire de Dieu. » — Alors, le règne de Dieu est venu pour nous, alors Dieu a son trône au centre de notre vie, alors aussi nous sommes, pour le temps et pour l'éternité, dans son royaume.

Arriver dès ici-bas à ce but de notre être, ce n'est pas seulement pour nous le devoir, c'est aussi le bonheur. Qu'y a-t-il de plus

heureux qu'une âme que possède et que presse la charité de Christ ? Qui, plus que lui, serait digne de régner sur notre cœur, sur ce cœur qui lui appartient à tant de titres ! Qui est plus digne de tout notre amour ? Qui vous a jamais aimés comme Jésus vous a aimés ? Son amour, c'est la vie, c'est un avant-goût du ciel ! Oui, dès ici-bas, dans notre exil, dans nos combats, dans nos épreuves, nous pouvons ressentir quelque chose des consolations et des joies dont le ciel ne sera que la perfection ; notre vie dès maintenant a un but vers lequel tout nous pousse. Fussions-nous seuls et délaissés du monde, nous avons pourtant une patrie dont les rivages se présentent à notre vue. Ecoutez Paul s'écrier du fond d'un cachot : « Mais pour nous, notre bourgeoisie est dans les cieux, d'où aussi nous attendons le Sauveur, le Seigneur Jésus-Christ, qui transformera notre corps vil afin qu'il soit rendu conforme à son corps glorieux, selon cette puissance par laquelle il peut s'assujettir toutes choses. » Et son attente

n'a pas été trompée, et il a été délivré de ses chaînes, de ses persécutions, de ses travaux, de « ce corps de mort » qui le faisait gémir, — pour être mis en pleine possession de ce royaume qu'il prêcha avec tant d'ardeur. Que son espérance soit notre espérance, que son Sauveur soit notre Sauveur, sa vie notre vie; et sa délivrance et ses joies seront bientôt notre délivrance et nos joies!

Mes frères! s'il est maintenant au milieu de vous quelque âme sérieuse et sincère qui voie avec crainte et tremblement que jusqu'ici Dieu n'a point régné sur elle, qu'elle a servi d'autres dieux, que la prière que nous méditons n'a été pour elle qu'un mot vide de sens ou qu'une offense contre Dieu; — s'il est au milieu de vous quelque âme sur qui déjà Dieu a commencé à régner par sa grâce, mais qui s'effraie de voir encore tant de misères, tant de penchants coupables, tant de passions non soumises qui disputent au Seigneur l'empire de sa vie, — nous dirons à ces âmes: « Ne craignez point! —

Ne vous abattez point en perdant courage! » Jésus-Christ, notre Sauveur, notre Roi, à qui « toute puissance a été donnée au ciel et sur la terre, » ne s'est-il pas engagé, oui engagé à vous donner une entière délivrance, une pleine victoire sur tous les ennemis de votre salut, puisqu'il vous invite à prier : *Ton règne vienne!* — S'il ne voulait pas accomplir lui-même par sa puissance ce règne en vous, il vous aurait donc trompées, âmes craintives! Loin de nous ce blasphème! — Ne pussiez-vous, accablés du fardeau de vos misères, au sein de la plus extrême faiblesse, pressés de toutes parts par les chaînes d'esclavage que vous portez encore, ne pussiez-vous que pousser vers lui ce cri de votre âme : *Ton règne vienne!* ce cri, puisque c'est lui qui l'a mis dans votre cœur et sur vos lèvres, il l'entendra, il y répondra! — Rappelez-vous un cri pareil, qui s'éleva un jour du fond d'une conscience tourmentée de remords, qui s'échappa d'une poitrine agonisante au sein des plus cruelles douleurs, qui s'éleva d'un échafaud : « Seigneur,

souviens-toi de moi quand tu viendras dans ton règne ! » — Et retenez bien la réponse du Sauveur des pécheurs à ce brigand sauvé : « Aujourd'hui tu seras avec moi dans le paradis ! »

Seulement, soyons sincères en prononçant cette prière ; soyons sincères et craignons de demander à Dieu, des lèvres, de venir remplacer dans nos cœurs des idoles que nous caressons en secret ! Craignons de dire à Dieu : *Ton règne vienne !* tant que nous aurions peur d'être exaucés, tant que nous voulons permettre au monde, au péché, à notre égoïsme d'avoir sur nous leur domination. — Craignons de vouloir ainsi servir deux maîtres, ce qui est impossible. Dieu ne consentira jamais à partager un trône avec des idoles ; y prétendre, serait l'outrager ! Ce serait courir le risque de rendre impossible son œuvre en nous ! Ce serait vouloir perpétuer dans notre âme le trouble et l'angoisse : d'un côté la conscience nous réclamerait pour le royaume de Dieu ; de l'autre, le monde, le péché, les passions, la crainte

des hommes nous réclameraient pour l'esclavage de la terre, et notre vie ne serait qu'un déchirement continu. — Que votre expérience rende témoignage à cette vérité.

Oh ! si nous pouvions goûter le bonheur et la paix dont jouit l'âme qui a rompu toutes ses chaînes, et à qui la grâce de Dieu a donné la force et le courage de se consacrer tout entière, pour toujours, sans restriction à son Père céleste !

Alors, pénétrés d'amour pour le Sauveur, pour sa cause et pour sa gloire, nous ne pourrions plus restreindre à nous-mêmes la prière que nous méditons, ni jouir en égoïstes des richesses de son royaume. — Oh non ! toutes les fois que nous nous approchons du trône de la grâce pour dire à Dieu : *Ton règne vienne !* nous nous souviendrions, avec une profonde compassion, de toutes les âmes qui rejettent ce règne pour se livrer à l'esclavage du monde et du péché. Oui, cette prière deviendrait en nous un soupir de tendre charité pour ceux de nos proches qui vivent sans Dieu, pour les multitudes qui se

précipitent en aveugles dans « la voie large qui mène à la perdition. » — Que dis-je ? cette prière, partant d'un cœur chrétien, embrasse le monde entier dans les étreintes d'une charité semblable à celle du Sauveur qui est mort pour tous, qui veut que son règne soit annoncé à tous et parvienne à tous. — Serions-nous chrétiens, serions-nous animés de l'Esprit de notre Maître, si nous pouvions prononcer cette prière sans éprouver un mouvement de douleur et de compassion pour six cents millions de païens pour qui Christ est mort, auxquels il destine sa paix et son royaume comme à nous, et qui pourtant n'en savent rien, quoiqu'il nous eût confié la mission de le leur apprendre ? — Êtres immortels qui croupissent encore dans les ténèbres d'une idolâtrie dégradante ; — êtres qui boivent à longs traits les poisons meurtriers du péché et qui gémissent dans l'esclavage de la corruption ? — Je le demande encore, serions-nous chrétiens, si nous n'avions pas une pensée, pas une prière, pas un soupir à offrir à Dieu

pour ces âmes immortelles, quand nous lui disons : *Ton règne vienne!* — Non, non, mes frères! Ce serait demander à Dieu ce que nous ne désirons pas, ce qui ne nous inspire aucun intérêt, ce pourquoi nous ne ferions pas le moindre sacrifice ; ce serait un acte de solennelle moquerie !

L'expérience parle ici aussi haut que la nature des choses. — On ne peut pas nier que le commencement de ce siècle n'ait été marqué, grâces à Dieu, par un puissant réveil religieux. Nous l'avons dit déjà, les Eglises protestantes de l'Europe sont en grande partie sorties du sommeil de mort où les avait plongées l'influence incrédule du dix-huitième siècle. — Eh bien, quel a été le premier signe de vie qu'elles ont donné ? — Mes frères? ces Eglises, dès qu'elles ont connu de nouveau le règne du Sauveur, dès qu'elles ont su prier avec quelque foi et quelque amour : *Ton règne vienne!* afin de ne pas donner par leur conduite un démenti à leurs prières, elles se sont levées comme un seul homme en Angleterre, en Amérique,

en France, en Suisse, en Allemagne, en Hollande, pour envoyer à ceux qui en étaient privés la Parole du royaume et ses consolations et ses bienfaits. Et Dieu a répandu de si riches bénédictions sur ces efforts que jamais, depuis les apôtres, la Parole de vie n'a eu un cours si rapide, que jamais Dieu n'a si visiblement répondu au cri de son Eglise : *Ton règne vienne!*

Eh bien, tandis qu'a lieu cet immense mouvement sous l'influence duquel en tant d'endroits le monde a changé de face, tandis que des païens nous devancent dans les voies du royaume des cieux, quelle part avons-nous prise à cette œuvre, soit comme Eglise, soit comme individus ! — Ah ! si une froide et passive indifférence est tout ce que nous avons éprouvé pour de si nobles travaux, pour de si généreux sacrifices, pour une si sainte cause, qui est celle de notre bon Sauveur lui-même, — si nous n'avons pas même daigné en prendre connaissance, comment, je vous le demande en présence de Dieu, comment oserions-nous paraître de-

vant lui et lui dire solennellement, dans notre culte public aussi bien que dans le secret de nos cœurs : *Ton règne vienne!* — Il vient, mon règne, pourrait nous répondre le Seigneur, il vient et vous le méprisez! — Il vient, il est venu, il vous entoure, il vous presse, il arrache tout près de vous et dans tout le monde les âmes à la ruine, et vous ne daignez pas même y prendre garde! Hypocrites! cessez de me demander des lèvres ce que votre cœur ne désire pas!

Revenons à nous-mêmes, chers auditeurs, et finissons par un sérieux avertissement que nous adressons avec affection et aussi avec angoisse à ceux d'entre vous que peut-être glace encore l'indifférence, que captive le péché, que tue l'incrédulité.

Il vient, le règne éternel de Dieu et de son Christ, il vient avec puissance! Déjà brille l'aurore du jour où vous verrez vous-mêmes de vos yeux l'accomplissement de cette parole de l'Écriture : « Dieu l'a souverainement élevé et lui a donné un nom qui est au-dessus de tout nom, afin qu'au

nom de JÉSUS tout ce qui est dans les cieux, sur la terre et sous la terre, fléchisse le genou, et que toute langue confesse qu'il est le Seigneur, à la gloire de Dieu le Père. — Vous aussi, donc, vous aussi vous fléchirez le genou devant lui; si ce n'est avec l'adoration qu'inspire son amour infini, ce serait, hélas! avec le tremblement dont vous remplirait la vue du jugement éternel. — Savez-vous donc ce que vous faites, quand vous vous présentez dans cette maison de Dieu avec son peuple et que vous lui dites solennellement : *Ton règne vienne!* Cette prière, pour vous (je le dis en frémissant), signifie : Hâte le jour de la justice éternelle, le jour de ma ruine et de ma perdition! — Emportez cette pensée; elle doit suffire pour convertir et sauver votre âme; elle doit être assez puissante pour vous apprendre à prier dès aujourd'hui dans le vrai sens : *Que ton règne vienne!* O Seigneur! *Que ton règne vienne* pour ces âmes! — qu'il vienne pour nous tous! Amen!



QUATRIÈME SERMON.

Ta volonté soit faite sur la
terre comme au ciel !

Si la prière que nous méditons avait été composée par un des sages du siècle, nous n'y trouverions assurément pas la demande que nous venons de vous lire. — Dans un certain sens, il l'aurait trouvée absurde. Quoi ! aurait-il pensé, demander à Dieu que sa volonté soit faite ! Une faible créature, un vermisseau de la poussière demanderait à Celui qui a fait sortir toutes choses du néant par un seul acte de sa volonté souveraine, à laquelle rien ne saurait opposer le moindre obstacle, que cette volonté se fasse ! C'est comme si l'on demandait au temps de

marcher, au soleil d'accomplir sa course, à la nuit de succéder au jour !

Et si l'on faisait observer à un tel homme qu'il comprend mal cette prière, qu'il ne s'agit pas de Dieu, mais de nous-mêmes; non de prier Dieu d'accomplir sa volonté, qui sera éternellement accomplie par cela seul qu'il est Dieu, mais de lui demander le désir sincère et la force de faire sa volonté; — alors encore l'homme n'aurait pas fait une telle prière; il aurait trouvé dans son cœur une autre objection. Tout épris qu'il est de sa volonté propre, de son orgueilleuse indépendance, du désir de marcher selon les penchans de son propre cœur; — craignant par-dessus tout ce qui gêne sa volonté, ce qui la contrarie, la brise, il aurait dit, en s'adressant même à Dieu (supposé qu'un tel homme s'adressât jamais à Dieu), il aurait dit, non pas : *Que ta volonté soit faite*, mais bien plutôt : *Que ma volonté soit faite*!

Voilà précisément pourquoi il était nécessaire que Jésus nous fit adresser à Dieu une

telle prière. Elle trouve admirablement sa place dans ce modèle de prière qu'il enseigne à ses disciples. Elle est la dernière des trois demandes qui regardent l'œuvre de Dieu en général pour la délivrance de l'homme tombé.

Le commencement ou la pierre fondamentale de cet édifice élevé pour le salut du monde, c'est la connaissance et la sanctification du grand nom de Dieu, comme expression de ses augustes et saintes perfections. « *Ton nom soit sanctifié.* » — La forme sous laquelle Dieu a revêtu la connaissance de son nom, le moyen par lequel il amène l'homme à le sanctifier, à l'aimer, à s'en laisser pénétrer, dominer, c'est cette institution admirable préparée dans le peuple d'Israël, établie dans sa puissance par l'œuvre du Rédempteur, propagée jusqu'à nous et jusqu'à la fin des siècles par ses serviteurs, le royaume de Dieu : « *Ton règne vienne !* »

Le but final de l'œuvre de Dieu, la destruction de cette désharmonie coupable que le péché a introduite dans le monde en alié-

nant la volonté de la créature de la volonté du Créateur, l'accomplissement de cette dernière fin de tout être moral, *Dieu tout en tous*, tel est l'objet de cette troisième demande : *Ta volonté soit faite sur la terre comme au ciel!* — Voilà donc le principe, le moyen et la fin de tout ce qu'il y eut jamais de plus grand et de plus digne de nos prières : la délivrance, le salut de l'humanité déchuë.

Aujourd'hui nous donnerons quelques instants à la méditation de cette troisième demande. Nous considérerons la volonté de Dieu sous deux points de vue, selon qu'elle se manifeste à nous.

Dieu manifeste sa volonté par sa Parole ; il commande, il nous faut obéir.

Dieu manifeste sa volonté par les dispensations de sa Providence ; il agit, il faut nous soumettre.

En d'autres termes la volonté de Dieu *par nous*, et *en nous*, tel est l'objet de cette prière et le sujet de notre méditation.

I.

Il ne saurait y avoir deux maîtres dans l'univers. La suprême intelligence, qui a tout créé pour sa gloire, veut aussi que tout lui obéisse. La création inanimée elle-même nous en donne l'exemple. Tous les mondes qui remplissent l'espace obéissent à la Parole puissante qui les créa, en parcourant avec une rigoureuse exactitude la carrière qu'il leur a assignée. « Il envoie la lumière, et elle paraît ; il l'appelle et elle obéit en tremblant. Les astres luisent dans leur ordre ; quand il les appelle, ils disent : nous voici, et ils lui-sent avec joie pour celui qui les a créés ! »

Mais laissons la création inanimée qui ne peut obéir que d'une manière passive à la volonté de Dieu, et élevons notre pensée (car notre texte même nous y invite) jusqu'à ces êtres intelligents et moraux dans l'obéissance volontaire desquels Dieu prend plaisir, jusqu'à cette armée des cieux, à ces milliers d'anges sur lesquels l'Eternel a répandu avec

profusion l'existence et le bonheur ; — êtres saints et purs, dignes d'être offerts pour modèles à d'autres créatures pensantes et responsables ! — êtres heureux de leur obéissance même, et dont la pensée doit nous remplir de consolation et de courage, quand, du milieu d'un monde où, si souvent, la volonté souveraine de Dieu est foulée aux pieds, nous lui adressons ce vœu de notre cœur : *Ta volonté soit faite sur la terre* COMME AU CIEL ! — Etes si prompts à l'obéissance qu'ils nous sont représentés comme ayant des ailes pour voler là où les appelle la voix divine ! — Etes si pleins de vénération pour la Majesté souveraine qu'ils jettent au pied du trône de Dieu les couronnes de gloire qui ornent leurs têtes ! — Etes si heureux de l'harmonie inaltérable de leur volonté avec la volonté de Dieu, que leur félicité est augmentée toutes les fois qu'une créature égarée ou rebelle rentre dans cette sainte harmonie. « Il y a de la joie, » dit Jésus-Christ, « il y a de la joie devant les anges de Dieu pour un seul pécheur qui

vient à se convertir.» — Etres dont la pensée remplissait le Psalmiste d'un saint enthousiasme bien longtemps avant que Jésus-Christ nous les offrît pour modèles : « Bénissez l'Eternel, vous, ses anges puissants en force qui faites son commandement en obéissant à la voix de sa Parole ! »

Et l'homme, mes frères, et l'homme à l'imitation de qui ces intelligences pures sont offertes, pensez-vous qu'il fut créé pour un autre but que celui d'unir sa volonté à cette sublime harmonie de toutes les volontés créées avec la volonté suprême? Non ; sa destination était de mêler sa voix et toute sa vie à ce concert unanime des créatures à la gloire du Créateur. — Ah ! s'il était resté fidèle à ce but de son être, jamais le Fils de Dieu ne serait venu sur cette terre pour être en butte à « la contradiction de la part des pécheurs, » mourir pour réconcilier une volonté égarée avec la volonté divine, apprendre à une créature déchue la prière que nous méditons ; — jamais nous n'aurions été réduits à lutter avec effort contre notre vo-

lonté rebelle et à soupirer du sein du combat : *Ta volonté soit faite sur la terre comme au ciel !*

Mais hélas ! vous le savez, vous le savez par la Bible, par toute l'histoire de l'humanité, par une triste expérience de chaque jour, — l'harmonie de notre volonté avec la volonté de Dieu a été brisée par le péché. L'homme a eu la folie de vouloir être Dieu, de vouloir se soustraire à l'éternelle volonté qui régit tous les êtres créés, pour devenir sa propre loi, sa propre règle, sa propre idole. Révolte terrible, fatale indépendance ! — Voyez ce que le monde est devenu sous une telle domination. Contemplez toutes ces générations qui se succèdent sur la terre, en jetant chacune sa part d'iniquités et de crimes dans cette anarchie universelle du péché, renversant comme un torrent toutes les digues que leur imposaient les législateurs, les moralistes, les philosophes, moyens impuissants pour contenir une volonté en révolte, semblable aux grosses eaux sorties du lit que Dieu leur avait creusé ! — L'harmonie

une fois brisée, ce n'est pas seulement contre Dieu que la volonté humaine dépravée porte le désordre et le crime; mais toutes ces volontés sans ordre, sans frein, sans accord supérieur, eurent bientôt enfanté les haines, les jalousies, l'oppression du plus fort sur le plus faible, les inimitiés, les guerres, qui, de tout temps, ensanglantèrent la demeure de l'homme, où devaient régner la paix et le bonheur. — Il y a plus : l'harmonie une fois brisée, l'homme porta dans son propre sein aussi bien que contre Dieu et contre ses semblables le désordre et les combats. — Où est l'homme sans Dieu qui possède la paix, qui ne trouve en lui la guerre, les déchirements, l'amertume, tellement que, lors même qu'il veut sincèrement se soustraire à cette anarchie des passions qui le dévore pour rentrer dans l'ordre éternel et divin, il a à soutenir ces luttes terribles que saint Paul a si bien décrites au VII^e chapitre de l'épître aux Romains et qui lui arrachent ce cri douloureux : « Misérable que je suis ! qui me délivrera de ce corps de mort ? » — O mes

frères ! vous qui connaissez tant soit peu votre cœur, rendez ici témoignage à la triste vérité exprimée par un homme de Dieu en ces termes énergiques : « Un désaccord déchirant erie à travers tout le concert de la vie , et ce ne sont que les insensés qui peuvent le prendre pour de l'harmonie. »

Ah ! qu'elle est donc nécessaire la prière que Jésus-Christ nous donne à méditer aujourd'hui ! Cette prière, il faut qu'elle soit offerte à Dieu par nous, exaucée pour nous, ou que nous soyons éternellement malheureux ! Le désordre moral est un crime auquel Dieu opposera éternellement les rigueurs de sa justice. L'être détaché de Dieu, en guerre avec Dieu, qui est seul la source de la vie et du bonheur, est semblable à la branche coupée de l'arbre ; « elle sèche, on la ramasse, on la jette au feu et elle brûle ! » Je le répète, et veuillez y songer, âmes immortelles ! il n'y a point de milieu dans cette alternative : la volonté de Dieu par nous et en nous, ou le malheur ! l'harmonie avec la volonté de Dieu, ou la misère !

Mais comme pour se conformer à une volonté il faut la connaître, quelle sera pour nous la volonté de Dieu? A-t-il daigné nous la manifester? et dans ce cas où l'a-t-il exprimée? — Vous le savez, mes frères, c'est dans sa Parole, qui est l'expression si nécessaire de sa volonté à notre égard que, pour nous la révéler, « il n'a pas épargné son propre Fils. » Jésus est venu nous donner dans toute sa vie, avec sa Parole, un commentaire vivant de cette Parole, lui dont « la nourriture était de faire la volonté de Dieu son Père, » lui qui, depuis la crèche jusqu'à la croix, où « il apprit l'obéissance » par la douleur, n'eut qu'une pensée, qu'un but, qu'un désir, la volonté du Père! — Avec un tel modèle sous les yeux, avec sa Parole dans nos mains, qui de nous peut rester dans l'ignorance sur la volonté de Dieu? Si je me trompe, si quelqu'un de nous reste dans l'ignorance à cet égard, vous le comprenez, c'est une ignorance volontaire, par conséquent une ignorance coupable qui ne saurait lui servir d'excuse au grand jour des rétribu-

tions. — Jugez-en vous-mêmes. Si, possédant la Parole de Dieu, l'expression de sa volonté qu'il vous a manifestée par sa grande miséricorde, vous la négligez ; si vous ne la lisez pas, si vous ne l'étudiez pas, « ligne après ligne, commandement après commandement, » avec quelle sincérité, avec quelle droiture, avec quel désir d'être exaucés, pourriez-vous vous présenter devant Dieu pour lui dire : *Que ta volonté soit faite !* — Quoi ? demander solennellement à Dieu qu'il nous donne de faire sa volonté, et ne pas même daigner en prendre connaissance, la négliger, la mépriser ! Je vous laisse le soin de caractériser une telle conduite, ou plutôt que Jésus-Christ lui-même la caractérise en appliquant à de tels hommes sa parole sévère : « Hypocrites ! Esaïe a bien prophétisé de vous quand il a dit : Ce peuple s'approche de moi de ses lèvres, tandis que son cœur est éloigné de moi ! »

Mais ce serait peu de chose encore que de lire, d'étudier la Parole de Dieu pour connaître le Seigneur et sa volonté, ou de venir

dans un temple où elle est prêchée; — il faut encore la croire et la faire; je dis la croire et la faire, car devant Dieu ces deux choses n'en forment qu'une, elles ne sont qu'un seul et même acte de soumission et d'obéissance : soumission de notre volonté et de notre intelligence, obéissance de notre cœur et de notre vie. Oui, mes frères, nous croirons en obéissant : « Si quelqu'un veut faire la volonté de Dieu, il connaîtra si ma doctrine vient de Dieu ou si je parle de mon chef, » et aussi nous obéirons en croyant ; car nous nous souviendrons de la parole de notre Maître : « Ceux qui me disent : Seigneur, Seigneur, n'entreront pas tous dans le royaume de Dieu, mais ceux-là seulement qui font la volonté de mon Père qui est aux cieux. »

Ainsi, laisser la parole de Dieu décider de nos persuasions et de notre vie, mettre notre volonté au service de celle de Dieu, courber la tête avec adoration devant chaque déclaration de la volonté de Dieu dans sa Parole, sans prétendre lui objecter éternelle-

ment nos convictions erronées, nos préjugés, nos sentiments, qui, hors de la lumière de Dieu, ne sont que ténèbres; — imprimer à notre conduite, à nos désirs, à nos projets, à nos entreprises, à notre vie entière une direction en toutes choses conforme à la volonté révélée de Dieu, telle est la grâce que nous demandons dans la prière qui nous occupe, le premier devoir qu'elle nous impose, le premier pas à faire pour échapper à l'anarchie morale des volontés, et pour rentrer dans l'harmonie éternelle et divine hors de laquelle, nous le répétons, il ne peut y avoir pour nous que misère.

Penseriez-vous peut-être, mes frères, que ce soit là un dur esclavage que Dieu nous impose et que nous appelons sur nous en lui disant: « *Ta volonté soit faite?* » Oh non! être esclave de Dieu c'est la suprême liberté, c'est l'esclavage doux et volontaire de l'amour. Nul ne peut s'y soumettre sans avoir reçu de Dieu « un cœur nouveau, un esprit nouveau, » source de toute liberté et de toute force pour accomplir la volonté

de Dieu. Sans cette liberté-là il n'y a point de liberté, et c'est en vain, ô hommes du siècle, que vous divinisez et poursuivrez sous ce beau nom une chimère impossible à réaliser. Soyez-en sûrs, dans le monde moral, pas plus que dans le monde social, il ne saurait y avoir de liberté là où il y a anarchie, désordre. — Vous ne voulez pas faire la volonté de Dieu afin de rester libres de faire... quelle volonté? La vôtre propre? — Impossible! — Les plus puissantes volontés, ces volontés de fer qui paraissent d'abord imprimer leur mouvement à tout ce qui les entoure, et quelquefois même à tout un siècle, viennent tôt ou tard se briser contre les décrets de la volonté qui régit le monde et « qui ne donne point sa gloire à un autre. » O vermisseau de la poussière qui veux accomplir ta volonté propre, tremble! voici, le premier événement va faire un pas, poser son pied d'airain sur ta volonté rebelle, et l'écraser avec ton existence!

D'ailleurs, nous l'avons déjà dit, il n'y a

plus d'harmonie dans l'homme ; sa volonté, qu'il veut établir reine de sa vie, est une reine dépossédée ; elle n'est plus qu'une esclave qu'ont asservie les passions. — Vous donc qui rejetez la volonté de Dieu, et ne voulez pas la faire, voici quelle volonté vous ferez ; vous ferez la volonté abjecte de la chair et du sang, la volonté du moindre désir impur, de la plus pauvre convoitise qui s'élèvera en vous ; vous ferez la volonté de vos penchants terrestres, de vos appétits grossiers, la volonté de l'avarice, de l'ambition, de l'orgueil, de la colère, de la jalousie. Et quand chacune de vos passions vous aura asservis à son tour, vous ferez la volonté du monde, de ses erreurs et de ses préjugés, la volonté de l'opinion tyrannique des hommes, la volonté du péché, la volonté du démon ! « Ne savez-vous pas, » vous crie la Bible, « ne savez-vous pas que quand vous vous rendez esclaves de quelqu'un pour lui obéir vous êtes esclaves de celui à qui vous obéissez ? Et c'est là la liberté que vous cherchez en vous soustrayant à la volonté de Dieu ! Ah ! d'une telle liberté

que le Dieu tout-puissant et miséricordieux nous préserve !

Non, mes frères, non, il ne s'agit pas d'un dur esclavage quand le chrétien dit avec amour à son Père céleste : *Que ta volonté soit faite !* Non ; « être affranchi du péché pour être asservi à sa justice, » c'est notre destination primitive, c'est le but de notre existence, c'est la liberté d'un esprit immortel. — La volonté de Dieu n'opprime pas, n'éteint pas, n'anéantit pas la volonté humaine qui est un don de sa main ; elle l'émancipe au contraire de l'esclavage du péché, de la servitude du monde ; elle lui imprime une direction nouvelle vers le bonheur, elle l'élève, la sanctifie, la replace dans l'harmonie éternelle avec Dieu, et ainsi la délivre des combats, des déchirements et des misères de tout être en révolte contre l'ordre divin qu'on ne trouble jamais impunément.

Alors le chrétien, en prononçant notre prière, demande à Dieu ce que peut-être vous redoutez encore comme un esclavage. Oui, sa volonté ainsi sanctifiée veut avant

tout ce que Dieu veut ; et s'il sent parfois en lui la volonté corrompue du vieil homme se mettre en résistance contre un devoir pénible, c'est avec amour, c'est avec un ardent désir d'être exaucé, c'est comme demandant la délivrance et la liberté, qu'il crie à son Dieu : *Ta volonté soit faite!* Alors il sent que « l'amour est l'accomplissement de la loi, » que « le joug du Seigneur est doux, » que « son fardeau est léger. » Et comme il y a tant de douceur de se conformer à la volonté d'un être qu'on aime, d'un être avec qui l'on est dans une douce union de pensées et de sentiments, — quel bonheur n'éprouve pas l'enfant de Dieu, en présence même des devoirs qui ne s'accomplissent pas sans renoncement et sans sacrifices, quand il entend son Sauveur lui dire avec amour : « Quiconque fera la volonté de mon Père qui est aux cieux, celui-là est mon frère et ma sœur, et ma mère! » — Ainsi, non-seulement ces sacrifices et ces renoncements dont notre pauvre vie est remplie, offerts à Dieu, perdent leur amertume, deviennent

un acte heureux d'amour filial, mais les moindres petits devoirs de la vie ordinaire, de la vie domestique, de la condition la plus obscure, accomplis pour Dieu, prennent à nos yeux une haute importance; ils sont sacrés, ils ont un mobile puissant et doux dans la conscience et dans le cœur, au lieu d'être un objet de dégoût et d'ennui. — C'est par ce mobile que saint Paul veut élever jusqu'aux sentiments les plus nobles, les plus saints du christianisme, les existences les plus humbles de la société humaine; c'est sur ce principe qu'il pouvait dire à de pauvres esclaves: « Serviteurs, obéissez à ceux qui sont vos maîtres selon la chair, dans la simplicité de votre cœur, comme à Christ, ne les servant pas seulement sous leurs yeux, comme ne cherchant qu'à plaire aux hommes, mais comme serviteurs de Jésus-Christ, faisant de bon cœur la volonté de Dieu, servant avec affection le Seigneur, et non pas les hommes. »

II.

Mais si, dans notre vie présente, nous devons ainsi faire la volonté de Dieu par une obéissance d'action, nous ne devons pas lui demander avec moins de ferveur la grâce de faire cette volonté par une obéissance de soumission. Dieu, en effet, ne nous manifeste pas seulement sa volonté par sa Parole, mais encore par des voies sur lesquelles notre volonté n'a aucune prise, et auxquelles la résistance ne peut rien changer ; c'est ce qu'on a coutume d'appeler les dispensations de la Providence.

C'est ici surtout que se manifeste au grand jour la différence immense qu'il y a entre l'homme dont la volonté est rentrée dans l'harmonie avec celle de son Dieu, et celui qui ne connaît pas ou n'aime pas cette volonté. Que fera-t-il en présence de cette volonté souveraine, celui qui n'a pas appris à l'école de Jésus-Christ la prière que nous méditons ? Sans doute, si nous pouvions vi-

vre sur la terre dans un état de repos continu, si tous nos désirs, toutes nos volontés, toutes nos affections se trouvaient satisfaites et remplies comme la voile du navire qu'un vent favorable pousse au port, sans que jamais il soit battu de la tempête ni heurté par les récifs ; si ce que le monde appelle le bonheur, et qu'il poursuit comme tel, nous tombait en partage sans mélange d'amertumes, sans désenchantement, — alors nous pourrions, pour un temps du moins, vivre dans l'illusion de cette indépendance de la volonté de Dieu, dont j'ai parlé en commençant. Nous pourrions nous persuader que la soumission à cette volonté est de peu d'importance, que l'harmonie avec Dieu n'est pas nécessaire, que nous avons peu besoin de lui dire : *Ta volonté soit faite!* C'est là du moins la folle erreur de tant d'hommes..... qu'on appelle faussement les heureux du monde, de ceux qui placent le bonheur et le but de leurs espérances dans les rapides années qu'ils passent sur la terre.

Mais où est l'homme dont la vie s'écoule

comme nous venons de le supposer ? où est-il ? Je le cherche partout, je ne le trouve nulle part. Je vois partout des passions avides qui se consomment après avoir consumé leur objet, qui se disputent le cœur de l'homme, le tyrannisent, le déchirent ; je vois partout des espérances trompées, des désirs non satisfaits, des volontés froissées par le choc des évènements, des souffrances morales et physiques, les maladies, la mort, les pleurs, les regrets. — Et s'il en est parmi vous, mes frères, qui croient pouvoir opposer l'exemple de leur vie à ce triste tableau, qui n'aient pas encore bu à cette coupe ou qui ne l'aient pas trouvée amère, nous leur dirons : Attendez, votre heure viendra et ne tardera point !

Eh bien, que prétendez-vous faire d'une telle vie, ô vous qui jamais n'avez appris de Jésus-Christ à dire sincèrement à Dieu : *Que ta volonté soit faite ?* et qui voyez au contraire dans les évènements par lesquels cette volonté vous est exprimée autant d'ennemis de votre repos, ennemis toujours en pré-

sence, ennemis que vous rencontrez à chaque pas ? Dites s'il pourrait y avoir quelque paix, quelque bonheur entre deux êtres qui, appelés à vivre ensemble dans les plus intimes rapports, ne trouveraient, l'un chez l'autre, que le plus parfait désaccord de sentiments, d'opinions, de goûts, de besoins, de caractères, que passions violentes qui s'entrechoquent ou se déchirent ? Quelle paix, quel bonheur peut-il y avoir dans notre vie telle que l'a faite le péché, pour une âme battue, qui sans cesse vient se heurter contre la marche inflexible d'événements qu'elle ne peut conjurer ? Que fera-t-elle sous ces coups redoublés que lui impriment les brûlantes mortifications de l'orgueil, les déchirements du cœur, les froissements de la volonté ? Dites-le, que pouvez-vous faire d'une telle vie ? Ce que vous en ferez ? hélas ! ce qu'en font tant d'autres qui, sans communion d'âme avec Dieu, sans paix à l'intérieur, sans harmonie avec leurs semblables, vivent dans une lutte perpétuelle et accablante avec la vie et les incidents de chaque

jour. La lutte dure tant qu'un reste de forces naturelles, d'illusions, de fausses espérances ou d'étourdissement soutiennent la constance ; mais il vient un temps où ces moyens factices de vie sont épuisés, et c'est alors que le monde sans Dieu fait entendre ces murmures et ces plaintes contre la Providence, ces expressions païennes de destin cruel, de sort affreux, de fortune contraire ; c'est alors qu'il ne reste à de pauvres âmes que l'accablement ou le désespoir ; c'est alors que se forment ces projets sinistres par lesquels on veut à tout prix mettre fin au combat ; c'est dans ces heures de ténèbres que surgit, comme un spectre affreux, la pensée de ces suicides qui viennent parfois épouvanter la société, et lui apprendre que là était une âme qui jamais encore n'avait su dire à Dieu : *Ta volonté soit faite !* — ou bien c'est alors qu'on cherche à se réfugier dans une stoïque insensibilité, qu'on se pare d'une force d'âme empruntée un moment pour ne pas paraître abattu ; — c'est alors encore qu'on se trouve réduit à ces pauvres consolations si souvent

répétées : « On n'y peut rien changer ; c'est le cours de la nature ; il faut bien se soumettre ! »

O douce et précieuse harmonie d'esprit et de cœur avec la volonté d'un bon Père ! espérance du chrétien ! foi vivante de l'Évangile ! amour de Dieu ! Esprit qui nous soulage dans nos faiblesses ! venez produire en de telles âmes ce soupir de résignation, de confiance enfantine, d'abandon filial : *Que ta volonté soit faite !* — Béni sois-tu, Sauveur compatissant, de ce que tu as eu pitié de nos misères ! Béni sois-tu de nous avoir appris la prière en nous assurant que « toutes choses, » oui, « toutes choses concourent ensemble au bien de ceux qui aiment Dieu ! »

Mes frères, croyez-le, quand on envisage la vie du point de vue de l'Évangile, quand on l'étudie et qu'on la porte avec le secours de Celui qui nous a conduits en Gethsémané et au Calvaire pour nous en dévoiler les sombres abîmes ; quand la croix est devenue pour nous la clef de tous les mystères, quand notre cœur brisé a été guéri et renouvelé

par la grâce, quand l'amour a subjugué notre volonté rebelle, quand elle s'est rendue à discrétion, livrée à la merci du Dieu souverain et miséricordieux ; quand l'enfant nouveau-né a balbutié le doux nom de Père ; quand il a pu dire : « Notre Père qui es aux cieux ! que ta volonté soit faite ! » — alors tout ici-bas change de face ; les biens et les maux, les souffrances et les joies, la vie et la mort nous sont expliqués ; c'est la plus haute philosophie ; c'est une douce lumière qui perce au sein des ténèbres.

Sans doute les épreuves sont toujours des épreuves, les souffrances toujours des souffrances ; il n'en peut être autrement ici-bas ; il ne serait même pas bon qu'il en fût autrement. — Mais si la volonté fléchie s'unit à la volonté de Dieu dans l'harmonie éternelle, si le cœur s'attache à cette volonté et l'adore avec amour, l'âme peut goûter la paix au sein de la douleur. Il n'y a plus là cette lutte obstinée, ce combat accablant, cette volonté brisée sans soumission, ce cœur déchiré sans baume et sans remède.

Bien plus, nous sommes ici-bas exclusivement pour atteindre un but. Et quel but ? Précisément celui que notre prière nous met sous les yeux, l'union de notre volonté sanctifiée avec la volonté de Dieu, union qui constitue pour nous le suprême bonheur. Or, si nous savons par la Parole de Dieu, si le chrétien sait par son expérience, que rien n'est plus propre à le pousser promptement et sûrement vers ce but que la souffrance même à laquelle Dieu le soumet ; s'il sait qu'elle seule fléchira sa volonté rebelle, le fera renoncer à ses idoles, mourir à lui-même et à toutes les créatures, pour ne vivre qu'à Dieu seul ; s'il sait qu'elle sanctifiera sa vie, qu'elle est pour lui le creuset dans lequel le divin ouvrier purifie son âme pour la rendre capable de jouir du ciel, séjour de la sainteté et de l'amour, — jamais alors il ne lui arrivera de considérer la souffrance comme le jeu d'un aveugle hasard, ou comme les coups d'une justice terrible qui le jette dans l'accablement et le désespoir. Oh ! non, il sent la main d'un tendre Père qui fait

l'éducation de son enfant et qui pour cela emploie une discipline rigoureuse, pénible à son cœur paternel, mais qui l'emploie parce qu'il voit dans sa sagesse qu'elle est le meilleur moyen d'arriver au but de sa tendre miséricorde, le salut d'une âme immortelle pour laquelle Jésus est mort et qu'il veut sauver à tout prix !

Dieu lui-même a daigné nous apprendre dans sa parole ce secret de son amour : « Je reprends et je châtie tous ceux que j'aime. » Entendez-le bien, mes frères, *tous ceux que j'aime*. Ainsi l'enfant de Dieu peut aimer la volonté de son Père, quelle qu'elle soit, comme une marque certaine de son amour.

Oh ! si une telle persuasion était vivante dans notre cœur, avec quel bonheur nous offririons à Dieu la prière que nous méditons ! Quelle source intarissable de consolations elle nous ouvrirait même au sein de nos plus grandes épreuves ! Un homme ainsi préparé par la grâce de Dieu, atteint d'une maladie qui peut être mortelle, se couche sur un lit de douleur ; mais voici, au lieu

de la révolte de sa volonté qui répandrait du venin dans ses plaies et l'amertume dans son cœur, au lieu de l'inquiétude et de l'angoisse, douleur morale, pire que celle dont souffre le corps, il lui est donné de se jeter dans les bras de son Père céleste, soit pour la vie, soit pour la mort, en disant avec foi, avec amour : *Que ta volonté soit faite!*

— Oh ! ne croyez-vous pas que son épreuve est ainsi déjà adoucie avant même qu'il en connaisse toute l'étendue ! Cet enfant de Dieu a le bonheur d'entendre ceux qui lui sont chers répéter autour de lui, avec larmes, sans doute, mais avec soumission, la même prière. — Ne croyez-vous pas qu'il entrera dans cette maison, avec l'affliction ou le deuil, une paix que le monde ne goûta jamais, même au sein de ses joies ? — Une mère pleure sur le berceau d'un enfant qui flotte incertain entre la vie et la mort ; mais voici, elle a pu faire à Dieu dans son cœur le sacrifice qu'il lui demande, elle a pu sanctifier le sacrifice par cette prière : *Que ta volonté soit faite!* — Ne croyez-vous pas

qu'elle sent à l'instant même couler sur la plaie de son âme un baume qui en adoucit l'amertume ? — O mon frère ! vous qu'une longue et douloureuse infirmité retient loin de toutes les jouissances de la vie , s'il vous est donné chaque matin en ouvrant les yeux à la lumière de regarder à Dieu , de lui dire en prenant votre croix pesante encore pour ce jour , et sans reporter vers l'avenir un regard inquiet : *Que ta volonté soit faite!* — ne croyez-vous pas que votre croix sera allégée et apportera avec elle de riches bénédictions ? — Quels sont les maux qu'un tel abandon à la volonté de Dieu laisse sans remède ? quels sont les sacrifices qu'il n'adoucisse ? quels sont les renoncements qui restent sans compensation ? Votre fortune vous est enlevée, vos plus chères espérances ici-bas sont déçues, les objets de vos affections vous sont ôtés, votre réputation est flétrie par la calomnie , votre conduite noircie par la malveillance , — en toutes ces choses, ô chrétiens ! vous ne vous arrêtez jamais aux hommes, jamais aux causes secondes ; vous

savez de quelle main partent tous ces coups, et si vous pouvez imiter votre Sauveur en Gethsémané, renoncer comme lui à votre volonté propre pour dire avec lui : « O mon Père, non pas ce que j^e veux, mais ce que tu veux, » alors toutes vos douleurs seront sanctifiées et chaque nouveau jour de souffrance, chaque nouveau renoncement, en vous faisant mourir à vous-mêmes, vous unira plus intimement à Dieu et augmentera en votre cœur, la vraie paix, le vrai bonheur.

Mais pour que la volonté de Dieu soit faite tout entière en nous, étudions-nous à discerner dans l'épreuve le but spécial de l'épreuve. Dieu nous dit dans sa Parole « qu'il n'afflige pas volontiers les enfants des hommes, » que « le châtiment est son œuvre étrange, » et son amour seul doit nous en être un garant. D'après cela nous devons supposer qu'en général (je ne veux pas affirmer que ce soit dans tous les cas) Dieu veut accomplir un dessein particulier de miséricorde à l'égard de chacun de ses enfants qu'il

afflige. Le devoir de celui-ci est donc, non-seulement de voir dans l'épreuve la volonté de Dieu comme nous l'avons indiqué jusqu'ici, mais d'y chercher un but spécial qu'elle doit lui faire atteindre. Il ne se contentera donc pas de dire à Dieu, avec l'abandon de son enfant : *Que ta volonté soit faite!* — mais il ajoutera : Seigneur, puisque tu me frappes de tes verges, que veux-tu de moi ? — puisque tu me mets dans ce creuset ardent, de quelle souillure veux-tu encore me purifier ? quelle leçon nouvelle veux-tu m'apprendre à cette école sévère de l'adversité ? — quel péché secret ou connu dois-je abandonner ? quelle habitude ai-je à sacrifier ? — quelle idole à rejeter loin de moi ? — en quoi dois-je renoncer à ma volonté ? en quoi dois-je crucifier la chair avec ses convoitises ? — Oh ! si alors nous avons le bonheur de voir clairement la volonté de Dieu pour la faire, si notre cœur humilié par la douleur, détaché des choses visibles, fait à Dieu plus facilement le sacrifice qu'il lui demandait, non-seulement l'épreuve est expliquée,

mais notre âme, avec la conscience d'avoir laissé tomber une de ses chaînes d'esclavage, et fait un pas de plus vers « la liberté glorieuse des enfants de Dieu, » bénira le Seigneur même du moyen sévère par lequel il lui a fait atteindre ce but. Alors elle peut répéter en les comprenant les paroles du Psalmiste : « Il m'est bon d'avoir été affligé ; » alors elle peut attacher un sens à ces mots si étranges et si incompréhensibles à l'homme naturel : « Regardez comme le sujet d'une parfaite joie les diverses épreuves qui vous arrivent ; » alors enfin, après avoir encore une fois éprouvé que la volonté de Dieu « est bonne, agréable et parfaite, » elle peut lui dire avec une foi plus vive et un abandon plus entier que jamais : *Ta volonté soit faite !*

Mes frères, si nous nous trouvons loin, bien loin encore d'un tel but, ne nous laissons pas décourager. Nous ne saurions trop le redire, souvenons-nous que les paroles que nous méditons sont une prière, une prière que nous pouvons offrir à l'Auteur de « toute grâce et de tout don parfait, » à Celui

qui ne demande qu'à ouvrir sa main et à répandre sur nous les trésors de ses miséricordes ; à Celui qui , « des mêmes compassions dont un père est ému envers ses enfants, est ému envers ceux qui le craignent ; » à Celui qui est venu du ciel sur la terre pour nous apprendre à prier et à rentrer dans la communion « de son Dieu et de notre Dieu, de son Père et de notre Père ! »

Mais prenez-y garde , mes frères ! qui de nous peut s'appliquer ces encouragements ? Seraient-ce des hommes qui jamais n'ont été sincères en adressant à Dieu cette prière ? Non, certes ! nous leur dirions plutôt : Gardez-vous de prononcer de vos lèvres des paroles auxquelles votre cœur n'a point de part. Que dis-je ? des paroles qui vous condamnent et qui imprimeraient à votre culte le caractère de l'hypocrisie. Quoi ! pourriez-vous dire à Dieu : *Ta volonté soit faite*, tandis que vous n'aimez pas cette volonté, que vous ne vous souciez pas de la connaître, que vous la bravez, que vous êtes bien résolu à n'y pas soumettre votre propre vo-

lonté, votre cœur et votre vie ? Comment diriez-vous à Dieu : *Ta volonté soit faite*, à la fin d'un jour rempli de violations de cette volonté, ou en commençant une journée dans laquelle vous êtes bien décidés à n'avoir pour guide et pour maître que votre propre volonté ? — Comment enfin feriez-vous cette prière tant que les manifestations de la volonté de Dieu envers vous, dans sa providence, vous trouvent sans soumission ; tant qu'elles produisent dans votre cœur l'impatience, l'amertume, l'irritation ; tant qu'elles amènent sur vos lèvres le murmure ; tant que vous avez d'autres dieux dont vous voulez faire la volonté ; tant que vous êtes vous-même votre propre divinité ? Ah ! prenez garde que cette prière ne soit dans votre bouche un mensonge ! car vous le savez, ou vous le saurez tôt ou tard, « Dieu ne peut être moqué ! »

Au reste, soit que vous fassiez la volonté de Dieu ou que vous ne la fassiez pas, soit que vous adressiez à Dieu cette prière ou que vous la négligiez parce qu'elle ne vous con-

vient pas, la volonté de Dieu s'accomplira. Rien ne saurait s'y opposer, elle s'accomplira sur la terre, elle s'accomplira au jour du jugement, elle s'accomplira dans l'éternité, elle s'accomplira en vous et malgré vous. — Oh ! hâtez-vous donc d'entrer en harmonie avec cette volonté avant que vous veniez vous y heurter avec violence ; car à cette volonté inflexible peuvent aussi s'appliquer ces paroles redoutables : « Quiconque tombera sur cette pierre-là sera brisé, et elle écrasera celui sur qui elle tombera. » — Nous disons dans cette prière : *Que ta volonté soit faite sur la terre* COMME AU CIEL. Cette volonté est donc faite dans le ciel ; elle y règne seule, et vous, vous espérez, n'est-il pas vrai, y être admis, y trouver place ; mais comment vous y préparez-vous ? — Qu'y feriez-vous si vous y portiez une volonté rebelle, exercée jusqu'alors à braver la volonté souveraine de Dieu ? — Je vous le demande, qu'y feriez-vous ? Oh ! puissiez-vous, aujourd'hui encore, dire du fond du cœur : *Que ta volonté soit faite !*

CINQUIÈME SERMON.

Donne-nous aujourd'hui notre pain
quotidien.

MATTH., VI, 11.

Quel monde nouveau de science véritable Jésus-Christ a ouvert à notre vue ! Combien les théories des plus sages des hommes, sur le monde, sur Dieu, sur nous-mêmes, nous paraissent folles en présence des faits si grands, si élevés, si consolants, si conformes à nos besoins, que le Sauveur a mis en évidence par son Evangile ! — Comparez les paroles que nous venons de vous lire, cette prière si simple, qui suppose des rapports si intimes, si confiants entre la créature et le Créateur, avec les systèmes qui, dans tous les temps,

sortirent du laboratoire de la science humaine ! Les plus sages des hommes surent-ils jamais voir en Dieu autre chose qu'un Etre grand, puissant, il est vrai, mais un Etre aussi peu occupé du sort et des besoins de l'homme que de celui de la pierre qui tombe et roule là où elle est jetée ? — Interrogez ces sages sur le mystère du monde, sur la place que vous y occupez, sur vos rapports avec Celui à qui vous devez la vie, — et l'un vous répondra que ce monde, existant de toute éternité, ou ne devant son existence qu'au hasard, qu'à une combinaison fortuite, est livré avec toutes les créatures qui le peuplent à un aveugle destin. — Un autre vous dira que le monde doit, il est vrai, avoir eu pour auteur un être puissant et intelligent, mais qui n'a fait que le tirer du néant, que le lancer dans l'existence pour le livrer ensuite à des lois éternelles, inflexibles, immuables, auxquelles il ne peut ou ne veut rien changer. Ainsi le monde, avec tous les êtres qu'il renferme, ne serait qu'une vaste machine dans laquelle l'homme est, comme

le reste, un rouage forcé de tourner et de frapper à son tour, qu'il soit heureux ou malheureux, qu'il soit triomphant dans cette marche universelle ou qu'il en soit foulé et brisé. — Un troisième admettra peut-être l'idée d'une vague et passive Providence ; pour lui Dieu règne à la vérité, mais il règne au sein d'une éternelle immutabilité, inaccessible aux vœux et aux cris de sa créature ; selon lui, il serait indigne de la grandeur de Dieu de supposer qu'il s'intéresse au sort, aux besoins, aux misères de chaque individu, quelque petit, quelque obscur qu'il soit. — Hélas ! combien d'hommes, même d'entre ceux qui portent le nom de chrétiens, adorent ainsi un Dieu de leur création, une idole qui ne délivre ni ne console, et qui n'a rien de commun avec le Dieu de la Bible ! — O Dieu vivant et vrai, notre Père qui es aux cieux ! toi qui peux tout embrasser dans tes soins paternels parce que tu es infini, qui embrasses tout parce que tu es amour, aux yeux de qui l'insecte vaut un monde parce que pour toi rien n'est grand, rien n'est

petit, révèle -toi à notre âme, inspire à notre cœur la confiance de tes enfants !

Oui, laissons ces désespérantes théories de l'ignorance ou de l'incrédulité ; réfugions-nous dans la consolante assurance, fondée sur la Parole infaillible de Dieu, qu'il s'intéresse en Père à la plus chétive de ses créatures, qu'il connaît nos moindres besoins, que nous pouvons lui dire avec le Psalmiste : « Les yeux de toutes les créatures s'attendent à toi ; tu leur donnes leur nourriture en leur temps ; tu rassasies à souhait tout ce qui a vie ! » — Fuyons à l'école de Jésus-Christ, et après nous avoir donné le privilège de dire à Dieu : « Notre Père qui es aux cieux, » il nous apprendra aussi à lui dire : *Donne-nous aujourd'hui notre pain quotidien.*

Tel est le rapport filial, plein de confiance et d'abandon, que Jésus établit entre son disciple et son Père céleste. Telles sont les paroles que nous venons méditer aujourd'hui en implorant l'assistance et la grâce de cet Esprit d'adoption qui seul peut prier en nous et nous apprendre la prière du cœur.

I.

Mais sommes-nous bien placés dans cette chaire pour traiter un tel sujet ? Est-ce bien dans une assemblée où brillent de toutes parts les signes d'une riche abondance qu'il faut venir méditer, expliquer une prière dans laquelle nous ne demandons à Dieu que du pain ? N'y a-t-il pas là une contradiction ? Nos paroles, sur un tel sujet, pourront-elles trouver de l'écho et de la sympathie chez des hommes pour lesquels surabonde, non-seulement le pain du nécessaire, mais les jouissances les plus recherchées des biens de ce monde ? — Ah ! n'est-ce pas plutôt dans la cabane du pauvre que nous aurions dû porter aujourd'hui nos méditations pour essayer d'en bannir le tourment des inquiétudes de la vie, ou d'y essuyer les larmes de l'indigence ?

Il est possible, en effet, que là notre mission eût été plus douce, plus facile, plus utile. Mais, si elle ne l'est pas au milieu de vous, c'est que vous n'avez pas encore com-

pris la prière du Seigneur, ni l'esprit de cette prière. Ce n'est pas le pauvre seul que Jésus invite à l'offrir à Dieu, mais bien tous ses disciples de tous les rangs et de tous les états. — Un homme possédât-il toutes les richesses et toute la gloire de Salomon, malheur à lui s'il n'apprend pas sa dépendance de Dieu en prononçant ces mots si simples : *Donne, donne notre pain quotidien !* — C'est Dieu qui donne ; reconnais en lui le donateur de tout ce que tu possèdes, bénis-le, adore-le ! — Telle est la leçon salutaire que Jésus-Christ veut faire ressortir du premier mot de cette demande. — Y avez-vous pensé, mes frères ? — Ou bien faudrait-il encore vous prouver que c'est Dieu qui donne ? — Vous le prouver ! — Ah ! notre démonstration serait facile. Nous vous dirions simplement : Sortez des murs de ces villes, faites quelques pas au milieu des œuvres de Dieu, ouvrez vos yeux sur les ravissantes beautés de cette nature qui ressuscite brillante de fraîcheur et de jeunesse ; écoutez la prédication qu'elle vous adresse. Qui est-ce qui a revêtu les

campagnes de cette verdure et de ces fleurs qui promettent encore une fois à l'homme son pain quotidien ? — Qui est-ce qui renouvelle ainsi chaque printemps ce miracle ? — Et où serait le pain des plus riches des hommes, si nous ne pouvions dire comme saint Paul, du Dieu à qui ils doivent le demander, « qu'il ne se laisse jamais sans témoignage en nous faisant du bien, en nous donnant les pluies du ciel et les saisons fertiles, en nous donnant la nourriture avec abondance et en remplissant nos cœurs de joie ? » — L'or et l'argent, qui peut-être vous font oublier le donateur du pain quotidien, pourraient-ils vous nourrir, si Dieu ne faisait chaque année jaillir de ses trésors les riches dons de sa miséricordieuse bonté ? Non ! le riche alors périrait entouré d'or, aussi bien que le pauvre dans la cabane de sa misère. — Qu'est-ce donc qui pourrait exempter le riche de dire à Dieu, dans la même dépendance que le pauvre : *Donne-nous notre pain quotidien ?*

Le riche, ai-je dit ? Mais qui l'a fait riche ?

Répondrait-il avec ingratitude envers Dieu , en nommant son industrie, ses travaux, son savoir-faire ? Mais ces choses même ne sont-elles pas un don de la bonté divine ? Votre existence entière est un don ; le souffle qui vous anime est un don, un don gratuit et renouvelé de minute en minute ; si Dieu vous le refusait un instant, vous rentriez pendant que je vous parle dans la poudre d'où vous avez été tirés. La force nécessaire pour faire le plus léger mouvement est un don ; chaque heure de travail dans vos affaires est un don. Remontons plus haut encore : qui vous a fait naître dans l'opulence ou le bien-être ? Pourquoi n'êtes-vous pas nés de parents plongés dans l'indigence, dans la misère physique et morale, qui vous eussent laissé pour héritage l'ignorance, le vice, la dégradation ? Pourquoi avez-vous été dès votre enfance les objets des plus tendres soins ? Pourquoi avez-vous joui de cette éducation qui vous rend propres à la position que vous occupez, ou qui même vous a rendus capables d'y arriver ? — ou pourquoi

vos biens ne vous ont-ils pas été enlevés comme à tant d'autres ? — A toutes ces questions il n'y a qu'une réponse à faire : Dieu, Dieu a été le donateur, et Jésus-Christ veut avant tout vous en faire ressouvenir dans la prière que nous méditons. — Oh ! vous qui peut-être n'avez jamais prononcé du cœur cette prière, qui vivez dans l'ingratitude envers Dieu, n'avez-vous donc jamais pensé qu'au lieu d'en entendre ici à votre aise la méditation, il eût fort bien pu arriver, et il serait infailliblement arrivé, sans la bonté de Dieu, que vous auriez dû dire en gémissant du sein de la misère comme tant d'autres : *Donne-nous aujourd'hui notre pain*, oui, un pain chétif et mouillé de vos sueurs et de vos larmes ? N'avez-vous jamais pensé, quand quelque infortuné au visage amaigri par la faim, au corps couvert de haillons, aux yeux remplis des larmes de la honte et de la souffrance, vous tend une main tremblante en implorant votre secours, n'avez-vous jamais pensé : J'eusse pu être à sa place, et j'y eusse été infailliblement sans la libérale bonté de

mon Dieu ? Et alors avez-vous pu ne pas élever vers le ciel vos regards avec un soupir de reconnaissance en vous souvenant de la prière de Jésus-Christ : *Donne-nous aujourd'hui notre pain quotidien ?*

O riches du siècle ! que vos biens vous paraîtraient sous un jour différent si vous vous souveniez que c'est Dieu qui donne ! — Si nous recevions comme de la main de Dieu chaque bienfait, chaque portion de ces biens qui contribuent à notre bonheur ici-bas, chaque jouissance, chacun de nos repas, chaque morceau du pain quotidien qui nous nourrit, — comment alors pourrions-nous nous rendre coupables de l'odieux péché de l'ingratitude ? — Comment l'homme qui aurait prié à son réveil, en élevant son cœur à son Père céleste : *Donne-nous aujourd'hui notre pain quotidien*, comment un tel homme pourrait-il s'asseoir ensuite devant une table chargée des biens de Dieu, sans élever encore son cœur à son Père pour le bénir, pour lui rendre grâces ? — Si nous nous souvenions que c'est Dieu qui *donne*,

si nous recevions tout de sa main, comment y aurait-il tant d'hommes qui font un si déplorable usage des biens de Dieu ? Quoi ! vous représentez-vous l'homme qui aurait offert à Dieu le matin du fond du cœur cette prière, allant ensuite dans le cours de la même journée employer les dons de Dieu à satisfaire ses passions charnelles, à nourrir son orgueil, sa vanité, son ambition (à faire de son ventre son Dieu), à s'élever au-dessus des autres, à écraser le pauvre de tout l'étalage de son luxe et de sa grandeur, à offenser enfin, à braver avec orgueil celui-là même dont il a tout reçu ?

Vous ignorez peut-être, riches du monde, combien la jouissance de vos biens vous rendrait plus heureux si vous les receviez ainsi de la main de Dieu et dans l'esprit de la prière que nous méditons. Vous savez pourtant combien la possession du moindre objet est précieuse, est douce à notre cœur, lorsque nous tenons cet objet d'un être aimé et vénéré dont il nous rappelle le souvenir.

Eh bien ! pensez à ce que seraient pour

vous tous ces biens, toutes ces jouissances de la vie si vous les receviez de la main d'un tendre Père comme une marque de sa paternelle bonté ! Ces biens, objet fréquent de tourment, d'inquiétude ; ces biens qui vous ont peut-être occasionné plus d'une nuit d'insomnie ; ces biens que ronge la rouille ; ces biens qui si souvent endurecissent et matérialisent le cœur et le rendent incapable des jouissances les plus nobles, les plus douces, — ces biens, le moindre de ces biens, présent de Dieu, don gratuit de sa bonté paternelle, serait alors, comme souvenir d'un Père, comme preuve de son amour, une douce joie pour votre cœur. — Et comme le Donateur est saint, son souvenir sanctifierait pour vous tout le bien-être qu'il vous accorde. Ainsi les biens de cette vie, dont l'homme a si souvent l'art fatal de faire une véritable malédiction, seraient une véritable bénédiction !

Et vous qui ne jouissez point des mêmes bienfaits, vous à qui le Seigneur n'a pas trouvé bon de confier le dangereux dépôt de la fortune, vous pauvres de ce monde, sou-

venez-vous aussi que c'est Dieu qui donne. Celui qui vous a donné jusqu'à cette heure votre pain quotidien, comme il le donne aux oiseaux de l'air que Jésus nous propose pour modèles de confiance, vous le donnera jusqu'à la fin. Et que votre indigence, loin de vous abattre, loin de vous faire douter de la bonté de Dieu, vous apprenne au contraire à revenir chaque matin vous jeter à ses pieds avec une nouvelle confiance pour lui dire : *Donne, donne-nous aujourd'hui notre pain quotidien.*

Il est vrai que les soucis terrestres, les inquiétudes de la vie, peuvent quelquefois jeter sur l'âme un poids qui l'accable, l'empêche de s'élever à Dieu, la ferme à la confiance, dessèche les sources de la prière et arrache au cœur ce cri d'angoisse : « Que mangerons-nous ? que boirons-nous ? et de quoi serons-nous vêtus ? » Il est vrai qu'un père, qu'une mère, à qui des enfants demandent en pleurant un morceau de ce pain quotidien qu'à peine ils peuvent leur donner, doivent éprouver une douleur que d'autres ne con-

naitront jamais ; — mais même alors serait-ce donc en vain que Jésus-Christ leur aurait appris à dire à Dieu : *Donne-nous notre pain quotidien* ? Cette prière serait-elle donc une déception qu'il aurait mise dans leur bouche ? Loin de nous ce blasphème ! Ah ! tandis que cette mère de famille faisait monter vers Dieu une telle prière avec des larmes qui n'étaient pas sans inquiétude, Dieu, Celui qui donne , qui tient dans sa main tous les cœurs, tous les événements, préparait déjà en secret le pain quotidien qu'il allait lui fournir. Et s'il n'envoie pas son prophète pour entretenir la farine et l'huile de la veuve, s'il ne multiplie pas à nos yeux, de ses mains créatrices, les quelques pains qui doivent nourrir cinq mille hommes d'une multitude défaillante, manquerait-il d'autres moyens ? Celui qui a dit : « L'or est à moi et l'argent est à moi ? » — Non, non, tant que les promesses de Dieu seront dans sa Parole qui ne peut mentir, tant que j'entendrai « le Prince de la vie » dire : « Cherchez premièrement le royaume des cieux et sa justice, et toutes

les autres choses vous seront données par-dessus, » « je ne te laisserai point, je ne t'abandonnerai point, » — je croirai impossible, impossible que l'enfant de Dieu qui dit à son Père céleste pour lui-même et pour les siens : *Donne-nous aujourd'hui notre pain quotidien*, — soit trompé dans son attente.

Eh quoi ! Celui qui soutient l'univers par sa Parole puissante ne saurait-il pas soutenir un de ses enfants qui crie à lui ? Ne saurait-il pas bénir son travail, faire fructifier son industrie, ou incliner un cœur à la charité ? — Que dis-je ? Celui qui vous a sauvé d'une misère éternelle ne saurait-il pas, ne voudrait-il pas vous délivrer dans vos détresses de quelques jours ? — « Celui qui nous a donné son Fils, s'écrie saint Paul, ne nous donnerait-il pas aussi toutes choses avec lui ? » Qu'a-t-il de plus précieux à nous refuser ? Celui qui nous a donné « la vie éternelle, l'héritage qui ne peut se souiller ni se corrompre ni se flétrir, » ne donnerait-il pas à son enfant le pain qui doit soutenir quel-

ques jours encore sa vie mortelle ? — O pauvres de ce monde, soyez chrétiens, apprenez la prière à l'école de Jésus-Christ et vous pourrez dire toujours avec le Psalmiste : « L'Eternel est mon Berger, je n'aurai point de disette. »

II.

Notre, notre pain, nous fait dire ensuite le Sauveur. Et ainsi, dans une prière toute de confiance et dans la seule demande qui se rapporte à notre vie temporelle, il devait se trouver encore un mot qui parlât à notre conscience, un mot qui, chaque fois que nous le prononcerions devant Dieu, portât la sonde jusqu'au fond de notre cœur et de notre conduite, un mot qui soulevât au milieu même des festins du riche et du chétif repas du pauvre cette question de la plus haute portée morale : Est-ce bien mon pain que je mange ? — Ce pain ne serait-il pas assaisonné d'un levain d'iniquité ? — Sans doute, c'est Dieu qui donne le pain ; mais il le donne à ses

enfants par des moyens en tout conformes à son éternelle justice, à son inaltérable sainteté. Tous les biens acquis d'une autre manière, et jusqu'à la dernière parcelle, ne sont pas le pain de Dieu, ni le pain de la prière, ni notre pain.

O grands et riches de ce monde ! qu'éprouveriez-vous si la main mystérieuse et redoutable qui vint surprendre un roi de Babylone au milieu d'un festin et écrire sur les murs de son palais sa condamnation, sortait de vos lambris dorés pendant vos fêtes et venait y décrire un par un, aux yeux de tous vos joyeux convives, les moyens par lesquels tant de richesses sont arrivées sur vos tables somptueuses?... Ne verrait-on point alors les genoux de plusieurs se déjoindre d'épouvante et se heurter l'un contre l'autre, parce qu'ils auraient accompli contre eux-mêmes cette imprécation prophétique : « Que leur table soit pour eux un filet ! que leur pain devienne du gravier dans leur bouche ! » — C'est là, prenez-y garde, c'est là, aussi bien que dans un autre sens, « manger et boire sa propre

condamnation. — Recherchez vos voies et les sondez, » et si vous avez le bonheur de pouvoir inscrire sur vos trésors les mots de droiture et d'équité, demandez-vous encore si vous faites de ces biens que Dieu donne l'usage pour lequel il les confie.

En effet, vous êtes invités à cet examen sérieux parce que vous priez avec le pauvre que nous avons tâché de consoler, et parce que vous dites avec lui et d'après Jésus-Christ, non pas *donne-moi*, mais *donne-nous*, non pas *mon* pain, mais *notre* pain. Et c'est ainsi que le Sauveur condamne d'un mot cet étroit et sec égoïsme qui nous enferme dans nos intérêts personnels, ne nous permet de penser qu'à nous-mêmes, nous rend durs et insensibles aux intérêts et aux jouissances, aux privations et aux souffrances de nos frères. Cet égoïsme qui n'est jamais sorti de lui-même, qui n'a jamais appris à aimer, à se dévouer, n'a jamais appris non plus à prier; ce n'est pas pour lui qu'est la prière du Seigneur. — *Donne-nous*, dit au contraire le chrétien, et dans ce *nous* généreux

il renferme tout ce qui peut être exposé à souffrir des privations et de la misère ; dans ce *nous* il associe à ses joies et à ses peines les joies et les peines de ses frères. — Et en effet, s'il est jamais un moment où notre âme doive s'agrandir pour sympathiser avec les autres et notre cœur pour les aimer, n'est-ce pas quand nous nous approchons de ce Dieu qui est amour et à qui nous disons notre Père ! S'il est jamais un moment où « nos mœurs doivent être sans avarice, » n'est-ce pas quand nous nous adressons à ce Dieu qui répand avec profusion et avec amour sur tous les mondes qu'il a créés l'abondance, la vie, le bonheur ? — Oui, si nous venons en chrétiens au trône de sa grâce, ce doit être en y conduisant aussi comme par la main tous ceux qui peuvent s'attendre à notre intérêt, à notre charité, à nos prières ; c'est pour dire : Donne-nous, et jamais : Donne-moi !

Et s'il en est ainsi, si vous devez associer vos frères, les plus pauvres de vos frères, à votre prière, n'est-il pas évident que, lors-

que Dieu vous a exaucés, lorsqu'il vous a comblés de biens, il veut exaucer par vous la prière du pauvre? Vous l'aviez associé à votre prière; serait-il possible que vous ne voulussiez pas l'associer au don de Dieu, accordé à cette prière commune? Quoi! vous diriez *nous* en priant, et *moi* en jouissant! — Alors vous feriez mentir votre prière même, vous tromperiez le but de Jésus-Christ qui vous l'a enseignée, vous anéantiriez le dessein de Dieu envers le pauvre, vous seriez des économes infidèles des biens qu'il confie, des prévaricateurs. Gardez-vous alors de prononcer jamais cette prière; gardez-vous de dire jamais à Dieu: donne-nous; ce serait une offense pour Dieu à qui vous mentiriez en face, et une injurieuse ironie pour le pauvre que vous renfermez dans la prière et que vous excluez du bienfait.

Je sais, mes bien-aimés frères (et pourquoi ne le reconnâtrions-nous pas ici en bénissant Dieu?) je sais que vous êtes en général disposés à prendre part aux nécessités de ceux qui souffrent. Mais dans la posi-

tion où Dieu vous a placés, avec les dons et les privilèges qu'il a mis en vos mains, faites-vous à cet égard tout ce qu'il attend de vous, et surtout le faites-vous dans l'esprit qu'il demande? En est-il un seul d'entre nous qui arrive jamais à la hauteur du devoir que nous impose la simple prière que nous méditons? — Je ne demande pas seulement : Donnez-vous assez de vos biens? mais donnez-vous assez de votre cœur? Est-ce un intérêt chrétien plein d'amour que vous portez aux malheureux? Bornez-vous votre charité à leurs besoins matériels, à leur vie terrestre, à leur corps? ou l'étendez-vous aussi à la partie essentielle de leur être immortel, à leur véritable bonheur, à leur cœur souvent froissé, à leur âme souvent dégradée par la misère? Et si ces êtres souffrants n'arrivent pas jusqu'à vous, les cherchez-vous pour leur faire du bien, et un bien permanent? — Ah! si nos privilèges sont grands, nos obligations sont grandes aussi. Dieu ne mesure pas nos œuvres à la mesure des hommes; ce n'est pas seulement la

matière, le métal qu'il compte; il regarde au cœur qui le présente. — Qu'avait-elle donné cette pauvre veuve dont Jésus-Christ a fait inscrire la louange dans les pages du livre de sa Parole, pour que cette louange y subsiste jusqu'à la fin des siècles et qu'elle la retrouve dans l'éternité? Elle avait donné une pite; mais c'était « tout ce qu'elle avait pour vivre. » C'est sans doute parce qu'elle avait su prier dans le temple qu'elle sut ainsi donner en en sortant, et le Sauveur qui connaît les cœurs déclare qu'elle avait donné plus que les riches pharisiens, malgré les sommes qu'ils venaient de déposer dans le trésor du pauvre. Oh! apprenons dans l'esprit de la véritable prière ce que doit être la véritable charité.

III.

L'esprit de la vraie prière! l'esprit de la vraie charité! Jésus-Christ nous l'enseigne encore une fois dans la courte et simple demande que nous méditons. Ecoutez ces

mots, les derniers sur lesquels nous voulions attirer aujourd'hui votre attention ? Qu'est-ce qui éteint l'esprit de la prière et de la charité ? N'est-ce pas cet insatiable amour de la possession qui s'empare si facilement de nos cœurs charnels ? Eh bien , comment Jésus-Christ traite-t-il ici ce penchant de notre nature corrompue ? Lui , qui sait bien ce en quoi consiste le bonheur et qui veut nous rendre heureux , nous amène devant son Père céleste , nous permet de lui adresser une demande qui concerne notre vie terrestre, et il nous fait dire : *Donne-nous... quoi ? notre pain quotidien*, c'est-à-dire le pain du nécessaire (1). Et pour combien de temps

(1) Quoique nous laissions ici le mot *quotidien* parce qu'il est consacré par un usage difficile à changer, il est bon d'avertir qu'il ne rend pas fidèlement le sens de l'original. Celui-ci est formé d'un mot (*ὀψιζ*) qui signifie la *substance*, l'*essence* d'une chose , en sorte que Jérôme, traduisant littéralement, disait *panem supersubstantialem*. Ainsi nous demandons par-là le pain **ESSENTIEL** à la vie , étendant le sens du mot à tout ce qui est nécessaire à notre

devons-nous demander cette provision de la bonté de Dieu ? — *Aujourd'hui!*

Disons d'abord, pour prévenir toute fausse conception et toute objection qui pourrait être fondée, que l'Évangile, loin de condamner, commande le travail, l'ordre, l'économie au moyen desquels on arrive à une honnête et louable indépendance pour soi-même et pour les siens. Disons de plus que l'Évangile, qui ne tend jamais au boulever-

subsistance. L'idée exprimée par *quotidien* n'est pas perdue par cette interprétation, puisqu'elle se trouve déjà dans le mot *aujourd'hui*, au lieu duquel saint Luc dit *jour par jour*, ce qui formerait avec *quotidien* cette répétition vide de sens : *Donne-nous chaque jour notre pain de chaque jour.*

Quant au sens général de cette demande, nous ne pouvons nous ranger à l'avis de ceux qui entendent par là le pain *spirituel*, le pain de *vie*. Outre que cette prière resterait alors évidemment dans le sens des trois précédentes, n'y aurait-il pas quelque chose d'incomplet dans ce modèle de la prière, s'il ne s'y trouvait un mot pour notre vie terrestre ? N'est-ce pas pour l'indigent, qui souvent ne sait pas le matin d'où il tirera la nourriture de sa famille, un grand

sement de l'ordre social, mais qui au contraire le condamne, a consacré par là même la diversité des positions, et que, par conséquent, cette diversité ne saurait être désapprouvée par notre texte, bien que le riche comme le pauvre ne doive demander à Dieu que le pain nécessaire à la vie.

Mais après cette juste concession, quel abîme entre la disposition de l'homme naturel et l'esprit de la prière que nous enseigne

bonheur, une immense consolation, un salutaire préservatif contre les inquiétudes auxquelles il pourrait se livrer, que de trouver dans une prière enseignée par Jésus-Christ l'autorisation, même l'invitation expresse de demander à son Père céleste de quoi subvenir à ses pressants besoins? — Au reste, nous ne prétendons point par là exclure absolument le sens spirituel; on peut, selon la belle idée d'Augustin, boire à la source de l'Écriture un premier trait, puis un second, puis un troisième. Que l'on s'élève à l'idée que Dieu est la source de toute vie physique ou spirituelle, qu'il la communique à qui il veut et comme il veut, que « l'homme ne vivra pas de pain seulement, mais de toute parole qui sort de la bouche de Dieu, » et les deux sens de notre texte seront réduits à un seul.

Jésus-Christ! — Dites-le, mes frères, si vous aviez exprimé vous-mêmes sincèrement vos désirs devant Dieu, lui auriez-vous demandé le pain du nécessaire, c'est-à-dire simplement de quoi subvenir aux besoins de votre vie? Le nécessaire! ah! chacun trouve moyen d'interpréter ce mot à sa manière, d'en faire monter, s'il le peut, la signification jusqu'à la plus brillante opulence. Et comme les besoins de la vie augmentent à mesure qu'on les crée pour les satisfaire, comme ensuite l'ambition de l'influence que donne la fortune arrive avec ses insatiables prétentions, il n'y a plus, il ne peut plus y avoir de bornes, dès que l'on est entré dans une telle carrière. Aussi, si l'homme qui s'y est engagé exprimait sincèrement sa pensée, s'il était possible qu'il connût encore la prière, il ne dirait jamais, jamais : *Donne-nous notre pain quotidien*, mais plutôt : donne-nous des trésors, — donne-nous la considération, les honneurs, l'influence que les hommes prodiguent à la fortune!

Et, après avoir demandé l'opulence au

lieu de pain, un tel homme ne dirait pas : *aujourd'hui*, comme nous y invite le Sauveur, afin que nous nous attendions à Dieu de jour en jour avec confiance et en reconnaissant notre dépendance absolue de lui : mais il dirait : « pour toujours ! » pour toujours, afin de pouvoir vivre sans Dieu, et d'en éloigner jusqu'à la pensée. — Jésus-Christ nous a donné lui-même le type de cette disposition toute charnelle et terrestre dans cet homme riche qui, après avoir entassé des trésors, s'écriait : « Mon âme, tu as des biens en abondance pour de longues années, repose-toi, mange, bois et te réjouis ; » — oubliant la réponse du Seigneur : « Insensé ! cette nuit même ton âme te sera redemandée ! » — oubliant qu'en dernier résultat « nous n'avons rien apporté dans ce monde, et nous n'en remporterons rien. »

Il y a plus : cet homme n'a pas pu, pas voulu prononcer pour lui-même la prière de Jésus-Christ ; ses vœux, au lieu d'embrasser le pain du nécessaire, ont embrassé les trésors de l'opulence ; au lieu d'embrasser *au-*

jourd'hui ils ont embrassé toute sa vie; pensez-vous du moins qu'ils s'arrêteront sur le bord du tombeau? Non, mes frères, accomplis pour lui-même, il les reportera sur ses enfants, sur l'avenir et la gloire de sa maison; il les reportera sur un temps qui ne lui appartiendra jamais, sur le temps où déjà il aura comparu devant le tribunal de Dieu pour y rendre compte d'une vie sacrifiée à une impure idole!

N'attendez pas maintenant que je veuille montrer ici la folie d'une telle vie, ni essayer de vous peindre le bonheur qu'il y a dans l'esprit de la prière que nous méditons, ni démontrer que « la piété jointe au contentement d'esprit est un grand gain, » le plus grand des gains. — Non, je ne le ferai pas, car ceux de vous qui connaissent et possèdent les vraies richesses, qui ont placé leur trésor dans le ciel, dans « l'héritage qui ne peut se corrompre, ni se souiller, ni se flétrir, » n'ont pas besoin de nouvelles démonstrations; une douce expérience leur rend témoignage qu'ils ont choisi « la bonne part; » et

quant aux autres, ils ne nous comprendraient pas, ils ne verraient dans nos paroles que de vaines déclamations. — Je me contenterai de tirer de ce que je viens de dire une seule conclusion à laquelle je les supplie de se rendre attentifs.

Vous reconnaissez donc, vous à qui j'adresse ces réflexions, vous reconnaissez que jusqu'ici vous êtes restés étrangers à l'esprit de cette prière qui sortit de la bouche de Jésus-Christ, vous reconnaissez que cette prière, si vous la prononciez, serait démentie par vos vœux et par toute votre vie; vous reconnaissez que vous ne pouvez pas la prononcer; vous placez donc le bonheur ailleurs que là où Jésus-Christ l'a placé; vous êtes donc en contradiction directe avec le Sauveur!

Emportez cette conclusion dans vos demeures, — méditez-la et puisse-t-elle produire en vous une vie nouvelle et des fruits qui ne périssent pas!

Seigneur notre Dieu! détache-les, détache-nous tous de plus en plus de ce monde qui

— passe avec sa convoitise. Et si tu veux soutenir quelques jours encore notre vie terrestre au moyen de ce pain que nous te demandons et que tu nous donnes dans ta bonté, — oh! fais-nous la grâce de consacrer à ta gloire ces courts instants! Ils sont perdus, Seigneur, misérablement perdus, s'ils ne t'appartiennent pas. Préserve-nous d'un si grand malheur! Fais, par la puissance créatrice de ton saint Esprit, que dès maintenant nous vivions, non pour la nourriture qui périt, mais pour celle qui demeure en vie éternelle! Amen!

SIXIÈME SERMON.

Pardonne-nous nos péchés comme
nous pardonnons à ceux qui nous
ont offensés.

MATTH., VI, 12.

Parmi les preuves nombreuses qui mettent en évidence l'état de chute profonde dans lequel vit l'homme depuis que le péché a envahi le monde, il en est peu de plus frappantes à la fois et de plus tristes que l'inconséquence qui le caractérise toutes les fois qu'il s'agit pour lui de ses intérêts éternels. Cette inconséquence étonne d'autant plus qu'il est bien loin de s'en rendre coupable dans les intérêts, les espérances ou les craintes qui ne concernent que la vie présente.
— En voulez-vous une preuve ? Si je venais,

semblable aux messagers qui annonçaient à Job ses malheurs, vous dire que la ruine d'une maison considérable va entraîner la perte de tous vos biens, qu'il ne vous restera en partage que des dettes pour lesquelles vous allez être poursuivis ; ou si je vous disais que vous portez en vous-mêmes le germe d'une maladie mortelle qui va vous emmener au tombeau ; ou bien que vous êtes sous le poids d'une accusation qui, d'après les lois de votre pays, peut avoir pour vous les suites les plus affreuses, — on vous verrait aussitôt pleins d'émotion, de crainte, d'angoisse, vous livrer peut-être au désespoir. Et ce serait là être conséquent, conséquent avec la nature et les besoins de votre être. — Si l'on vous disait ensuite qu'il vous reste un moyen de rétablir vos affaires, d'échapper à cette maladie mortelle, de vous justifier de l'accusation qui pèse sur vous, ou d'obtenir une grâce pleine et entière, on vous verrait aussitôt saisir ce moyen avec avidité, avec bonheur, et en faire usage, quoi qu'il pût vous en coûter de peines, de travaux, de

fatigues, de sacrifices. — Et ce serait là encore être conséquent, conséquent avec la nature et les besoins de votre être.

Mais si je viens au même homme qui aura agi ainsi conséquemment, ayant en main un livre dont il professe reconnaître l'autorité divine; si je lui prouve d'après ce livre même qu'il a contracté, non devant les hommes, mais devant Dieu, une dette énorme pour laquelle il va être poursuivi; qu'il est atteint dans la partie la plus essentielle de son être d'une maladie mortelle; qu'il est, non devant la justice humaine, mais devant la justice divine dont les arrêts sont inévitables, éternels, sous le poids d'une accusation qui entraîne une peine infinie, une misère sans terme et sans mesure, — on verra ce même homme rester tranquille et en sécurité devant cette dette, sans inquiétude au sein de cette maladie, froidement impassible en présence de cette accusation! — N'est-ce pas là une inconséquence qui prend le caractère de la folie? Ne diriez-vous pas vous-mêmes qu'il est insensé l'homme qui agirait

ainsi dans les cas que j'ai supposés ? — Oui , vous le diriez , et vous seriez d'accord en cela avec la Parole de Dieu qui prononce sur de tels hommes ce jugement : « Se disant sages , ils sont devenus fous. Ayant leur entendement obscurci de ténèbres , étant éloignés de la vie de Dieu , à cause de l'endurcissement de leur cœur. » Remarquez ces derniers mots : « à cause de l'endurcissement de leur cœur ; » c'est dans le cœur , dans le cœur endurci plus encore que dans l'entendement obscurci de ténèbres qu'est la cause de cette inconséquence , de cette folie. — C'est là , pour l'homme , nier positivement sa responsabilité devant Dieu , c'est nier la justice divine , c'est être pratiquement athée !

Certes , ce n'est pas pour de tels hommes qu'est la prière du Seigneur que nous venons méditer aujourd'hui : « Acquitte-nous nos dettes ; » ou « pardonne-nous nos péchés ! » Cette prière dans leur bouche serait une nouvelle inconséquence , et peut-être une nouvelle hypocrisie.

Mais c'est à vous que Jésus l'a enseignée, c'est vous que nous invitons à venir l'entendre, vous âmes sérieuses, en qui la conscience, d'accord avec la Parole de Dieu, peut encore revendiquer ses droits sacrés; vous qui sentez peser sur vous une responsabilité redoutable, vous âmes humiliées, vous pauvres pécheurs! Oh! venez entendre ces paroles; je sais que vous en avez besoin: elles seront pour vous un baume à des plaies brûlantes, une rosée du ciel sur un sol aride, la vie au milieu de la mort!

De quoi demandons-nous pardon à notre Père céleste?

En quoi consiste ce pardon?

Quelles sont les marques auxquelles nous reconnaitrons que nous en sommes participants?

Telles sont les trois questions auxquelles nous allons brièvement répondre.

I

De quoi nous demandons pardon à Dieu

5.

dans cette prière ! Apprenez-le de l'homme qui, après avoir passé peut-être une grande partie de sa vie dans cette stupide indifférence dont nous venons de parler, a senti se réveiller au-dedans de lui une conscience trop longtemps méprisée. Lui aussi s'était rendu coupable de cette fatale inconséquence, de cette inconcevable folie que nous avons signalée ; lui aussi oubliait sa responsabilité, et la loi de Dieu, et le jugement, et l'éternité ; lui aussi, rapportant tout à la vie présente, bornait au court espace qui nous sépare du tombeau ses espérances et ses craintes, croyant follement qu'il y trouverait le bonheur, pourvu que les désirs de son cœur fussent remplis, que ses passions fussent satisfaites ; lui aussi se souciait fort peu de savoir si ses sentiments et ses actions étaient en harmonie ou en désaccord avec la volonté suprême du Dieu auquel il doit le compte de sa vie.

Mais Dieu, Dieu qui ne « voulait pas la mort de ce pécheur, mais sa conversion et sa vie, » l'a arrêté sur cette voie qui le me-

nait à sa ruine; il l'a réveillé, soit par un de ces grands coups d'adversité et de mort qui peuvent déchirer à la fois toutes les illusions d'un homme aveuglé et mettre à nu devant son âme ébranlée toutes les réalités de la vie et de la mort; — soit par une de ces maladies qui viennent parfois tout-à-coup mettre un terme aux déceptions d'un monde trompeur, et traduire l'âme au tribunal de Dieu pour l'y faire subir un jugement anticipé; soit par ces mécomptes, ces désenchantements, ces amères souffrances dont une vie d'homme est si souvent semée, soit par un appel direct de la parole et de l'Esprit de Dieu dont les puissantes impressions saisissent le pécheur et lui montrent l'effrayant contraste qu'il y a entre son état et les exigences d'une loi morale qui ne lui demandait rien de moins que la sainteté.

Et dès que la conscience, par l'une ou l'autre de ces causes ou par plusieurs à la fois, se sent tirée de son sommeil de mort, elle revendique tous ses droits; elle fait entendre à l'intérieur un cri déchirant et dou-



loueux, elle élève un tribunal où s'exerce un jugement terrible, où elle évoque, comme témoins, tous les souvenirs de la vie passée, souvenirs qui, mis en présence de la sainteté de Dieu, prennent la forme de hideuses souillures, de coupables violations de la volonté éternelle. Les iniquités se rangent alors en bataille et jettent le trouble jusqu'au fond de l'âme. — Oh! que la vie devient alors sérieuse! Que la responsabilité est un lourd fardeau! Comme les actions changent de nature à nos yeux! Ce qu'auparavant on appelait d'innocentes et d'aimables folies, devient ce que le Psalmite appelle en gémissant « les péchés de sa jeunesse, » ce qui nous apparaissait dans le passé comme des fautes légères prend le caractère de forfaits commis contre la majesté sainte de Dieu. Depuis que l'homme a su penser, sentir, distinguer entre le bien et le mal, jusqu'au terrible réveil de la conscience, oh! que d'actions coupables, que de paroles légères, de pensées impures, que de mouvements condamnables du cœur s'u-

nissent pour former un nuage sombre qui recouvre toute une vie et monte vers Dieu pour provoquer sa justice ! Être immortel et responsable, pusses-tu compter les cheveux de ta tête, le sable de la mer, les étoiles des cieux, tu ne pourrais jamais, jamais compter ces offenses. — Et pourtant toutes, toutes sont inscrites au livre de l'éternelle justice et y forment cette dette énorme, insolvable, dont parle notre texte.

Redoutable conscience ! loi sainte de mon Dieu ! as-tu encore d'autres souvenirs amers à évoquer pour troubler mon âme ? Oui, répond la loi ; oui, répond la conscience ! — Dès ton enfance, dit la loi, je t'avais ordonné « d'honorer ton père et ta mère, » et je t'accuse, dit la conscience, de ne leur avoir pas rendu la vie douce par ton amour, ta reconnaissance, ta docilité, je t'accuse de leur avoir fait répandre des larmes amères par ton ingratitude, ton entêtement ou les défauts incorrigibles de ton caractère. — Je t'avais ordonné, dit la loi, de fuir toute impureté, toute injustice, d'éviter toute faus-

seté, toute convoitise, — et je t'accuse, dit la conscience, en rappelant nos souvenirs, je t'accuse devant Dieu de cette action, de cette pensée secrète contraire à la pureté; je t'accuse de cette indélicatesse, de cet acte injuste dans tes affaires; je t'accuse de ces jugements téméraires, de ces paroles de médisance qu'il te souvient d'avoir prononcées; je t'accuse de ces mauvais désirs sans nombre qui tombent sous la juridiction de la loi. — Je t'avais ordonné, dit la loi, « d'aimer le Seigneur ton Dieu de tout ton cœur, de toute ton âme, de toute ta pensée, » et je t'accuse, dit la conscience, d'avoir vécu sans amour pour ton Dieu, sans reconnaissance pour ses bienfaits; je t'accuse de t'être aimé toi-même plus que Dieu, d'avoir aimé mille objets plus que Dieu, d'avoir eu ainsi autant de dieux devant sa face, que tu as eu de passions, d'avoir été tout feu pour tes idoles et glacé d'indifférence, d'inimitié secrète pour ton Dieu. — Je t'avais ordonné, dit la loi, « d'aimer ton prochain comme toi-même, » et je t'accuse, dit la conscience,

d'avoir en mille occasions fait sentir à tes frères, non pas ton amour, non pas ta charité, mais ton égoïsme, ta dureté, ton orgueil. Je t'accuse sur tous les points de la loi, sur toutes les pages de la Parole de Dieu, sur toutes les journées de ta vie; je t'accuse, et cette accusation est écrite devant Dieu en caractères de feu, elle est burinée sur la roche; tu ne saurais en effacer un seul trait de lettre. C'est là ta dette, tu ne peux en retrancher une obole.

Et quelle est l'issue de ce jugement qui s'exerce ainsi au fond d'une conscience réveillée? Quelle est la sentence que prononce la loi et que ratifie la conscience! — Cette sentence, elle était écrite d'avance du doigt de Dieu même afin que l'homme ne pût pécher qu'avec connaissance de cause: « Maudit est quiconque ne persévère pas dans toutes les choses qui sont écrites au livre de la loi pour les faire. Il y aura de l'indignation et de la colère contre tous ceux qui sont rebelles et qui se révoltent contre la vérité et obéissent à l'injustice. Il y aura tribulation et angoisse

sur toute âme d'homme qui fait le mal. » — Et Jésus-Christ, le souverain Juge, en posant sur cette sentence le sceau de son autorité divine, prononce de sa bouche qui ne peut mentir ces mots terribles de « peine éternelle, de ver qui ne meurt point, de ténèbres du dehors où il y a des pleurs et des grincements de dents ! »

Oh ! qu'il est terrible le travail intérieur qui se fait dans la conscience réveillée, comme dans une fournaise, dès que ces vérités sont devenues pour elle d'accablantes réalités ! Quelles journées de douleur ! quelles nuits d'inquiète insomnie ! quelles heures d'angoisse ! C'est là, c'est là que l'âme trouve son Gethsémané et son Calvaire. — Chrétiens ! priez pour une telle âme ! Mondains et incrédules, ne profanez pas d'un sourire moqueur de si saintes souffrances ! Car malheur à l'homme qui ne les éprouve pas dans sa vie à un degré quelconque ! Il est possible que Dieu vous épargne, qu'il vous mène par des voies moins douloureuses, qu'il ne vous fasse sentir votre misère et la grandeur de

votre dette que par degrés et à mesure que lui-même en diminue l'énormité, parce qu'il savait qu'une vue entière et instantanée du mal eût accablé votre faiblesse et appelé le désespoir. Mais je le redis : Malheur à l'homme pour qui le jugement intérieur que nous venons de décrire ne s'exercera que quand il paraîtra devant le tribunal de son Juge ! Malheur à l'homme qui ne voudra reconnaître sa dette que quand Dieu la déroulera sous ses yeux au dernier jour et qui ne se condamnera lui-même que quand le Juge des vivants et des morts l'aura condamné !

Mais quoi ! mes frères, devons-nous donc désirer pour vous ce réveil terrible de la conscience, ce jugement de l'âme, ces angoisses, ces combats, ces douleurs ? — Oui, mes frères bien-aimés, oui, nous le désirons, car c'est de ce jugement que naît la justice, c'est de cette mort que jaillit la vie, c'est de cette condamnation que sort le salut, c'est du fond de cet abîme que l'âme s'écrie pour la première fois en comprenant ce qu'elle dit : « Pardonne ! pardonne-nous nos péchés ! »

— Plût à Dieu que ce mot, ce seul mot, fût sorti de votre conscience angoissée, de votre âme souffrante ! Nous n'aurions alors d'inquiétude pour le salut d'aucun de vous ; vous seriez sauvés !

II.

Cette pensée vous paraîtrait-elle étrange, mes frères ? Craindriez-vous de laisser reposer le salut éternel de votre âme sur l'efficace d'une prière si simple, si vite prononcée ? Hésitez-vous dans un doute douloureux, âmes travaillées et chargées ! Etes-vous tentées de dire que quand la conscience crie, quand la loi de Dieu condamne, vous ne savez s'il y aura pardon par-devers l'Eternel ?

Oh ! que nous sommes heureux de pouvoir maintenant, le livre de Dieu à la main, venir à la rencontre de ce doute pénible, et vous parler *du pardon* après avoir parlé du péché ! — Ah ! sans doute vous auriez raison de craindre encore, de douter encore, si c'était un homme, oui, même si c'était un

ange de Dieu qui vous eût invités à dire : « Pardonne-nous nos péchés ! » Mais c'est Jésus-Christ lui-même, c'est Celui « qui est le vrai Dieu et la vie éternelle, » Celui qui est venu « du sein du Père » nous révéler ses desseins et sa volonté souveraine. Il sait donc bien, lui, il sait s'il y a, ou s'il n'y a pas de pardon auprès de Dieu pour des pécheurs. Et quelle déclaration plus solennelle de pardon aurait-il pu nous faire, que de nous inviter à dire à Dieu en toute confiance : « Pardonne-nous nos péchés ? »

Bien plus. Celui qui nous invite à prier ainsi c'est notre Juge, c'est Celui qui va prononcer sur notre vie, sur notre éternité. Et il faudrait, pour prononcer une sentence de condamnation sur une seule âme que lui-même avait invitée à demander son pardon, et qui l'avait demandé en effet, qu'il démentît sa Parole, qu'il se reniât lui-même, qu'il nous eût trompés. Oh ! non, nous pouvons emporter avec nous devant le tribunal de Dieu la prière que nous méditons, la présenter à notre Juge comme un titre irrécusable

puisque c'est sa propre Parole, et lui dire : Seigneur ! je suis pécheur ; j'ai passé condamnation sur moi-même ; je mérite la mort éternelle ; mais voici ta Parole qui ne peut mentir ; tu m'as appris à dire à mon Dieu : « Pardonne ! » je me confie en toi ! — Qui de vous doute du salut d'un tel pécheur ?

Mais, objectera encore l'âme craintive, puisque la loi de Dieu condamne, comment serais-je justifiée ? Dieu peut-il se démentir lui-même ? Peut-il, en contradiction directe avec sa déclaration, « tenir le coupable pour innocent ? » Et quand sa loi, son inviolable loi maudit, comment peut-il bénir ? — Ici, mes frères, nous n'aurions rien, rien à répondre si nous ne pouvions pas vous annoncer avec joie que Celui qui vous invite à dire : « Pardonne-nous, » est votre Sauveur, votre Rédempteur aussi bien que votre Dieu et votre Juge. — Oh ! oui, c'est du haut de sa croix, où il meurt à notre place, que Jésus-Christ nous invite avec assurance à crier grâce et pardon. C'est là même qu'il acquitte tout entière notre dette dont nous n'aurions

pu payer un denier ; c'est là qu'il répand « le sang de la nouvelle alliance pour la rémission des péchés ; » c'est là qu'il paie la rançon de son peuple, qu'il le lave de toute iniquité, qu'il s'acquiert le droit éternel de le posséder en propre comme le fruit de ses souffrances et « du travail de son âme ! » « Qui donc, qui accusera les élus de Dieu ? Dieu lui-même les justifie. Qui les condamnera ? Christ est celui qui est mort, qui est ressuscité pour notre justification, et qui même prie pour nous dans les cieux ! » — Oui, il prie, il continue son œuvre de Médiateur, il ne veut pas la laisser imparfaite. « Si quelqu'un a péché, nous avons un avocat auprès du Père, savoir, Jésus-Christ le juste. » Il présente à Dieu nos pauvres prières qu'il justifie en les faisant passer par sa bouche divine. Il n'y a pas un pécheur qui prie sur la terre du sein de sa misère et de son angoisse : « Pardonne-moi mes péchés, » sans que le Sauveur qui lui a appris cette prière ne répète avec compassion : « Père ! pardonne-lui ses péchés. »

Ainsi lui-même, lui-même a comme Dieu, comme Juge, comme Sauveur, le droit éternel de pardonner les péchés. C'est lui qui disait à la pénitente de l'Évangile : « Tes péchés te sont pardonnés, va-t'en en paix ! » C'est lui qui prononça que le péager « descendit justifié dans sa maison » après avoir prié avec l'humilité de la repentance : « O Dieu ! sois apaisé envers moi qui suis pécheur. » C'est lui qui ouvre le ciel au brigand l'implorant sur la croix.

Mais ce qui met le comble à la douce assurance avec laquelle le pécheur repentant peut demander à Dieu le pardon qui va faire son bonheur, sa paix, sa vie, c'est que ce pardon, étant l'œuvre de Christ, est entier, parfait. Non-seulement Jésus répare pour lui tous les désastres du péché, mais il rend au pécheur pardonné tous les privilèges dont il n'aurait jamais été privé si jamais il n'eût péché. Ce pardon annoncé par l'Évangile n'est pas seulement négatif, il est positif ; non-seulement il affranchit l'âme qui prie ainsi de la peine du péché et de toutes ses

terribles conséquences, mais encore il renferme les dons de la grâce, de la paix et de l'amour de Dieu. — Nous pouvons nous représenter, en effet, que le pardon de Dieu n'eût été que négatif, qu'il n'eût emporté pour nous que l'exemption de la peine du péché et de la condamnation qu'il mérite, et nous eût ensuite livrés à nous-mêmes pour le soin de notre bonheur, comme un criminel auquel on a fait grâce, et pour qui l'on ne fait rien de plus. Nous pouvons nous représenter que Jésus eût payé notre dette immense et nous eût laissés ensuite dans la pauvreté. — Et c'eût été déjà une grâce infinie propre à nous remplir d'une éternelle et profonde reconnaissance. — Mais il fait plus, infiniment plus. — Il ne s'est pas contenté de détourner de nos têtes coupables la juste condamnation que la loi prononce sur le péché, mais il l'a remplacée par tous les bienfaits et toutes les grâces de la miséricorde divine. Il ne s'est pas contenté de fermer devant nos pas l'abîme d'éternelle misère que le péché y avait creusé; mais il a ouvert à tout pécheur repentant la

douce et sublime perspective des jouissances pures et du bonheur éternel que possèdent les êtres heureux qui n'ont jamais péché.

Oui, âme souffrante en qui se passe le jugement de Dieu, prie, prie au pied de la croix du Sauveur : « Pardonne-nous nos péchés ! » et tu sentiras les fruits amers et mortels du péché qui empoisonnaient ta vie, faire place aux fruits du pardon et de la justice, l'angoisse à la paix, l'indignation et le déplaisir de Dieu à l'amour d'un tendre Père et à cet Esprit d'adoption par lequel tu lui diras : Abba ! Père ! « Regarde, pécheur repentant, qui as appris de Jésus-Christ à prier ! » — Ta prière, en montant vers les cieux, dissipe ces « ténèbres du dehors » qui déjà remplissaient ta conscience ; elle se lève pour toi la douce lumière du « Soleil de justice qui porte la santé dans ses rayons ! » — Ecoute ! ils s'apaisent « ces pleurs et ces grincements de dents » dont les gémissements de ton cœur n'étaient que le triste prélude ; ils font place à ce cantique nouveau de la délivrance : « A Celui qui nous a aimés, qui nous

a lavés de nos péchés dans son sang, qui nous a faits rois et sacrificateurs, à Dieu son Père, soit la gloire, la force au siècle des siècles ! » Ce sont les chœurs de l'armée céleste qui ont remplacé les cris de désespoir ! C'est le ciel qui a remplacé l'enfer ! C'est la vie éternelle au lieu de l'éternelle misère !

Voilà, voilà ce qu'ils savaient, ce qu'ils sentaient dans leurs cœurs ces pécheurs pardonnés, qui s'écrient, même ici-bas, au sein des combats et des épreuves : « Oh ! que bienheureux est l'homme dont la transgression est pardonnée et dont le péché est couvert ! Oh ! que bienheureux est l'homme à qui l'Eternel n'impute point son iniquité ! — Etant justifiés par la foi, nous avons la paix avec Dieu par Jésus-Christ, notre Seigneur. — Il n'y a point de condamnation pour ceux qui sont en Jésus-Christ. — Qu'est-ce qui me séparera de l'amour de Dieu ! »

Que si le péché vient encore troubler cette paix du pardon ; si la vue de vos infidélités, de vos misères agite votre âme ; si, dans les tentations et les combats, vous succombez

souvent peut-être ; si, à mesure que vous avancez dans la vie chrétienne, vous faites, hélas ! de tristes découvertes au fond de votre cœur ; si votre amour pour Celui qui vous a pardonnés languit dans un cœur souvent appesanti vers la terre, — alors, ô âmes pardonnées ! revenez, revenez de nouveau à la source que Dieu a ouverte en Golgotha pour purifier le péché et la souillure ; revenez à la repentance, et souvenez-vous que Jésus-Christ vous a enseigné pour tous les jours de votre vie à dire : « Pardonne-nous nos péchés ! » Oui, comme nous devons dire tous les jours pour le soutien de nos corps : « Donne-nous aujourd'hui notre pain quotidien, » que cette supplication : « pardonne-nous nos péchés ! » soit aussi la nourriture de notre âme. Et souvenez-vous que cette prière est en même temps une promesse, une promesse toujours nouvelle de pardon de la part de Celui qui l'a enseignée. Serrons-la dans nos cœurs pendant tout le cours de notre pèlerinage terrestre ; que chaque matin, que chaque soir elle renouvelle et maintienne la

paix de notre âme, qu'elle soit notre recours et notre sauvegarde jusque sur le lit de mort pour en adoucir toutes les angoisses, jusque dans l'agonie pour en bannir les terreurs, jusqu'au pied du trône de notre Juge, où elle nous ouvrira une libre entrée dans le royaume éternel.

Oh ! j'aime à le redire encore, pour l'âme pénitente et sincère, pour l'âme qui fait monter vers Dieu la prière que nous méditons, le pardon qui y est promis est un pardon entier, complet, sans réserve, un pardon qui embrasse toute notre vie, et notre mort et notre éternité ! — « Quand vos péchés seraient rouges comme le cramoisi, ils seront blanchis comme la neige. J'ai effacé tes forfaits comme un nuage épais et tes péchés comme une nuée. En ces jours-là, dit l'Eternel, on cherchera l'iniquité d'Israël, et il n'y en aura plus, et les péchés de Juda, et ils ne seront plus trouvés ! »

III.

Avant de finir, nous aurions voulu, mes

frères, vous indiquer quelques marques auxquelles vous eussiez pu reconnaître si vous avez obtenu, pour vous-mêmes, chacun de vous individuellement, le précieux pardon que nous avons considéré d'après notre prière. Cet examen est en effet de la plus haute importance. Mes péchés me sont-ils pardonnés ? telle est la question la plus grave que puisse s'adresser un être immortel, une question qui embrasse la condamnation éternelle ou le salut éternel, la malédiction ou la bénédiction, la mort ou la vie. Pécheurs, il faut que nous soyons pardonnés ou perdus pour jamais. Toutes les puissances de l'univers, tous les sophismes de l'incrédulité, toutes les illusions du monde ne pourraient nous tirer de cette redoutable alternative. — Eh bien ! si, pour vous aider à décider maintenant cette question qui, peut-être pour plusieurs d'entre nous, va être bientôt décidée au tribunal de notre Juge, si, dis-je, nous avons choisi nous-mêmes les marques auxquelles vous pouvez reconnaître ce qu'il en est à votre égard, nous vous aurions demandé d'abord :

« Avez-vous connu la repentance ? Le sentiment de vos péchés, de vos transgressions de la loi de Dieu vous a-t-il fait éprouver quelque chose de semblable à ce que nous avons décrit dans la première partie de ce discours ? » — Car, vous le comprenez vous-mêmes, demander à Dieu le pardon de péchés qu'on ne reconnaît pas, qu'on ne sent pas, dont on ne souffre pas, qu'on ne déplore pas, — c'est une moquerie, c'est un acte d'hypocrisie. Nous conclurions, si tel était votre cas, que vous n'avez jamais prononcé la prière que nous méditons, et que vous n'êtes pas pardonnés.

Nous vous aurions dit ensuite : Croyez-vous à ce Sauveur qui vous apprend à demander le pardon de vos péchés après vous l'avoir acquis par sa mort ? Croyez-vous à ce pardon ? — Car vous le comprenez vous-mêmes, demander à Dieu une grâce à laquelle on ne croit pas serait encore une moquerie, un acte d'hypocrisie, et nous conclurions encore que, si tel était votre cas, vous n'avez jamais prié et vous n'êtes pas pardonnés.

Nous vous aurions demandé enfin : Eprouvez-vous quelque reconnaissance , quelque amour pour ce Dieu Sauveur qui vous a pardonnés ? Haïssez-vous le péché sous toutes ses formes ? Tremblez-vous d'offenser de quelque manière que ce puisse être le Dieu dont vous demandez le pardon ? Sentez-vous que tout péché volontaire devient un tourment pour votre cœur , qui doit aimer Dieu et trouver son bonheur dans l'obéissance à ses commandements ? Car vous le comprenez vous-mêmes, dire à Dieu : « Pardonne-nous nos péchés, » et prendre encore plaisir au péché, serait un acte d'hypocrisie, et la marque la plus certaine pour celui qui s'en rendrait coupable qu'il est encore sans pardon. Ah ! malheur à l'homme qui, en demandant à Dieu le pardon de ses péchés, penserait avoir demandé aussi le privilège de vivre dans le péché ! Malheur à l'homme qui dirait : « Péchons afin que le pardon abonde ! » Oh ! avant tout il faut ici de la sincérité, de la droiture, sans laquelle il n'y a ni prière, ni pardon !

Mais, mes frères, ces marques du pardon, quelque propres qu'elles soient à nous éclairer dans la grande question dont il s'agit, nous ne nous y arrêterons pas, parce que Jésus-Christ en a choisi et indiqué une autre d'après laquelle nous vous supplions de vous examiner vous-mêmes. Cette marque est renfermée dans les derniers mots de notre prière : « Pardonne-nous nos péchés comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés. »

Pardonnez à ceux qui nous offensent ! « aimer nos ennemis, bénir ceux qui nous maudissent, faire du bien à ceux qui nous haïssent et nous persécutent, » vous le savez, c'est là un point de la morale évangélique directement opposé à la disposition du cœur inconverti ; c'est là, je le dirai, un devoir purement impossible à tout pécheur non pardonné de Dieu.

Mais aussi c'est là un fruit nécessaire du pardon, un fruit qui croît toujours sur l'arbre de la grâce de Dieu. Il faut qu'il se trouve dans le cœur de ceux qui la connaissent. —

Ah! je vous le demande, comment un homme accablé du poids de ses offenses envers Dieu, un homme au cœur contrit et brisé, un homme auquel le sentiment de ses péchés arrache ce cri d'humilité et d'angoisse : « Pardonne-nous nos péchés ! » pourrait-il ne pas sentir aussitôt périr jusqu'au fond du cœur tout ressentiment, toute haine, toute animosité pour les misérables offenses qu'il peut avoir éprouvées de la part de ses compagnons de péché ? Comment l'âme qui sait à quel prix immense elle a été rachetée, qui connaît l'amour du Sauveur et l'exemple qu'il lui donne à imiter, qui le voit quittant les demeures du ciel, pour venir « la chercher et la sauver » dans sa misère, se chargeant de ses péchés et de ses infirmités, se laissant « conduire à la tuerie comme un agneau muet, » lui, qui, lorsqu'on « l'accablait d'outrages, n'en rendait point, ne faisait point de menaces, » lui, qui priait sur la croix : « Père ! pardonne-leur ; » comment l'âme qui place son espérance en un tel Sauveur, et qui reçoit de lui son pardon acquis à ce

prix, pourrait-elle ne pas pardonner aux autres, avec bonheur, avec amour ? Le pardon de Dieu produit l'amour, et l'amour pardonne toujours, non pas « jusqu'à sept fois, mais jusqu'à septante fois sept fois ! » Aimer, aimer, voilà le premier besoin d'un cœur pardonné. La haine ferait son supplice ; l'amour fait son bonheur, et dès-lors le pardon, le support, la charité deviennent nécessaires à son repos, à sa paix. C'est ainsi que « ce qui est impossible aux hommes est possible à Dieu, » c'est ainsi que « le joug du Sauveur est aisé et son fardeau léger. » Si nous n'aimons pas, si nous ne pardonnons pas, c'est que nous ne connaissons pas le Sauveur, que nous ne sentons pas notre misère, que nous n'avons pas le pardon de Dieu, que nous n'avons jamais prié : « Pardonne-nous nos péchés ! »

Pour le disciple de Jésus ces motifs sont plus que suffisants ; nous n'y ajouterons rien.

Mais, s'il était dans cette assemblée quelqu'un pour qui ce devoir du chrétien ne fût pas un besoin de cœur, quelqu'un qui pût

conserver au-dedans de lui, à quelque degré que ce soit et contre qui que ce soit, un ressentiment, un mouvement de malveillance ou de haine, un désir de vengeance, et qui, malgré cela, pensât qu'il peut s'approcher de Dieu pour lui dire : « Pardonne-nous nos péchés comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés, » voici ce que nous dirions à un tel homme : Toutes les fois que vous avez prononcé cette prière soit en public dans nos temples, soit en particulier dans vos maisons, vous avez demandé à Dieu sa malédiction !

Que ce jugement ne vous étonne pas. Vous avez reçu une offense, quelqu'un a mal parlé de vous, a noirci votre réputation, vous a dit une parole injurieuse, vous a fait tort de quelque manière. Vous, cédant au penchant de votre cœur, vous avez repoussé cette parole offensante par une parole offensante, cette médisance par une autre médisance. Puis vous allez dire à Dieu : « Pardonne comme je pardonne ! » N'est-ce pas lui dire : Accable-moi du poids de ton indignation et de ta colère que mes péchés ont provoqués.

— Eloigne de moi ta miséricorde et ton amour ? Ou peut-être ne rendez-vous pas le mal pour le mal, injure pour injure, mais vous gardez au fond du cœur le ressentiment de l'offense reçue ; — ou peut-être encore dites-vous : Cet homme m'a offensé ; mais je ne veux pas m'en venger, je ne lui en veux pas, je le laisse, je l'abandonne, je ne le verrai plus. Et vous allez dire à Dieu : « Pardonne - moi *comme* je pardonne ! » N'est-ce pas lui dire : Ne me pardonne jamais ! Abandonne-moi à toute ma misère et à toutes les affreuses conséquences de mes transgressions ! Que le ciel ne s'ouvre pas pour moi. Prive-moi à jamais des délices de ta communion et de ta présence. — N'est-ce pas là demander la plus effroyable condamnation ?

Hélas ! je n'ose poursuivre jusqu'au fond des cœurs ce terrible contraste ; je crains que nous n'en fussions tous condamnés ; je crains que souvent il ne nous soit arrivé de prononcer cette prière sans que notre cœur fût élargi pour aimer selon Dieu tous les

hommes ; je crains qu'il ne nous faille tous demander à Dieu pardon de la manière dont nous lui avons demandé pardon !

Oui, Seigneur, pardonne jusqu'à nos prières, jusqu'à nos actes de dévotion ! Pardonne-nous *mieux* que nous ne pardonnons ! Communique à nos cœurs quelque chose de cet amour infini dont tu nous as aimés ; apprends-nous à aimer, à pardonner. Oh ! nous te le demandons encore, pardonne ! pardonne ! Amen.

SEPTIÈME SERMON.

« Ne nous expose pas à la tentation,
mais délivre-nous du mal. »

« Tu as été guéri ; ne pèche plus désormais, de peur qu'il ne t'arrive quelque chose de pire. » — C'est par ces paroles que Jésus-Christ exhortait un homme paralytique dont il avait guéri le corps et l'âme en lui pardonnant ses péchés, et qu'il rencontra depuis dans le temple de Jérusalem. Et dans une autre occasion, lorsque les Juifs lui amenèrent une femme qui avait été surprise en adultère, et qu'il eût forcé ces rusés hypocrites à s'éloigner, tous étant repris dans leur conscience, il s'adressa à cette péche-

resse en lui disant : « Où sont ceux qui t'accusaient ? Personne ne t'a-t-il condamnée ? — Non, Seigneur, » répondit cette femme humiliée. — Et Jésus qui était venu, « non pour condamner le monde, mais afin que le monde fût sauvé par lui, » dit alors : « Je ne te condamne pas non plus, » mais il ajouta aussitôt : « Va et ne pêche plus. » — Or, comme la Parole de Dieu est toujours dans la plus parfaite harmonie avec elle-même et ne se dément jamais, voici que le Sauveur, après nous avoir permis de dire dans la prière : « Pardonne-nous nos péchés, » nous fait ajouter aussitôt : *Ne nous expose pas à la tentation, mais délivre-nous du mal.* — C'est que, comme nous l'avons dit dans notre dernière méditation, le pardon que Dieu accorde ne peut être qu'un pardon sanctifiant. Celui qui demande et obtient *le pardon* de ses péchés, veut de plus obtenir *la délivrance* de ses péchés ; il demande à Dieu la force d'y renoncer à jamais, et de vivre pour la gloire de Celui qui l'a racheté à grand prix.

Mais que d'obstacles à surmonter ! que de difficultés à vaincre ! que d'ennemis à combattre ! que de renoncements, de souffrances à essayer ! que de croix à porter avec patience, jusqu'à ce qu'il soit arrivé au terme vers lequel sa vocation céleste en Christ a dirigé ses pas ! — Placé dans un monde que le péché en envahi de toutes parts, exposé aux influences corruptrices de l'esprit de ténèbres, portant en lui-même un cœur enclin au mal, « trouvant dans ses membres une loi qui combat la loi de son entendement, » l'homme pécheur, même après avoir demandé et obtenu son pardon, marche sans cesse sur le bord d'un précipice.... Qui le gardera ? — Dieu, mes frères, Dieu seul peut le garantir encore après l'avoir sauvé de la ruine ; Dieu seul peut enfin lui assurer un triomphe complet et final sur tous les ennemis de son repos éternel.

Cette protection divine, œuvre de la grâce, cette délicieuse perspective de la délivrance, sont précisément l'objet de la requête que nous avons à méditer aujourd'hui : *Ne*

nous expose pas à la tentation, mais délivre-nous du mal!

La tentation, les moyens d'y échapper, la délivrance qui nous est promise; — en d'autres termes : l'ennemi, le combat, la victoire, tels sont les objets qui vont réclamer tour-à-tour notre attention.

Seigneur ! une des plus dangereuses tentations à laquelle nous puissions être exposés, c'est d'écouter ta Parole avec indifférence ou légèreté. Oh ! ne nous expose pas à cette tentation, car alors, nous le sentons, il ne nous resterait aucune force pour combattre toutes les autres, et nous y succomberions infailliblement. Seigneur ! sois notre force ! sois notre délivrance ! amen !

I

On a trouvé une difficulté dans ce mot de notre texte : Ne nous *expose* pas, ou, selon nos anciennes versions, ne nous *induis* pas en tentation. Dieu, a-t-on dit, a déclaré dans sa Parole « qu'il ne tente personne ; que nul

donc, lorsqu'il est tenté, ne dise : C'est Dieu qui me tente. » — Cette expression, a-t-on ajouté, doit donc avoir une signification différente de son sens ordinaire. Et de là, ces traductions ou plutôt ces commentaires de nos Bibles françaises : Ne nous *laisse pas tomber*, ne nous *abandonne pas* à la tentation.

Mes frères, c'est toujours un mauvais moyen d'expliquer la Bible que de ne pas lui laisser dire ce qu'elle dit, et de lui faire dire autre chose. Ce moyen, auquel malheureusement on a trop souvent recours, n'a jamais fait que multiplier les difficultés et engendrer des abus dangereux et de pernicieuses erreurs.

Ainsi, puisque nous trouvons ici littéralement dans l'original : Ne nous *expose pas* à la tentation, ne nous *induis pas* en tentation, pourquoi voudrions-nous affaiblir, changer le sens de ce mot par une infidèle paraphrase ? Serait-ce à cause de l'objection que nous avons présentée ? Mais puisqu'il est vrai que pas un cheveu de notre tête ne

tombe sans la permission de la souveraine autorité de Dieu, puisque le moindre événement de notre vie est prévu par sa toute-science et dirigé par son bon plaisir, pourquoi ne demanderions-nous pas à Dieu d'écarter de devant nous les occasions de chute, de ne pas nous placer au milieu de telles circonstances qui nous présenteraient infailliblement, soit à l'extérieur, soit à l'intérieur, de puissantes et dangereuses tentations ? Pourquoi ne prions-nous pas Dieu de détourner nos pas des sentiers où un abîme est creusé ? Pourquoi, en un mot, ne dirions-nous pas comme Jésus-Christ nous y invite : *Ne nous expose pas à la tentation ?* C'est là une faveur inestimable qu'il nous permet de demander à notre Père céleste ; c'est là l'objet de la supplication du Psalmiste : « Détourne mes yeux, afin qu'ils ne regardent pas à la vanité. » — Dans l'autre sens, au contraire, nous nous privons volontairement du privilège de demander à Dieu cette grâce ; nous le prions, non pas d'éloigner la tentation, le danger, mais de nous

sauver lorsque déjà la tentation nous livre ses terribles assauts, et que le danger est imminent, non pas de nous détourner à temps pour ne pas tomber dans les pièges du péché qui nous enveloppe si aisément, mais de nous en tirer lorsque déjà nous en sommes enlacés de toutes parts. Eh! qui de nous peut compter assez sur sa force, ou plutôt ne pas redouter assez son extrême faiblesse pour ne pas désirer avec ardeur que cette redoutable épreuve lui soit épargnée? Ou qui de nous peut compter assez sur un miracle perpétuel de la grâce, toujours opéré à point nommé pour empêcher une chute, lorsque déjà il est penché sur le bord de l'abîme? — Est-ce à dire qu'alors le chrétien n'a plus de ressource et que la prière de notre texte ne lui offre plus ni force, ni espoir? A Dieu ne plaise! Rien n'est plus éloigné de notre pensée. Cette prière peut et doit être pour lui, même alors, un cri de l'âme qui ne montera pas en vain vers le Dieu qui sauve et qui délivre. Ainsi nous n'excluons pas de cette prière le sens restreint

au sujet duquel nous avons présenté ces remarques ; tout ce que nous avons voulu établir par là , c'est qu'il ne représente qu'une partie des grâces que nous pouvons demander à notre Dieu à l'égard des tentations , et que nous devons , ici comme partout , recevoir les termes de l'Écriture tels qu'ils nous ont été donnés par l'Esprit de vérité.

Pour entrer avec quelque précision dans notre sujet , il est nécessaire d'en déterminer la portée par une seconde observation. — Il est des hommes pour qui il n'y a point de tentations et qui par conséquent n'éprouvent jamais le besoin de prononcer la prière que nous méditons. Et ne pensez pas que nous ayons ici en vue des chrétiens assez affranchis du péché , assez élevés au-dessus de ses atteintes , assez justes et saints pour n'avoir plus rien à redouter et plus aucun besoin de crier à Dieu du sein du danger : *Ne nous expose pas à la tentation.* — Non, nous ne croyons pas à l'existence de tels hommes sur la terre. Ceux que nous avons en vue se trouvent précisément sur les

confins opposés du monde moral, à l'autre extrémité de l'échelle des êtres responsables. Ce sont des hommes qui ont le malheur de ne connaître point encore le péché dans ce qu'il a de criminel aux yeux de Dieu, et de terrible dans ses affreuses conséquences. Pour ceux-là, je le répète, il n'y a point de tentations. La tentation, en effet, suppose deux forces en présence et opposées l'une à l'autre : l'une qui nous attire vers un objet parce qu'il plaît à quelque penchant de notre nature ; l'autre qui nous en éloigne parce que cet objet est marqué de la réprobation divine et que, comme tel, nous le redoutons. Il y a donc attrait d'une part, et résistance de l'autre. Or, dans les hommes que nous avons désignés, la première de ces forces existe seule ; la seconde n'existe pas ; car, loin de redouter le péché comme provoquant la colère de Dieu et entraînant à sa suite les plus terribles malheurs, ils l'aiment au contraire, ils s'y complaisent parce qu'il convient à leur nature corrompue et non régénérée, ils y cherchent un aliment

qu'ils croient pouvoir apaiser la soif qui les dévore ; au lieu de puiser à la source des eaux vives , « ils boivent l'iniquité comme l'eau , » selon l'énergique expression de nos saints livres. — Quelle tentation pourrait-il y avoir pour un être de ce caractère ? Satan, le *tentateur* par excellence, pourrait-il l'induire à s'éloigner de Dieu ? — mais il vit déjà dans un éloignement immense, dans un oubli habituel de son Créateur. Pourrait-il vouloir le porter à se soustraire à l'obéissance qu'il doit à Dieu, comme il le fit à l'égard de nos premiers parents, en Eden ? — Mais pour celui qui n'a jamais fléchi son cœur ni sa volonté sous cette obéissance, qui n'obéit qu'à ses passions ou au prince de ténèbres, Satan trouve son œuvre toute faite en lui ; pourquoi voudrait-il réduire sous son esclavage un être qui le sert déjà, ou enchaîner et soumettre une victime qui lui appartient ? — Quelles tentations un tel homme éprouverait-il de la part du monde ? Il est « du monde » comme parle saint Jean ; il a l'esprit du monde, les principes du

monde, la conduite du monde; il fait avec plaisir [le mal que le monde a inventé et propagé, le monde est content de lui, il n'a rien à lui reprocher, ni à lui offrir. — Quelles tentations trouverait un tel homme dans son propre cœur? Il vit et veut vivre selon la chair et ses désirs. Satisfaire ses passions, ses convoitises, son ambition, son avarice, son orgueil, sa vanité, « marcher selon que son cœur le mène et selon le regard de ses yeux, » voilà ce qu'il recherche, tel est son bon plaisir. Si vous me dites que la carrière du péché est bien longue, depuis le pécheur honoré de nos sociétés polies jusqu'à l'homme notoirement injuste ou impur, ou débauché, et jusqu'au criminel contre lequel s'arme le bras de la justice humaine; que par conséquent il peut toujours y avoir tentation pour un pécheur de descendre d'un degré à l'autre degré, — je ne le nie pas; mais s'il oppose quelque résistance, et même une vigoureuse résistance qui lui fait remporter la victoire, c'est que, à un certain degré, le péché punit

immédiatement celui qui le commet; il le frappe dans ses jouissances, ou dans son honneur, ou dans ses biens, ou dans sa liberté, ou même enfin dans sa vie. Or, l'égoïste le plus consommé, le plus vil disciple de l'école utilitaire s'arrêtera bien au moment où le péché apporte immédiatement le malheur déjà sur la terre. — Mais Dieu et sa souveraine volonté entrent-ils pour quelque chose dans ce calcul? Pensez-vous que celui qui vit habituellement dans le péché, tant qu'il y trouve un profit charnel s'arrête, *en vue de Dieu*, à un degré quelconque? Et alors est-ce à Dieu qu'il dira : *Ne m'expose pas à la tentation?* S'il le disait à quelqu'un, ce serait à son égoïsme qui va souffrir, ou à la justice humaine qui va le frapper!

Mais qui sont ceux pour qui il y a tentation? Et d'où vient qu'ils y sont exposés? L'ordre dans lequel se trouve la demande que nous considérons, par rapport à celle qui précède, pourrait, au besoin, nous aider à répondre à cette question. Celui-là

seul, en effet, qui, avec une conscience réveillée et souffrante, et à la lumière de la sainte loi de Dieu, a appris à connaître le péché; celui-là seul qui en a porté le fardeau accablant, et qui, humilié, brisé, s'est écrié au pied de la croix du Sauveur : *Pardonne-nous nos péchés!* — celui-là seul connaît la tentation. — Et si cette prière a été exaucée pour lui; si, comme une douce lumière qui dissipe les ténèbres, l'espérance s'est levée dans son âme; s'il a entendu de son Sauveur cette parole qui rend la vie : « Aie bon courage, mon fils, tes péchés te sont pardonnés; » s'il a senti la paix de Dieu renaître dans un cœur désormais réconcilié avec lui, — oh! alors, soyez-en sûrs, à la seule pensée de rencontrer encore le péché devant ses pas, il s'écriera, avec la crainte du petit enfant qui se jette dans les bras de son père à l'approche du danger : *Ne m'expose pas à la tentation!* Ah! c'est qu'il sait maintenant que la paix dont il jouit, et qui vaut mieux que la vie, lui serait enlevée par le péché; c'est qu'il craint

maintenant par-dessus tout d'offenser le Dieu Sauveur qui l'a tant aimé, de contrister l'Esprit de grâce qui le sanctifie ; en un mot, échapper au péché qui trop longtemps a dominé sur lui, ou y être encore asservi, c'est là pour lui comme chrétien « être ou ne pas être ! »

Et d'après cela quel « train de guerre, » pour parler avec la Bible, quels assauts continus des tentations les plus diverses, les plus puissantes, les plus subtiles, va essayer ce racheté de Christ avant d'arriver au terme de sa carrière ! — Le prince des ténèbres, poursuivant l'œuvre qu'il a commencée en Eden, jaloux de ressaisir une victime que la grâce de Dieu lui a enlevée, saura ramener pour le combat la tentation et le péché sous toutes les formes et par tous les moyens. Je sais que de nos jours il n'est guère de mode de parler du démon et des tentations dont il nous assaille ; l'incrédulité, révoquant en doute son existence même, ne voit plus dans *l'idée* du démon qu'un épouvantail pour les âmes faibles, une

fraude pieuse inventée dans les vieux temps pour faire impression sur la foule des ignorants. D'un autre côté, la religion *artistique* de nos jours fait de Satan une figure poétique, un personnage littéraire dont l'imagination tire le plus beau parti, mais qui n'a aucun rapport sérieux avec le péché, ni avec la ruine des âmes immortelles qui le commettent. Mais la Parole de Dieu, que nous sommes bien plus disposés à écouter et à croire sur un tel sujet, nous tient un langage fort différent : « Soyez sobres et vigilants, nous crie-t-elle, car votre ennemi, le diable, tourne autour de vous comme un lion rugissant, cherchant qui il pourra dévorer. » — Voilà le secret de ces heures de doute qui tourmentent même l'âme convertie, de ces temps d'incrédulité qui dessèchent pour elle les sources de la vie, qui ôtent à la Parole de Dieu sa puissante efficace, qui rendent stériles les vérités fécondes de la foi, semblables à un arbre dont un ennemi a coupé la racine. De là aussi cette défiance qui nous éloigne de la prière, cet appesan-

tissement de notre cœur et de nos affections vers les choses de la terre, comme si le ciel n'était plus notre patrie, comme s'il ne renfermait plus rien qui soit digne de notre amour, comme si nous n'avions pour partage que la terre et la corruption ! « Dieu aurait-il dit ? » — demande Satan dans notre cœur, pour y miner la foi qui est notre vie et y insinuer le doute, qui est la mort ; puis, quand l'âme est désarmée, le cœur affaibli, une tentation se présente, l'attrait d'un péché presse la passion ; la conscience se lève, avertit, montre d'un œil sévère la loi, le devoir ; mais le séducteur se hâte : la chose n'est pas si sérieuse, dit-il, nul n'en aura connaissance, Dieu n'y prendra pas garde ; « vous ne mourrez nullement ! » — Malheur alors à celui qui n'a pas crié à son Dieu : *Ne nous expose pas à la tentation ; délivre-nous du mal !*

La tentation ! le monde vous la présente sous toutes les formes, à chaque pas, à chaque heure. Vous la respirez dans une atmosphère que le péché a imprégnée de ses

venins. — Elle s'appelait fausse honte lorsque à cause de vos principes religieux vous avez vu quelques sourires moqueurs, entendu quelques observations ironiques sur votre compte; elle se nomme vanité lorsque ces mêmes hommes, dont vous étiez honni, voulant vous attirer de nouveau dans leur société et leur manière d'agir, vous flattent, vous louent, vous sollicitent. Elle se glisse inaperçue dans votre âme et jusque dans vos principes, lorsque, après avoir été indigné de certaines actions, d'une certaine manière de vivre, vous vous y habituez peu à peu au point d'y être indifférent, peut-être même de vous y conformer. Elle vous suit jusque sur le seuil de votre porte; elle entre avec vous dans l'intimité de votre famille, de vos amis, où, moins vigilants, parce que vous y supposez moins de danger, vous prononcez, dans l'épanchement de la confiance, des paroles qui, pesées à la balance du sanctuaire, s'appelleraient médisance, ou flatterie, ou imprudente légèreté, ou trahison d'un secret qu'on avait dé-

posé dans votre cœur. La tentation vous accompagne dans tous les détails de votre vocation : si vous y éprouvez des difficultés, des mécomptes, elle vous inspire la défiance, le découragement, le murmure contre ceux à qui vous en attribuez la faute; si vous y rencontrez des succès, votre cœur peut s'enfler par la vanité, vous donner une satisfaction de vous-même, une sécurité qui prépare les plus terribles chutes. — Etes-vous dans la prospérité, dans le bien-être, la tentation se trouve dans ces jouissances charnelles que vous ne savez pas vous refuser pour faire plus de bien; êtes-vous exposé à des privations, à la souffrance, la tentation est dans ce regard de secrète convoitise que vous portez sur des positions plus heureuses, plus élevées, ou dans ces soucis terrestres qui vous empêchent de vous attendre au Seigneur avec foi, avec confiance, avec soumission.

La tentation! ne regardez pas même si loin pour vous mettre en garde contre elle. Vous la portez dans votre propre cœur, qui,

corrompu par la nature, la reproduit sous mille formes, et qui, « ruse par-dessus toutes choses, » vous la cache sous mille voiles et sous mille illusions. — Observez cette pensée impure qu'enfante la chair, que caresse l'imagination; elle se lève inaperçue comme un nuage à l'horizon; appelez le vent de l'Esprit de Dieu pour la dissiper aussitôt; — c'est la tentation! Sondez cette impression pénible dont votre cœur est agité en pensant à quelqu'un de vos frères qui a manqué d'égard envers vous, qui vous a méconnu, mal jugé; couvrez-la du manteau de la charité de Christ; — c'est la tentation! Vous aviez dans votre caractère un défaut qui vous a fait beaucoup souffrir; vous l'avez vigoureusement et victorieusement combattu avec l'assistance de la grâce de Dieu; vous croyez en être libre; mais voici tout-à-coup une occasion propre à en provoquer une éruption nouvelle... veillez, priez, — c'est la tentation! Vous aimez d'une affection noble, pure, légitime, quelque être dans le commerce duquel vous

trouvez du bonheur ; cette affection devient peu à peu exclusive , elle occupe dans votre cœur, dans vos pensées, dans votre temps trop de place pour que vous puissiez donner à d'autres ce que vous leur devez ; Dieu et sa pensée sanctifiante n'est plus en première ligne ; votre affection, devenue égoïste, est insatiable de jouissance ; — oh ! il y a longtemps que vous auriez dû le voir, c'est la tentation !

Oh ! que ce sujet est grave et sérieux ! — Qu'arrive-t-il en effet si le remède n'est pas appliqué aussitôt et d'une manière efficace ? Ce qui arrive ? laissons la Bible nous l'apprendre : « Chacun est tenté quand il est attiré et amorcé par sa propre convoitise, et quand la convoitise a conçu, elle enfante... *le péché* ! Et le péché étant consommé, produit... LA MORT ! »

II.

La mort ! la mort éternelle ! la ruine de l'âme ! Oh ! mes bien-aimés frères, à l'ouïe

de cette sanction de la loi sainte, à la vue des dangers qui nous environnent de toutes parts, des tentations que nous présentent, sous toutes les formes, le démon, le monde, notre propre cœur; à la vue des occasions de chute que nous trouvons sous nos pas chaque jour dans la société, dans nos familles, dans notre état, dans notre position, dans toute notre vie intérieure et extérieure; — qui de nous serait assez léger, ou assez charnel, ou assez impie, pour ne pas écouter avec une avide attention, avec crainte et tremblement, cet avertissement que le Seigneur nous adresse par la bouche d'un de ses serviteurs : « C'est pourquoi saisissez toutes les armes de Dieu, afin que vous puissiez résister au mauvais jour, et qu'ayant tout surmonté vous demeuriez fermes. »

« Les armes de Dieu, » nous dit l'apôtre, et non pas celles de l'homme. Après vous avoir montré le danger, ce serait, en effet, vous indiquer une pauvre ressource, mes frères, que de vous renvoyer à vos propres

moyens et à vos propres forces pour « tout surmonter et demeurer fermes. » Ce serait vous induire en erreur, vous tromper et vous préparer une défaite inévitable. Quel est le chrétien qui n'ait pas mainte fois acquis à ses dépens l'expérience de son extrême faiblesse? Quel est le chrétien qui, livré à lui-même, ose dire en présence de la moindre des tentations que nous avons signalées : Moi, moi, je la surmonterai et je resterai ferme. C'est ainsi que parlait Pierre, promettant même de mourir pour rester fidèle, et une heure après... il reniait son Maître! Ah! souvenons-nous que les plus grandes puissances de notre être, nos passions, notre pauvre cœur se liguent le plus souvent avec la tentation au lieu de résister, et laissent la forteresse sans défense au pouvoir de l'ennemi! C'est donc sur le Dieu tout-puissant et miséricordieux que nous devons compter; c'est sa fidélité qui doit être notre bouclier; c'est vers lui que doivent s'élever nos regards aux approches du danger, c'est vers lui que doit monter le cri de notre âme. Souvent la

seule pensée de la présence de Dieu, son nom qui passe sur nos lèvres, suffira pour nous montrer le péché dans tout ce qu'il a d'odieux et pour en détruire le dangereux attrait. Et le Seigneur n'a-t-il pas promis, dans mille endroits de sa Parole, le secours et la délivrance de quiconque l'invoque dans sa détresse ? Et ses enfants de tous les temps et de tous les lieux n'ont-ils pas éprouvé la fidélité de ses promesses ? « Nos pères ont crié vers toi, et ils n'ont point été confus ; ils ont crié vers toi et tu les as délivrés de toutes leurs détresses. » « L'Eternel est ma lumière et ma délivrance, de qui aurais-je peur ? Il est la force de ma vie, de qui aurais-je de la crainte ? » — Que sont enfin les paroles que nous méditons, sinon un cri de l'âme en danger ? Oh ! qu'il connaissait bien nos besoins et nos misères Celui qui nous a appris à en appeler à Dieu dans nos tentations, et qui, par là même, nous a ouvert une source intarissable de secours tout-puissants et de grâces excellentes ! Avec quelle pleine assurance ne pouvons-nous pas faire monter vers

le trône de la grâce une prière que Jésus-Christ lui-même nous a dictée ! Ne s'est-il pas engagé par là de la manière la plus solennelle à ne pas *nous exposer à la tentation, à nous délivrer du mal ?*

« Veillez et priez », disait le Sauveur à ses chers disciples, voulant leur faire éviter une chute profonde ; « veillez et priez, de peur que vous ne veniez en tentation. » Ainsi, mes frères, à la prière nous devons unir la vigilance. Et ne nous trompons pas sur la nature de cette vertu chrétienne comme préservatif contre la tentation. Elle ne consiste pas dans une pusillanime anxiété qui, dans un monde tel que celui où nous vivons, nous ôterait toute liberté d'action, tout courage, toute joie. — Pour être vigilant, il faut, avant tout, *se connaître soi-même*, étudier avec une scrupuleuse exactitude les côtés faibles de notre caractère, les péchés vers lesquels nous avons le plus de penchant, pour y porter remède avec promptitude et toute la puissance efficace des moyens que nous offre l'Évangile. Sans cette connaissance de notre

propre cœur, il n'y a point de développement spirituel possible, et la tentation trouve toujours une large porte ouverte par laquelle elle entre, nous désarme, et nous fait succomber. — Pour être vigilant il faut ensuite, au moyen de la Parole de Dieu, qui « est juge des intentions du cœur », faire de continuel progrès dans *le discernement des esprits*. Soit dans la doctrine, soit dans la conduite, distinguer l'erreur de la vérité, le mal du bien, c'est avoir à moitié vaincu la tentation. Car remarquez que jamais le péché ne se présente à nous sous son vrai nom, ni sous sa vraie forme; il est toujours déguisé, toujours il porte un masque qui l'embellit, et un beau nom dont le monde est habile à le revêtir. Mais

Si ses attraits peuvent nous plaire,
Sous ses fleurs l'enfer est caché.

Celui donc qui « ne voit point de loin, » selon la remarquable expression d'un apôtre; celui dont l'œil n'est pas pénétrant et le discernement exercé par la vérité de Dieu, ee-

lui-là y sera infailliblement trompé. — Pour être vigilant enfin, il faut *se tenir éloigné de la tentation*, autant que faire se peut. Oh! ne jouons pas avec le péché! Ne veillons pas, comptant sur nos forces ou notre habileté, parlementer avec l'ennemi. L'ange qui veillait sur Eve en Eden put pleurer sa chute, du moment qu'elle prêta l'oreille aux insinuations du démon et qu'elle s'arrêta à lui répondre. Que de péchés dont l'enfer se réjouit! que d'âmes se ruinent, parce qu'elles ont voulu calculer avec Dieu, spéculer sur la ligne qu'elles devaient tracer, sur la distance qu'elles pouvaient mettre entre sa volonté et le péché! On dirait parfois, à voir l'imprudente curiosité de jeunes chrétiens, ou la témérité systématique de chrétiens mal avisés, qui veulent ménager à la fois le monde et leurs principes, réconcilier s'il était possible, Christ et Bélial, — qu'ils prennent un secret plaisir à mettre le pied jusque sur la limite du terrain où Dieu a posé sa malédiction. — Gardons-nous d'une si dangereuse folie. Plaçons-nous en plein dans la communion de

notre Dieu. Lui seul est notre forteresse et notre haute retraite; si son Esprit habite en nous, il nous avertira toujours de l'approche du mal par son contraste naturel et éclatant avec toute espèce de souillure. C'est là la vigilance véritable.

La vérité de Dieu ne nous signalera pas seulement le mal en donnant à notre discernement plus de sagacité et de profondeur, et à tout notre christianisme la fermeté d'un édifice fondé, non sur le sable mouvant des opinions humaines, mais sur le rocher des siècles; cette vérité éternelle sera encore pour nous, en présence de chaque tentation particulière, l'arme la plus puissante pour la combattre et en demeurer vainqueurs. C'est là ce que Paul appelle l'épée de l'Esprit qui est la Parole de Dieu. — Notre Maître, lui qui fut comme nous tenté en toutes choses, quoique sans péché, nous a donné l'exemple de la manière dont nous devons employer cette arme : *Il est écrit !* tel fut le rempart qu'il opposa aux assauts de l'ennemi, le bouclier contre lequel ses dards enflammés vin-

rent s'éteindre impuissants. Il est écrit ! et ce qui est écrit c'est l'expression de la souveraine volonté de Dieu, que nul ne viole impunément et que nous devons aimer plus que tout au monde. Que pourront en face de cette grande pensée les insinuations du démon, ou les attraites les plus forts du péché? Voyez cet enfant de Dieu, ainsi armé, vigilant, prêt à crier à son Dieu! — Telle action qu'il voit commettre, telle ligne de conduite qu'il voit suivre, non-seulement par la multitude, mais par des hommes d'ailleurs respectables, le font douter un instant des principes qu'il a puisés dans la Bible, embellissent à ses yeux ce que la Parole de Dieu désapprouve, lui font paraître sous un jour défavorable ce qu'elle commande. Suis-je dans le vrai? se demande-t-il avec quelque trouble au fond du cœur. — Comment combattre cette tentation? L'épée de la Parole est dans sa main: *Il est écrit*: « Malheur à celui qui appelle le mal bien, le bien mal, la lumière ténèbres, les ténèbres lumière! » — et quand l'univers entier en jugerait différemment, il est

rassuré, il est vaincu ! — Dans un moment heureux de succès, de prospérité, de grâce signalée, à l'ouïe de quelque imprudente louange, son cœur s'élève en s'en attribuant la gloire, en oubliant sa misère naturelle...

La tentation est dangereuse ; il le sent, il saisit l'épée de la Parole : *Il est écrit* : « L'orgueil va devant l'écrasement, et la fierté d'esprit marche devant la ruine, » et il craint, et il s'humilie, et il a vaincu ! — Est-il au contraire, dans une heure de découragement et à la vue de ses péchés, tenté par un doute douloureux sur son salut, sur l'efficace de l'œuvre du Sauveur, sur son adoption, sur la fidélité de Dieu envers son enfant, — il sonde de nouveau sa foi ; il s'assure qu'il n'espère qu'en la croix de Christ, qu'en la grâce libre et gratuite de Dieu, — et il saisit son arme : *Il est écrit* : « Il n'y a maintenant aucune condamnation pour ceux qui sont en Christ. » *Il est écrit* : « Mes brebis ne périront jamais ; » et il se relève par la foi, et il est consolé !



III.

Est-ce à dire que toutes les tentations soient si facilement vaincues ! Oh ! non. Le combat est quelquefois long, opiniâtre, terrible. Le combattant est parfois haletant, accablé sous les coups de l'ennemi, « son âme se fond d'angoisse ; » s'il est victorieux, il peut lui rester de douloureuses blessures ; et s'il est vaincu, s'il succombe, s'il pèche... oh ! que le remords est déchirant ! que les regrets sont amers ! que l'humiliation est profonde et ignominieuse ! que le coupable se hait lui-même ! comme il déplore sa corruption, sa faiblesse, son infidélité ! comme il soupire après la sainteté ! — Oh ! miséricorde infinie, tendre compassion du Sauveur des pécheurs ! — Voici encore dans la prière qu'il nous permet d'adresser à Dieu un remède pour ce grand mal, un soupir pour ce cœur déchiré, une preuve que son rédempteur ne l'a pas abandonné ; du fond d'un abîme montera vers le trône de la grâce cette

dernière et pressante supplication : *Délivrez-nous du mal!*

Tant que cette prière ne sera pas exaucée pour nous, la tentation renaîtra incessante, terrible; tant que le péché habite en nous, tant qu'il sera dans notre cœur comme l'écho qui répond au mal du dehors, comme l'étincelle électrique qui peut produire un embrasement, notre vie ne sera que travail, notre paix sera à chaque instant troublée, notre joie souvent changée en pleurs. — Disciples de Jésus, vous pour qui Dieu, dans sa fidélité, a écarté tant de tentations, vous qu'il en a rendus si souvent victorieux par sa puissante grâce, — ne vous arrêtez pas à ce point de votre développement spirituel, n'abusez pas de la bonté de Dieu! Descendez plutôt dans votre cœur avec le flambeau de sa Parole, en vous mesurant à « la stature de Christ; » et si vous y découvrez encore cette souillure, cet orgueil, cette vanité, cette secrète recherche de vous-mêmes, de vos intérêts, de votre réputation, de votre gloire, qui n'attendent qu'une occasion favorable

pour jaillir au-dehors comme une eau impure,
— criez à votre Dieu : *Délivre-nous du mal!*
— Si, en comparant votre état présent avec
ce que vous étiez après avoir commencé à
croire à l'Évangile, vous trouvez que vous
avez fait si peu de progrès dans « la justice
et la sainteté véritable ; » si vous apercevez en
vous encore tant de tiédeur, tant de disposi-
tions terrestres et charnelles, si peu de vraie
spiritualité, si peu d'amour pour Celui qui
vous a aimés le premier, si peu de cette cha-
rité vraie, active, dévouée pour vos frères en
la foi et pour tous les hommes, — criez,
criez à votre Dieu : *Délivre-nous du mal!*

Et si vous êtes sincères dans cette prière
(car ici l'illusion est facile ; des milliers
d'hommes ont adressé à Dieu cette prière des
milliers de fois, qui pourtant eussent été bien
fâchés d'être exaucés sur l'heure même) ;
si vous êtes sincères, si vous priez ainsi
parce que vous souffrez des tentations pro-
venant du mal qui est en vous, parce
que vous gémissiez de voir que malgré vos
plus fermes résolutions vous offensez en-

core votre bon Père céleste, parce que vous sentez profondément que pour vous la délivrance du mal serait le bonheur, — ah! soyez-en sûrs, votre requête sera exaucée. — Elle sera exaucée, car votre délivrance de tout mal, mon bien-aimé frère, fait partie de la grande délivrance opérée par le Rédempteur; son œuvre est le garant de votre salut; vous êtes pour votre part le prix de ses souffrances et du « travail de son âme. » — « Celui qui a commencé en vous cette bonne œuvre la perfectionnera jusqu'à la journée de Jésus-Christ. » — Elle sera exaucée votre requête, car votre vie jusqu'à cette heure n'a été qu'une suite non interrompue de délivrances, sans lesquelles vous auriez péri depuis longtemps; Dieu a ainsi confirmé la fidélité de ses promesses qui sont désormais pour vous le rocher des siècles; le passé répond de l'avenir: « Si nous savons qu'il nous exauce, quoi que nous lui demandions, nous le savons parce que nous avons obtenu les choses que nous lui avons demandées. » — Elle sera exaucée votre requête, car elle en

est elle-même le garant. C'est le Sauveur qui l'a mise dans votre cœur angoissé et sur vos lèvres tremblantes pour que vous la fissiez monter vers Dieu à qui il la présente lui-même ; il ne peut se renier, il ne peut mentir, il ne peut nous tromper. Vous ne priez donc pas seuls, mes frères ? Non ! — Notre bon Sauveur n'a-t-il pas lui-même adressé à Dieu son Père cette prière pour ses bien-aimés disciples et « pour tous ceux qui croiraient en lui par leur parole ? » Comme vous ils étaient dans un monde où habite le péché ; mais écoutez les accents du Sauveur qui ont traversé les siècles et qui montent encore pour nous devant le trône de Dieu : « Je ne te demande pas de les ôter du monde, mais de les préserver du mal ! » — Elle sera exaucée votre requête, exaucée jusqu'au terme de votre carrière, quoi que vous puissiez y rencontrer encore. Prenez courage ! quelques jours encore de tentations, de combats, de larmes, et « vous verrez la délivrance que l'Éternel vous accordera ! » — Etre *délivré du mal* ! cette pensée ne ranime-t-elle pas

votre foi? ne rend-elle pas vivantes vos espérances éternelles? ne vous donne-t-elle pas de nouvelles forces pour le combat? ne « renouvelle-t-elle pas votre jeunesse comme celle de l'aigle? n'est-elle pas pour vous le ciel même?

Et toutefois élevez vos regards plus haut encore, étendez plus loin vos espérances! — *Le mal!* ah! ce n'est pas seulement de celui que nous portons en nous que nous avons à souffrir, dont nous demandons la délivrance et dont nous serons délivrés en effet. Membres de l'humanité souffrante, cœurs rendus compatissants par l'Évangile, et qui ne pouvez rester égoïstement étrangers à aucun des maux qui dévorent votre race tombée, vous l'avez vu, vous en avez gémi, le mal ce sont ces ténèbres spirituelles, cette ignorance de Dieu et de sa Parole, cette incrédulité, cette idolâtrie, ces erreurs, ces préjugés, ces systèmes mensongers, cette impiété qui obscurcissent encore en tant d'endroits notre terre, bien que le soleil de justice s'y soit levé radieux; — le mal c'est cet art infernal avec

lequel trop souvent les hommes qui devraient s'aimer exploitent leur propre corruption pour se faire mutuellement souffrir ; — le mal c'est cette masse d'injustices, de fraudes, de violences, de haines, de vengeances, de guerres, d'oppression, d'ingratitude qui remplissent les pages de notre histoire et les jours de la vie humaine ; — le mal ce sont ces passions impures, cette avarice, cette dés-harmonie, ces paroles amères, ces frottements douloureux qui se cachent dans l'intérieur des familles ; — le mal ce sont les fruits amers du péché, les souffrances physiques et morales, les remords, les angoisses, les privations, la pauvreté, les maladies, la mort ; — le mal, en un mot, c'est, selon le langage attendrissant d'un apôtre, ce « gé-missement de la création qui est en travail et soupire jusqu'à maintenant. » — Oh ! chrétiens qui connaissez l'unique mais infail-lible remède à tous ces maux, qui de vous ne s'est pas écrié mille fois dans sa vie avec an-goisse, et en embrassant la terre entière dans ce soupir de charité : *Délivre-nous du mal !*

Eh bien ! à cet égard aussi elle sera exaucée votre requête, ô mes bien-aimés frères ! L'œuvre de la rédemption éternelle ne restera pas imparfaite. Ne la voyons-nous pas marcher de victoire en victoire jusqu'à ce qu'elle arrive à son dernier triomphe sur le mal ? Dieu même a marqué l'heure de ce triomphe ; qui le retardera ? Il le veut, il l'a promis ; qui l'empêchera ? « S'il tarde, attends-le. » Il nous siérait mal de dire avec les moqueurs : « Où est la promesse de son avènement ? » nous qui savons « qu'à l'égard du Seigneur un jour est comme mille ans et mille ans comme un jour, » et qui voyons blanchir à l'horizon l'aurore déjà avancée du jour où Sion se réjouira en son Dieu de la délivrance éternelle. — Christ a vaincu le monde, le péché, l'enfer ; il faut qu'il règne jusqu'à ce qu'il ait réduit tous ses ennemis à lui servir de marche-pied. Nous verrons de nos yeux le jour où, soit par amour, soit par crainte, « tout ce qui est aux cieus et sur la terre et sous la terre fléchira le genou au nom de Jésus, et où toute langue confessera

que Jésus-Christ est le Seigneur à la gloire de Dieu le Père. »

Oh ! comme à cette vue de la délivrance qu'ils ont saluée de loin, les saints hommes de Dieu qui nous ont donné de sa part ses promesses élèvent la voix avec allégresse ! que leurs chants de joie sont élevés ! comme leurs accents pénètrent l'âme qui gémit encore sous le fardeau du mal, mais qui croit à la délivrance ! « Nous attendons selon sa promesse de nouveaux cieus et une nouvelle terre où la justice habitera. — Je vis ensuite un ciel nouveau et une terre nouvelle. Et moi, Jean, je vis la sainte cité, la nouvelle Jérusalem (l'Eglise sainte des premiers-nés, l'assemblée des justes parvenus à la perfection), ornée comme une épouse qui s'est parée pour son époux. Et j'entendis une grande voix qui venait du ciel et qui disait : Voici la demeure de Dieu avec les hommes, il y habitera avec eux ; ils seront son peuple, et Dieu lui-même sera leur Dieu, et il sera avec eux. Et Dieu essuiera toutes larmes de leurs yeux, et la mort ne sera plus ; et

il n'y aura plus ni deuil, ni cri, ni travail ;
car ce qui était auparavant sera passé ! »

Ces promesses du Dieu qui ne peut mentir, cette gloire, cette félicité en la présence de Celui qui nous a tant aimés, ne sont déjà plus un sujet d'espérance, elles sont une réalité pour des milliers de rachetés de Christ. Etrangers et voyageurs comme nous, pécheurs comme nous, souffrants comme nous, ils soupiraient naguère du sein de nos misères : *Délivre-nous du mal !* — et ils ont été *délivrés du mal !* Ils ne font plus monter vers Dieu la prière qui nous occupe ; ils n'en ont plus besoin ! — Ils sont pour nous « une nuée de témoins ; » nous avons le même Dieu, le même Sauveur, les mêmes espérances. Sommes-nous prêts à nous joindre à eux, à unir nos voix à leurs chants de triomphe et d'actions de grâces ? — Je le demande encore : Sommes-nous prêts ? — car « Celui qui doit venir viendra bientôt et ne tardera point ! »

FIN.







49 $\frac{21}{h. 25}$

Hg 97

SERMONS

SUR

LA PRIÈRE DU SEIGNEUR,

PAR

L. BONNET.



« Ainsi, nul ne priera comme il faut, si ce n'est celui dont le maître céleste dirigera le cœur et les lèvres. »

CALVIN.

PUBLIÉ PAR LA SOCIÉTÉ DES LIVRES RELIGIEUX
DE TOULOUSE.

